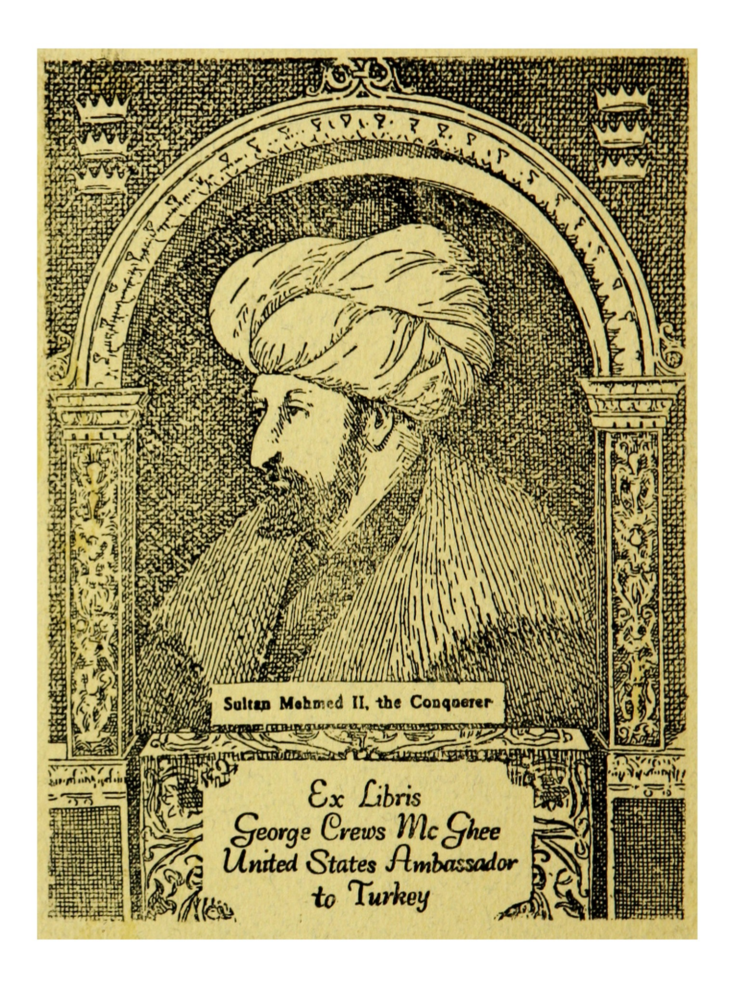

Sultan Mehmed II, the Conquerer
Ex Libris
George Crews Mc Ghee
United States Ambassador
to Turkey

VOYAGES

DANS

L'ISLE DE CHYPRE,

LA SYRIE ET LA PALESTINE,

AVEC

L'HISTOIRE GÉNÉRALE DU LEVANT.

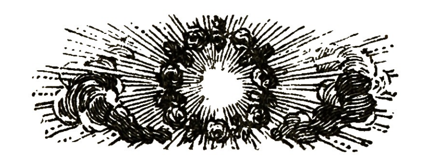
TOME SECOND.

VOYAGES
DANS
L'ISLE DE CHYPRE, LA SYRIE ET LA PALESTINE,
AVEC
L'HISTOIRE GÉNÉRALE DU LEVANT;

Par M. l'Abbé MARITI:

TRADUITS DE L'ITALIEN.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près S. Yves, N°. 26.

1791.



VOYAGES
DANS
L'ÎLE DE CHYPRE, LA SYRIE ET LA PALESTINE.

CHAPITRE PREMIER.

Des différens Peuples qui habitent la Syrie & la Palestine.

DANS la description que je vais donner de plusieurs villes de la Syrie & de la Palestine, je parlerai d'abord des divers peuples qui habitent ces provinces. Ce ne sera pas seulement d'après mes observations, quoique très-étendues, ou d'après ce que j'en ai pu lire; j'ai aussi fait usage des mémoires & relations que des personnes dignes de foi m'ont envoyés des lieux mêmes.

CHAPITRE I.

DES ARABES.

Ainsi s'appellent tous ces peuples habitans des trois Arabies, de l'Heureuse, de la Déserte & de la Pétrée. Ils ont été distingués par d'autres noms particuliers, comme d'Ismaélites, d'Agarénéins, de Scénites, de Sarazins & de Bedouins. Les Arabes se donnent la gloire de descendre d'Ismael, fils d'Abraham & d'Agar, d'où leur vient cette dénomination d'Ismaélites & d'Agarénéins: Scenites, signifie peuple qui habite sous des tentes; par Sarazins & Bedouins, l'on entend des hommes champêtres, errans & voleurs; mais on les confond aujourd'hui sous le nom commun d'Arabes Bedouins; ils tirent leur subsistance des troupeaux, des courses continuelles, & des brigandages auxquels ils s'abandonnent.

Ils ne reconnoissent pour souverains que les Emires de leurs tribus, qui sont leurs princes naturels auxquels ils obéissent, mais ne se soumettent pas. Les Seichk ou chefs, sont des personnes d'un âge avancé, dont ils écoutent & suivent les conseils. Comme il n'y a pas de juges particuliers chez les Arabes, ces mêmes Seichk en font les fonctions, & l'on s'en tient à leurs avis & sentences.

Ces peuples pratiquent la loi des Mahométans, & observent, à leur exemple, la circoncision, les

ablutions, le jeûne du ramadan & les prieres. Cependant ils ne s'accorderent presque jamais avec les Turcs; ce qui prouve assez qu'une même religion n'est pas toujours un lien dans le commerce des hommes. Trop fiers de la haute noblesse qu'ils s'attribuent, les Arabes méprisent les Turcs comme leurs bâtards & les usurpateurs de leur héritage naturel.

Les Arabes sont d'une taille moyenne, & d'une couleur brune, effet du climat. Leur aspect est toujours sérieux & mélancolique. Ils doivent une constance à toute épreuve, à l'habitude des fatigues du jeune âge, d'où leur vient un air de férocité. Les disgraces ou la prospérité ne leur font éprouver aucun sentiment de peine ou de plaisir, parce qu'ils prennent avec résignation, de la part de Dieu, le mal comme le bien. Insensibles également aux cris de leurs enfans & aux larmes de leurs femmes, ils ne montrent pas sur leur visage la plus petite altération. Ils rient peu, mais ne pleurent jamais; c'est à leurs yeux une foiblesse d'esprit; en conséquence, ils ont peu d'estime pour un homme qui pleure ou qui rit trop : ainsi il devient nécessaire aux Européens d'affecter avec eux un grand sang froid, & d'imiter leurs manieres sérieuses & mélancoliques : avec ces petits égards, on s'attire aisément leur estime & leur amitié.

Les Arabes qui vivent dans les déſerts, ne pratiquent pas les arts; peu ſavent lire & écrire; peu même d'entr'eux cultivent la terre; ils s'occupent de préférence à conduire leurs troupeaux aux pâturages, ou bien à courir à cheval.

Quoique la polygamie ſoit permiſe aux Arabes, en vertu de la loi Mahométane, dont ils ſont ſectateurs, il eſt bien rare de leur voir plus d'une femme à la fois. L'eſtime qu'ils en font, n'approche pas à beaucoup près, de celle que leur portent tous les autres Mahométans.

Un des principaux divertiſſemens des peuples Arabes, eſt le meidan, qui prend ſa dénomination du lieu où communément ils le font. Meidan, mot perſan, ſignifie place. Il conſiſte dans les différentes courſes, & les manœuvres agréables qu'on peut faire avec le cheval. Pour l'ordinaire, ils célebrent au milieu de ce jeu les plaiſirs de leur mariage, l'allégreſſe de leur pâque, la naiſſance & la circonciſion de leurs enfans. Réunis juſqu'à deux cens perſonnes, ils viennent ſe récréer enſemble avec ce divertiſſement. Quand ils ſont entrés dans le champ, ils ne font autre choſe que de courir en confuſion avec leurs lances, longues de dix coudées : c'eſt parmi eux une preuve de bravoure de les ſavoir manier avec agilité. On en pourroit prendre quelqu'idée de leur façon de faire la guerre, où il n'y a pas

plus d'ordre que dans ces jeux, toujours accompagnés de cris & d'espece de hurlemens : laissant ensuite ces mêmes lances, dont je parle, ils courent la giride, sorte de javeline d'environ deux coudées, beaucoup plus pesante dans la partie inférieure que vers la cîme; avec elle, ils se lancent deux à deux à la course, & l'un prend le devant pour marquer à l'autre qui le défie de l'atteindre : si ce dernier a un cheval assez prompt pour rejoindre l'adversaire, il lui lance sa giride de toute sa force, lorsqu'il se voit à une juste distance; l'un désarmé, l'autre fait la même chose; tous deux ainsi restés sans armes, courent avec la même vîtesse au lieu où sont tombées les javelines, & sans descendre de cheval, dans l'impétuosité de la course, ils les relevent de terre avec une facilité & une adresse étonnante; mais leur maniere d'éviter le coup de la giride surprendroit davantage encore, dans l'instant qu'ils croyent à propos de la parer; ils se jettent, toujours en courant, sous le ventre du cheval, de sorte qu'il ne leur reste que le pied gauche sur la selle.

Ils s'amusent fréquemment du jeu des échecs, mais qui n'est d'usage que dans les heures du repos. Loin de connoître aucun jeu de cartes, ils ne connoissent pas les cartes elles-mêmes.

Le son des instrumens les divertit beaucoup,

& particuliérement celui de certaines flûtes faites de roseau, qu'ils accompagnent du battement de quelques tambours. Ils ont pour leur ballet, des hommes & des femmes de profession, dont les danses sont lascives & immodestes; on croiroit, à les voir, que dans ces momens seuls, il leur soit permis de rire.

Le plaisir de fumer, si commun aux femmes mêmes, peut se compter parmi les divertissemens des Arabes : tandis que du matin au soir, on leur voit sans cesse la pipe en bouche, ils en attribuent l'introduction aux Européens; & cette habitude a pour eux tant de charmes, qu'ils ne peuvent s'en distraire, lors même qu'ils reconnoissent avec le tems, combien elle est préjudiciable à leur santé.

L'habillement des Arabes n'est autre chose qu'une chemise blanche, liée avec une grande ceinture de cuir large de quatre doigts, que resserre ou qu'élargit à volonté, ou une boucle un peu forte, ou bien un grand crochet avec quelques autres plus petits. Hiver & été, ils portent un grand manteau rayé de blanc & de noir, fait de poil de chevre & d'un crin quelconque. Ils s'en servent l'hiver pour se garantir du froid & des pluies, & dans les chaleurs, ils s'en font un abri contre le soleil. Ils ne couvrent leur tête que d'une espece de bonnet rouge, entouré d'une piece de même couleur, ou quelquefois coupée

de blanc, qui en fait toute la parure. Leurs Emires ou princes s'habillent de la même sorte, excepté que leur manteau est ordinairement tout-à-fait noir.

Ils portent des chaussures ou babouches à la mode des Turcs; mais ordinairement ils sont en bottines pour être prêts, en tout tems, de monter à cheval. Certains Arabes, cultivateurs, ont au lieu de babouches, une simple semelle de cuir, soutenue de différens cordons qui traversent le gros doigt, & qui venant embrasser le talon, pour s'attacher sur le coudepied, forment une espece de sandales. Leurs caleçons sont faits de toile blanche & descendent au bas de la jambe.

Les Arabes n'ont d'autre habitation que sous les tentes, qu'ils transportent d'un pays à l'autre avec leurs troupeaux, & qu'ils dressent dans les endroits les plus abondans en eau & en pâturages.

D'ordinaire, ils s'arrêtent dans les vallées avec la précaution de placer toujours quelques tentes sur le sommet de la colline voisine, pour se garder des surprises des divers partis d'Arabes leurs ennemis; d'ailleurs, ils sont plus à portée de fondre à l'imprévu sur les voyageurs, qu'ils se contentent de dépouiller, sans leur faire d'autre offense personnelle; cependant il ne faudroit pas employer contr'eux une forte défense, parce qu'alors on seroit en danger de perdre la vie.

Les richesses des Arabes consistent en bétail, dont ils tirent la chair, le lait, le beurre & la laine, pour les faire servir en entier à leurs besoins, méprisant tout ce qui est faste.

Ils mettent leurs forces dans la possession des meilleurs chevaux & sur-tout des plus vîtes à la course; ils les montent presque toujours avec leurs lances de dix coudées, qu'ils manient très-adroitement. La simple javeline leur sert à lancer sur l'ennemi, au milieu de leurs courses, parce que l'autre ne sort jamais de leurs mains. Ils sont aussi armés de mousquets; mais c'est toujours avec effroi qu'ils soutiennent un combat de feu, ayant si peu l'usage à manier de pareilles armes, qu'elles leur deviennent absolument inutiles, après la premiere décharge.

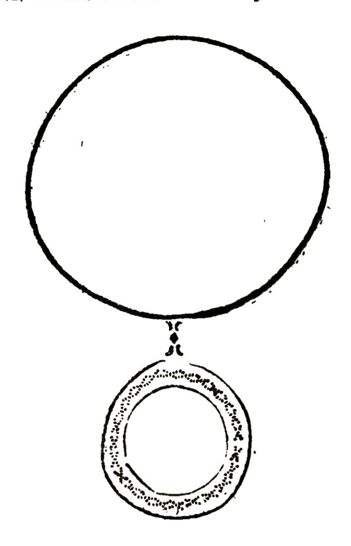
On en recontre fort peu qui n'aient point de cheval. Ceux-là portent avec eux une longue massue ferrée & un fusil, auquel ils mettent le feu avec une mêche enflammée, dont ils sont toujours pourvus. Cette espece d'Arabes habite fixement au milieu des terres qu'elle cultive, & ordinairement elle fait plus de mal que les autres Arabes qui courent le pays.

Les femmes Arabes ont de beaux traits de visage dans leur jeunesse; mais elles les alterent par diverses taches noires, qu'elles s'impriment sans cesse, en guise de mouches, avec un fer pointu; elles marquent de même couleur leurs

levres & leurs paupieres, en mêlant avec le noir ce qu'elles appellent coliaſtiri; elles ſe teignent de jaune les palmes des mains, & les ongles avec du kenna, ſelon l'uſage général du Levant, comme je l'ai obſervé dans le premier chapitre du premier volume.

Les jeunes filles ſe font une ouverture près de l'une des narines, où elles inſerent un clou de girofle; ce qui leur ſemble une beauté particuliere, & ce qu'elles regardent comme la contremarque d'une épouſe, quoiqu'elles continuent de le porter après même avoir eu des enfans.

Il y en a quelques-unes qui, en place de clou de girofle, ſe paſſent dans les narines un anneau d'argent de cette circonférence,



au bas duquel elles attachent quelque corail, & une petite piece de monnoie. On distingue à cette marque celles qui vivent du travail de la terre ou des aumônes.

Les femmes ne font point alaiter leurs enfans par des meres mercenaires. Cet usage, qui prit naissance dans le sein de l'Europe policée, est trop contraire au vœu de la nature pour s'offrir à l'idée d'un peuple simple & rustique. Toutes les femmes Arabes nourrissent leurs enfans, toutes sont jalouses de ce premier devoir d'une mere: aucune ne souffriroit qu'on l'aidât à partager les soins pénibles de l'éducation, dont elle se croit assez payée par une caresse naïve & un souris innocent. Infatigables par la force de la tendresse, on les voit, dans les plus longs voyages, porter leurs nourrissons sur leurs épaules, & quand ils ont besoin d'être alaités, les soulever un peu, en élevant le sein jusqu'à leurs bouches.

On remarque une différence entre les femmes & les hommes de l'Arabie; c'est que celles-ci, beaucoup moins sérieuses dans le jeune âge, deviennent difficiles & mélancoliques avec les années, tandis que les hommes acquierent, en veillissant, un air plus gai & plus ouvert. Au reste, cette différence a lieu chez tous les peuples: le desir de plaire & le besoin d'être aimé, sont les premiers sentimens qui se développent dans le cœur

de la femme, qui croiſſent & ſe fortifient avec elle; mais, comme l'amour n'accompagne que la beauté, & que la beauté ſe perd avec la jeuneſſe, il n'eſt pas étonnant que la femme devienne ſombre dans l'âge avancé : elle a perdu le pouvoir des charmes, & à la douce habitude qu'elle s'étoit faite d'être aimée, ſuccéde un délaiſſement total, qu'il eſt au-deſſus de ſon être de ſupporter. Il en eſt autrement de l'homme : créé pour de grandes choſes, il ſemble ſortir de ſa nature en ſe laiſſant maîtriſer par l'amour. Quand le feu de l'âge l'emporte vers la paſſion, il tombe dans un état d'affaiſſement qui abſorbe ſes facultés; cette fougue ſe calme par les ans, l'homme renaît à lui-même, & la raiſon qui reprend ſur lui un empire durable, ne lui permet plus que des affections douces & égales, qu'il manifeſte au dehors.

Les femmes Arabes ne portent qu'une ſimple chemiſe à la turque, & ne couvrent preſque jamais leur tête. Leur manteau reſſemble à celui des hommes. Il y en a très-peu d'entr'elles qui faſſent uſage de caleçons, conformément à la coutume de l'Orient policé. Elles ornent leurs cheveux de petites boules de verre de diverſes couleurs, enfilées dans les treſſes; elles ſe paſſent également aux bras & aux jambes, des cercles de cette matiere tranſparente; enfin, elles en

portent quelques anneaux aux doigts de leurs mains.

L'occupation des femmes Arabes est de prendre soin des tentes, qui leur servent de logement, de faire provision d'eau, de préparer la nourriture, de traire le lait, de faire le beurre & le fromage; elles sont aussi chargées de filer la toile nécessaire aux tentes.

Les médecins ayant manqué parmi les Arabes, l'usage des traitemens est resté exclusivement dans les mains des femmes; entre autres maladies, elles guérissent si parfaitement de l'hydropysie, qu'on n'y est plus sujet, une fois qu'on en est délivré. Elles connoissent les vertus des herbes, & les appliquent avec assez d'avantage.

Les Arabes emploient presque toujours le feu dans les traitemens, & sur-tout pour les douleurs. A la moindre petite chose qu'ils ressentent, ils s'appliquent des boutons de feu avec un fer rouge, & se guérissent par le moyen de ce remede violent : c'est pour cela qu'on voit beaucoup d'Arabes cicatrisés sur différentes parties de leurs corps.

On fait chez eux très-peu d'usage du pain, si je dois nommer ainsi une espece de fouace fort déliée. Leur nourriture ordinaire est de racine, de miel, de lait, de beurre, de chair de mouton ou de chameau, & d'oiseaux qu'ils peuvent

prendre vivans, parce que c'eſt un article de la loi Mahométane d'égorger les animaux que l'on mange & d'en tirer le ſang. Ils conſomment beaucoup de ris, ſinguliérément dans un ragoût appelé pilau, qu'on leur ſert dans les repas du matin & du ſoir. En place de ris, ils font le pilau avec du burburi, après l'avoir bouilli & broyé à la main fort groſſierement; pour aſſaiſonner la plupart de leurs mets ils ſe ſervent de lait aigre & caillé, qu'ils relevent encore avec du levain. Les Européens ne ſavent pas trop s'accommoder de cette nourriture, qui cependant n'eſt pas particuliere aux Arabes; on connoît dans tout le Levant ce lait aigre, nommé leben en Arabie, & iagurt chez les Turcs.

Les Arabes ont une autre nourriture, qui nous ſemble bien plus ſinguliere encore, c'eſt la chair des ſauterelles dont ils font récolte dans la saiſon où elles paſſent; ils leur arrachent la tête, & les entaſſent dans des outres de peau, en les mêlant avec du ſel; quand ils en veulent manger, ils les coupent par tranches comme nous faiſons de nos ſauciſſons. Il paroîtroit d'après pluſieurs écrivains, que cette derniere nourriture auroit été d'uſage à d'autres peuples. « *Une partie » des Ethiopiens*, nous dit Pline, *ne vit que » de ſauterelles, endurcies par le ſel & la fu» mée.* Et ailleurs en parlant des Parthes : *elles*

» *leur ſont très-agréables* ». Il en eſt auſſi queſtion dans S. Jérôme, au ſujet des peuples de Lybie. Un hiſtorien Oriental nous rapporte la même choſe de différentes contrées de la Syrie. « Leibnizt dit, dans une de ſes lettres au célèbre » Antoine Magliabechi, *que ce mets friand de-* » *vroit être connu de nos palais d'Europe ſi* » *rafinés, & que ſûrement il ſeroit bientôt* » *commun, ſi quelqu'un de nos princes en fai-* » *ſoit venir d'Orient pour ſervir ſur ſa table* ».

Parmi les différentes boiſſons des Arabes, l'eau tient le premier rang, parce qu'il leur eſt défendu de boire du vin par la loi Mahométane. Ils font un uſage ſi continuel du café, que ceux qui le peuvent, en prennent preſque à toute heure du jour, mais en petite quantité & ſans ſucre; ils ſe compoſent une autre boiſſon avec des racines, des cannes de ſucre, du raiſin & de l'eau. Je leur en connois une troiſieme faite avec une infuſion d'orge, qui a beaucoup de reſſemblance à notre bierre.

Tous les délits ſont à leurs yeux plus ou moins pardonnables; mais il n'y a jamais de rémiſſion pour l'homicide, qui ſeroit commis, même en tems de guerre. Tôt ou tard il demande une vengeance éclatante, ſoit de la tribu, ſoit de la famille du défunt. S'il ne reſte de ce lignage qu'un rejetton, encore incapable d'employer une

force ouverte, ses parens attendent le moment de sa vigueur; cependant ils font germer dans son ame, la semence de la haine contre l'assassin & sa maison. C'est en étalant quelquefois devant lui, la chemise ou la robe souillée du sang répandu, qu'ils montent ce cœur susceptible d'impressions au plus haut degré de la vengeance. Quand il peut une fois manier des armes, il deviendroit l'objet du mépris & de la dérision publique, s'il ne se hâtoit d'expier l'attentat dans le sein du coupable. Delà naissent, parmi les Arabes, des divisions héréditaires, qui ne leur laissent jamais un seul instant de concorde. On peut justement croire que ce systême de vengeance, qui déshonora l'Italie pendant plusieurs siécles, lui est venu de cette nation barbare.

L'hospitalité est tellement en honneur chez les Arabes, que sans avoir égard à la religion & au pays, ils accueillent dans leurs tentes, tout voyageur qui s'y adresse, en prenant un égal soin de son cheval & de son domestique. Loin de penser à lui faire tort dans ce moment, ils veillent sur ce qui lui appartient, comme ils feroient de leur chose propre. Après l'avoir placé commodément sur une natte étendue à terre, ils lui présentent une pipe & du café, avec l'attention de lui demander dans l'intervalle comment il se porte, compliment qu'ils lui réitèrent de tems à autre.

Ils lui préparent à manger, & lui offrent leurs mets avec cette ſimplicité ſi ordinaire entr'eux, en annonçant ſur leurs viſages, la grande ſatisfaction qu'ils éprouvent de pouvoir lui rendre quelques ſervices. S'il a beſoin de paſſer la nuit dans leur habitation, on lui arrange la même natte en forme de lit, & pour lui ſervir d'oreiller, on met deſſus une pierre ou bien la ſelle d'un cheval. Quand le voyageur veut donner à ſon départ quelque piece de monnoie, parce que l'hôte lui a paru pauvre, on l'accepte avec reconnoiſſance; mais il ne donneroit rien du tout, qu'on ne lui en témoigneroit pas le plus petit déplaiſir : on a toujours la précaution de le conduire hors de l'enceinte des tentes, pour lui éviter les inſultes qu'il pourroit avoir à craindre de la part des autres Arabes.

Je diſois plus haut que, ſelon la vraiſemblance, les Italiens avoient adopté, de ce pays de barbarie, l'eſprit affreux de la vengeance; je croirois auſſi qu'ils tinrent des Arabes l'uſage ſi louable de l'hoſpitalité. On comptoit autrefois dans Florence un nombre conſidérable d'hoſpices pour les voyageurs.

Les Arabes paſſerent des déſerts d'Arabie, en Syrie & en Paleſtine, dans le ſixieme ſiecle, & depuis lors, ils s'y ſont plus ou moins maintenus. On appelle de leur nom tous les peuples des

des côtes ou de l'intérieur de ces deux contrées, qui ne parlent que la langue arabe. Cependant il s'en faut de beaucoup qu'ils descendent tous de la premiere migration ; ce n'est, à proprement parler, qu'un mêlange de toutes les nations & de toutes les religions.

Quelques-uns de ceux qui habitent les villes de la Palestine, quoique vraiment originaires d'Arabie, sont pourtant beaucoup plus policés que le reste de leurs compatriotes ; leur maniere de se vêtir & de se traiter dans le commerce social, a quelque chose de plus civil qui rappelle les mœurs turques. Ceux-là font ordinairement le négoce en gens de probité & de droiture ; ils se soumettent au gouvernement, sous lequel ils se trouvent, mais sans oublier leur descendance d'Ismael, comme je l'ai dit en commençant. C'est pour cela qu'ils portent une affection particuliere aux Arabes des déserts, qu'ils reconnoissent pour être les seuls d'un sang noble & illustre.

Le plus grand nombre de ces vrais Arabes, fixés dans le séjour des villes, ne se laisse croître la barbe que dans l'âge avancé, tandis que les autres habitans des déserts ne se la coupent jamais. Leur respect pour la barbe va même si loin, que jurer en se la touchant, est un serment aussi solemnel que celui des anciens dieux, par les ondes du Styx. Ils ont grand soin de la tenir

toujours propre, & l'on devine aiſément qu'ils regarderoient comme un affront inſigne de ſe la voir prendre : au reſte, cet égard pour la barbe a lieu chez les Turcs, & preſque autant parmi les chrétiens Orientaux.

Les Arabes ne ſavent pas, pour la plupart, le nom de leur famille, & ne connoiſſent guère que leur pere & leur ayeul ; mais ils ſont très-curieux de conſerver la deſcendance ſucceſſive de leurs chevaux, qu'ils aiment avec paſſion, & qu'ils conſiderent beaucoup plus que leurs propres femmes.

Ils les diſtinguent en trois races ; attik, kehilan, guidiſc. Celle des premiers eſt la plus chere, comme étant la plus ancienne en Arabie. Les kehilan ne ſont pas d'un prix inférieur, à cauſe de la nobleſſe dont ils ſont honorés excluſivement. On regarde les guidiſcs comme des chevaux ordinaires, qu'on fait ſervir aux caravannes.

Ceux des deux premieres eſpeces ſont d'une hauteur médiocre, de ſorte qu'il y en a peu que l'on pourroit dire d'une grande ſtature. Ils ſont ſveltes & bon coureurs ; ils ne henniſſent jamais, & ne mangent qu'une ſeule fois dans vingt-quatre heures ; on leur donne au ſoir une meſure d'orge dans un ſac ſuſpendu à leur tête. Lorſqu'ils ſont fatigués, on différe d'une heure la portion habituelle, mais on les laiſſe boire preſque à tout

instant, même dans leurs travaux & leurs sueurs. Arrivés à la tente, on les débride & on les attache à une lance fichée en terre, avec une simple corde qui tient à leur col; si c'est une jument, on la lie par le pied; jamais on ne leur retire la selle la nuit ou le jour, sinon au moment de les étriller. Les Arabes ont un plus grand nombre de jumens, parce qu'elles résistent plus que les chevaux à la fatigue, à la faim & à la soif, & que d'ailleurs elles demandent moins de surveillance.

Vers le tems du saillir, qui toujours est en avril, on laisse pâturer les chevaux en pleine campagne, l'espace de quinze jours. L'on prend ensuite des témoins qui attestent de quelle race est le cheval qu'on joint à la jument. On a recours à de pareils témoignages pour faire foi de la naissance du poulain, en marquant sur une carte le mois, le jour & l'heure, avec l'origine & la couleur du poil de l'animal. Cette carte, appelée *cogget*, est souscrite des différentes attestations que l'on insere dans une petite boule d'oripeau, laquelle est attachée avec un cordon au col du poulain, pour y rester tout le tems de sa vie : enfin, ce jour heureux se célèbre dans l'allégresse d'un festin que l'on donne à ses amis.

Les Arabes attendent que leurs chevaux aient atteint l'âge de trois ans, avant que de leur mettre

un mors, & laiſſent écouler encore la quatrieme année ſans les monter. Dans cet intervalle, ils les exercent habituellement à tourner dans un cercle, comme nous faiſons dans nos maneges. Après les quatre ans révolus, on les ferre & on les dreſſe à une courſe particuliere, qui conſiſte à prendre le grand galop, à s'arrêter tout court, à tourner à droite, à gauche & à fuir quand la lance eſt jettée. C'eſt l'uſage des Arabes d'aſſaillir d'abord l'ennemi, & de ſe retirer avec la même promptitude. Ils inſtruiſent auſſi leurs chevaux à ſe ployer en tournant ſur l'un des côtés, pour faciliter au cavalier le moyen de reprendre ſes armes de terre, ſans être obligé de deſcendre. Dans ces différentes leçons auxquelles on les forme, on ne ſe ſert jamais de fouet; il ſuffit des étriers qui ſont faits en forme de boetes, & dont les pointes de derriere atteignent & piquent à volonté le ventre du cheval. Au bout de cinq ans, on leur coupe la queue pour la leur laiſſer enſuite croître ſelon ſa diſpoſition naturelle; on leur tient le ſabot des pieds fort court, en le faiſant déborder les fers qui ſont très-minces, ſans être recourbés.

Les chevaux Arabes croiſſent en force, à meſure qu'on les exerce à la courſe; il eſt facile quand ils ſont arrêtés, de leur faire prendre le pas qu'on veut: en courant, ils portent la tête

haute, & la laiſſent tomber dans la marche ordinaire; quoiqu'on leur lâche la bride ſur le col, ils ne font aucun mouvement, & l'on peut avec aſſurance continuer ſa route, ſans qu'il ſoit beſoin de la reprendre en main. Si quelqu'accident fait renverſer le cavalier, le cheval ne fera pas deux pas de plus; il s'arrête même juſqu'à ce qu'on ſoit remonté. Les Arabes ne font guère uſage de bride; mais tout ſimplement d'un licou. Pour reſter ferme ſur leurs arçons, ils ſerrent fortement les jambes, ce qui provient de l'élévation des ſelles. Leur façon de ſe tenir à cheval, eſt ſans étude, & manque abſolument de cette bonne grace qui diſtingue les cavaliers Turcs. Je n'entends pas dire qu'ils y ſoient mal-adroits, il ſeroit, au contraire, difficile d'y être plus sûrs qu'eux. Quand ils veulent lancer leurs chevaux, ils courbent un peu le corps, & s'étendent deſſus pour la rapidité de la courſe; ce ſigne ſuffit à l'animal pour partir & voler auſſi-tôt.

Dans la ſaiſon où l'herbe des prés commence à devenir aſſez haute pour être mangée, on fatigue les chevaux avant de les y conduire; & après leur avoir ôté la ſelle & les fers, on les abandonne librement l'eſpace de huit jours au milieu de ces pâturages. On les remonte enſuite, à moins qu'on en ait beſoin plutôt : le quinzieme jour eſt deſtiné au ſaillir; lorſqu'il eſt fini, on laiſſe

reposer les chevaux pendant un même temps ; enfin, ils reprennent leurs fatigues habituelles, mais en continuant de vivre d'herbe, tant qu'il s'en trouve ; ce n'est qu'au bout du mois qu'on ajoute à cette nourriture une petite portion d'orge.

Des Druses.

Le pays de Castravent est une partie du Mont-Liban extérieur, qui regarde la mer Méditerranée. C'est-là qu'habitent, de préférence, ces peuples que l'on appelle Druses, qui donnerent leur nom à cette partie méridionale. Ils occupent aussi le reste du Liban, l'Anti-Liban, les plaines étroites qui divisent la mer d'avec le Castravent, & toute cette étendue de rivage, depuis le Gibail, autrefois nommé Byblus, jusqu'au fleuve Evl, voisin de l'antique Sidon, aujourd'hui Seide. L'ancienne Heliopolis, maintenant Balbec, est peuplée par cette nation de même que ses alentours. Enfin, l'on rencontre des familles Druses, éparses çà & là, dans toutes les contrées de la Syrie & de la Palestine.

La religion de ces peuples, est une des plus modernes de l'Orient, puisqu'elle ne remonte qu'à 1030, année où Mahamed-Ben-Ismael commença à prêcher, & à se faire des sectateurs.

On ignore presqu'en entier les principes de cette religion. Elle differe de celle des Turcs, & de celle des chrétiens : une partie des Druses admet la circoncision, tandis que l'autre la rejette; leurs livres dogmatiques ne présentent qu'une suite d'obscurités & d'erreurs : il ne seroit pas facile aux Druses eux-mêmes d'en acquérir une idée vraiment distincte; c'est pour cela qu'ils n'en parlent presque jamais. Leurs spirituels ou ministres leur font croire qu'ils en ont l'intelligence exclusive. Rassemblés de tems en tems, ils discourent & traitent entr'eux des affaires religieuses, & comme ils sont fort ignorans, on peut croire qu'ils ajoutent chaque jour à leurs livres de nouvelles absurdités.

On se persuaderoit que les Druses ont quelquefois de l'affection pour le Mahométisme, si dans le même tems leur haine & leur mépris, n'éclatoient contre les Turcs, tandis qu'ils se montrent singulierement amis des chrétiens & pleins d'estime pour leur religion. Ils prient indifféremment dans nos églises & dans les mosquées turques. La venue du Messie est admise dans leur croyance; mais ils disent qu'il a paru plus d'une fois, sous la forme de différens personnages célèbres. Remplis de vénération pour la mere du Christ, ils ne doutent pas de sa virginité ; ils croyent à ses miracles, & à ceux du prophete

Elie, qu'ils honorent, jusqu'à l'invoquer dans leurs sermens. Si les prieres qu'ils adressent à l'une & à l'autre ne sont pas exaucées, ils s'imaginent ne pas mériter la grace qu'ils demandent : & ce qui est entierement contraire à la loi Mahométane, c'est le culte qu'ils rendent aux images des saints, placées quelquefois dans leurs maisons. Ils pratiquent ce même jeûne que les Musulmans appellent ramazan, du nom de la lune, mais non pas dans toute sa rigueur.

Voilà ce qu'on peut savoir fort confusément de la religion des Druses. Ils sont trop peu instruits, comme je le disois, pour en donner d'autres éclaircissemens ; & l'on ne parvient pas à tirer la moindre parole de leurs spirituels, qui gardent sur leur culte le secret le plus inviolable. J'en conclus que leurs dogmes sont des mysteres impénétrables. Ils ne voudroient pas qu'on ajoutât une foi entiere à leurs livres religieux ; & de plus ces mêmes écrits ne s'accordent pas ensemble, comme me l'assura un prêtre Maronite, qui depuis trente ans habitoit dans les montagnes du Castravent. Il avoit remarqué que les spirituels défiguroient les livres de la religion, en arrachant des feuillets ou en en joignant d'autres à leur caprice ; & jamais aucun Druse n'étoit admis dans ces assemblées particulieres.

A en croire certains écrivains, les Druses dé-

vroient leur origine à un reste de soldats François, qui, conduits dans les guerres saintes par un chef de la maison de Dreux, se retirerent dans ces montagnes, d'où les armes victorieuses des Sarazins ne purent les chasser, pendant quarante ans; d'après cette même opinion, ils vécurent dans le christianisme jusqu'à l'extinction entiere des prêtres qui les accompagnoient; privés dans la suite des instructions chrétiennes, ils s'allierent avec les peuples Mahométans, pour tomber insensiblement dans le culte qu'ils professent. Mais un tel sentiment est bientôt détruit, quand on s'assure que la secte des Druses subsistoit en 1170, comme nous le voyons dans les voyages du Rabbi Benjamin; conséquemment elle ne pouvoit commencer quarante années après que les chrétiens perdirent Jérusalem, c'est-à-dire, en 1187.

Différens auteurs François ont cherché à concilier, en faveur de leur nation, s'il m'est permis de le dire, toutes les différences & difficultés qui s'offrent d'elles-mêmes, lorsqu'on fait descendre du comte de Dreux ces peuples du Mont-Liban, ou qu'au moins, on veut les croire un reste des François échappés des ruines de Jérusalem.

Il a paru assez récemment un livre qui a pour titre : *Histoire des Druses, peuple du Liban,*

formé par une colonie de François. Les voyageurs qui ont quelques connoiſſances de ces contrées & de ces nations elles-mêmes, trouveront dans cet ouvrage un aſſez grand nombre d'erreurs : entr'autres choſes, ils reprocheront à l'écrivain, dans l'endroit où il parle de l'état & du commerce des Druſes, d'avoir attribué à ce pays des productions bien ſupérieures à celles de la Perſe & des Indes. Cet auteur a, ſans doute, ſuivi l'opinion des hiſtoriens anciens & modernes, qui ſont tombés dans les mêmes fautes, pour s'être copiés ſucceſſivement. Quant au ſentiment de regarder les Druſes comme une colonie de François, il le démontre d'une maniere aſſez ſatisfaiſante, tant qu'il ſe borne à ne pas les faire deſcendre du comte de Dreux directement; mais ſes preuves n'ont plus une égale autorité, quand il cherche à établir l'étroite alliance de ces peuples avec ce ſeigneur François.

Si les Druſes attribuent eux-mêmes leur origine à des familles Françoiſes, cela, d'après l'acception ordinaire, peut s'entendre de tous les Européens, qu'on confond indiſtinctement ſous le nom de François. Il eſt vrai que pluſieurs ſe diſent proprement deſcendus de la France; mais je croirois qu'ils ont puiſé cette idée dans les livres hiſtoriques que leur portent certains François, liés avec eux par les intérêts du commerce.

Les Druſes parlent tous la langue arabe, qui eſt la ſeule familiere aux différens peuples de la Syrie.

En parlant de leur religion, j'ai oublié de dire qu'ils ne refuſoient pas l'entrée de leurs moſquées aux chrétiens, au milieu même de leurs oraiſons; ils redoublent alors de modeſtie & de ferveur, afin de paroître à nos yeux plus ſages & plus religieux. Cette permiſſion ne nous eſt point également accordée par les Turcs, ou s'ils admettent un chrétien dans leurs temples, par grace ſpéciale, c'eſt toujours après le tems des prieres.

Les Druſes ſont des hommes robuſtes, bien conformés, & d'un aſpect noble, qu'ils doivent en partie à leur éducation. On les habitue dès l'enfance aux efforts & à la fatigue.

Quand les meres couchent leurs enfans dans le berceau, au lieu de leur mettre un oreiller ſous la tête, comme c'eſt l'uſage parmi nous, elles le leur placent au-deſſous des reins, de ſorte que leut tête reſte pendante : enveloppant enſuite leurs jambes avec des ligatures, elles font toucher les deux mollets enſemble, avec l'attention d'étendre en dehors la pointe de leurs pieds; delà leur vient, avec l'âge, ce port majeſtueux qui les diſtingue.

Leur caractere eſt naturellement ſincere & fidele;

ils aiment les étrangers Européens, envers lesquels ils sont capables de tous les services de l'humanité, jusqu'à même les défendre en toute circonstance. Pleins d'horreur pour l'usure, ils ne peuvent souffrir les friponneries des Turcs & l'avarice des Hébreux.

Les Druses ont leurs princes particuliers, appelés Emires, au nombre de sept, qui commandent à la fois dans le même pays. Cette diversité de chefs, dont les avis se trouvoient souvent partagés, les jetta dans de longues divisions, qui les troublerent bien des années; s'étant à la fin apperçus des dangers de leur mésintelligence, qui devoit donner à la Porte la facilité de les soumettre entiérement, ils se réunirent, il y a quatre ans, & arrêterent d'un commun accord, qu'un seul d'entr'eux posséderoit l'autorité suprême, avec le titre de grand Emire ou de grand prince. Les autres, en qualité de princes inférieurs, ont leur entrée au conseil, mais il n'appartient qu'au principal Emire de décider des délibérations. C'est à présent l'Emire Mansur qui est revêtu de cette dignité souveraine : après sa mort, le commandement passera à sa famille, & si celle-ci s'éteignoit, il retomberoit entre les mains d'un des six autres Emires, pour le transmettre par filiation dans leur race successive.

La ville de Bareth, autrefois Beritus, est la

capitale du pays des Drufes; tous les Emires y ont leurs habitations, mais d'ordinaire, ils réfident avec le grand Emire dans la petite ville de Der-Al-Gamar, qui veut dire pays de la lune. Elle eft fituée dans les montagnes, entre le nord & la partie orientale de Seïde.

Quoique les Drufes foient cenfés indépendans du Grand-Seigneur, ils payent annuellement un petit tribut à la cour Ottomane, à la difpofition de leur principal Emire, & c'eft l'unique lueur d'autorité que conferve encore la Porte fur cette nation jaloufe de l'indépendance.

Les femmes des princes Drufes ont auffi part au gouvernement, & continuent de commander après la mort de leur mari; mais quand elles ont des enfans en âge de remplacer leur pere, elles remettent entre leurs mains les rênes de l'adminiftration.

La polygamie eft auffi permife parmi eux, néanmoins ils n'ont qu'une époufe à la fois, qu'ils prennent toujours dans leur nation même. Quant aux autres femmes, elles font efclaves & concubines.

Les Drufes ont pour habillement un furtout fort court qui paffe à peine les genoux, fait de poil de chevre & de laine, & rayé de diverfes couleurs; ils attachent deffus plufieurs bandes d'étoffe, travaillées en forme de rayons, parmi lef-

quelles, il y en a de tiſſues en fil d'or & d'argent; cette eſpece d'ornement, qu'ils portent devant & derriere, ſe termine vers la région des reins: les manches du ſurtout ne débordent pas le coude. Ils ont ſous ce premier habillement, une robe de toile turque aſſez longue, dont les manches arrivent juſqu'au poignet. Leurs caleçons ſont d'une même toile, mais beaucoup plus étroits & plus courts qu'on ne les porte dans le reſte du Levant. Ils font uſage de chemiſes blanches, qui ne ſont pas ordinairement taillées à la maniere ottomane. La ceinture dont ils ſerrent à la fois leurs deux habillemens, monte au-deſſus des côtés; elle eſt compoſée de dix ou douze morceaux d'étoffe, ou pour le plus ſouvent de toile ou de quelqu'autre choſe ſemblable; ils s'enveloppent la tête de très-belles bandes dont ils ſe font des turbans de pluſieurs couleurs. Leurs chauſſures different auſſi de celles des autres peuples Orientaux, ayant quelque reſſemblance avec nos ſouliers, à l'exception que le cuir en eſt de maroquin rouge ou jaune, qu'ils en attachent les tirans avec un cordon de même cuir en place de boucles, & qu'enfin l'empeigne monte beaucoup au-deſſus de la jambe.

La taille, la forme, & la couleur des habits, ont ſi bien la même conformité, que les Druſes ſemblent tous avoir un uniforme militaire: leurs

princes s'habillent différemment, & se modelent sur les Turcs. Les vêtemens même des spirituels n'ont pas de rapport à l'usage ordinaire, ils se distinguent par des étoffés rembrunies, noires, & quelquefois blanches, & ne portent pas d'armes sur leurs habits; leur turban est blanc & fort élevé.

On pourroit dire que les armes des Druses sont en quelque sorte partie de leur habillement, car ils ne les quittent pas plus en paix qu'en guerre; ce sont deux pistolets avec un poignard qu'ils attachent sur le devant de la ceinture, une hache, une grande bouteille platte, remplie de poudre, un fusil & une giberne dans laquelle ils portent de quoi tirer vingt-quatre coups; cette derniere partie de leur armure est suspendue par derriere. Les chevaux ne sont pas en grand nombre chez eux, parce qu'ils leur deviennent inutiles dans les montagnes, où ils se tiennent fortifiés.

L'habillement des femmes Druses ne differe pas de celui des femmes Turques, à l'exception qu'elles portent sur la tête une plaque d'argent, faite en forme de cône, de la hauteur d'une palme : elles attachent dessus un long voile qui leur descend à la moitié du corps, dont elles paroissent recevoir plus de grace & de beauté. Elles s'en couvrent le visage quand elles ont besoin d'aller dehors.

La taille fine & légere, dont on fait tant de cas en Europe, n'eſt point eſtimée chez les Druſes. Ce peuple groſſier lui préfere l'embonpoint; & comme le deſir de plaire eſt également naturel à toutes les femmes de la terre, tandis que les Européennes cherchent à conſerver par une abſtinence rigoureuſe l'avantage de la taille, on voit les femmes Druſes s'efforcer d'acquérir par la nourriture cet embonpoint qui conſtitue la beauté parmi elles.

Des Kurdes.

Les Kurdes ſont des peuples dont le ſéjour ordinaire eſt dans le Kurdiſtan. On en trouve d'épars dans le Diarbeek, & dans les diverſes contrées de la Syrie, où ils habitent à la façon des Arabes, tranſportant leurs tentes d'un lieu à l'autre, pour y faire paître leurs troupeaux. Preſque tous voleurs de profeſſion, ils ſe tiennent à peu de diſtance des routes fréquentées, afin d'être plus à portée d'aſſaillir les voyageurs. Ces Kurdes ſont ces mêmes aſſaſſins, dont parle Guillaume de Tyr dans ſon Hiſtoire de la guerre ſainte.

Nous ne les connoiſſons guère que par des aſſaſſinats fameux, qu'ils commirent ſur nos héros croiſés. Le Vieux de la Montagne, leur chef, eſt

traité d'être idéal, fabuleux, &, comme tel, classé dans nos romans. Mais on jugera par les détails, que je vais en offrir, s'il n'appartient pas plus à l'histoire qu'à la fiction.

Je dois dire avant tout qu'on ignore la véritable étymologie de cette dénomination d'Assassins, donnée généralement aux Kurdes. Les Sarazins qui les appelerent ainsi, ne la connoissoient pas eux-mêmes.

Cependant lorsqu'on remonte à l'origine des Kurdes qui, dans leur principe, habitoient les contrées de l'Arsacie, on conjecture qu'Assassin a pu dériver par corruption d'Arsacidin.

Quoi qu'il en soit, ils abandonnerent leur pays natal, pour se soustraire au mahométisme qui menaçoit leurs foyers. La foiblesse de l'empire Grec, l'incertitude qu'avoient encore les armes des nouveaux conquérans de l'Orient, leur permirent de se transférer en Syrie, où les affaires politiques étoient alors dans la plus grande fermentation.

Ils y avoient porté l'idolâtrie, qu'ils furent forcés d'abjurer, au moins en apparence, quand le Calife Omar eut conquis Damas & le reste de la province; ce qui arriva en 636 de l'ere chrétienne. Ils embrasserent ensuite la doctrine d'Ali, parce qu'elle venoit d'être admise par leurs peres, & ils feignirent de la défendre avec zele.

Ces démonſtrations n'étoient affectées que pour ne pas donner d'ombrage à des vainqueurs trop redoutables. Ils pervertirent des dogmes qu'ils n'aimoient pas, & s'ils ne devinrent point sectaires, ils ne connurent plus de regles fixes, ni de maximes certaines, de ſorte qu'on pouvoit tout à la fois, les regarder comme payens & mahométans.

Leur premier culte conſiſtoit eſſentiellement à adorer le ſoleil, qui, dans leur idée, étoit le ſeul créateur de l'univers. Ils s'inclinoient devant ſes premiers rayons, & ſe retiroient à ſon coucher, fuyant avec crainte l'approche de la nuit, qu'ils diſoient être l'empire du démon. Ceux d'entre les Kurdes, qui ont conſervé cette religion de leurs ancêtres, ſe nomment Chamſis ou Solarins.

Ces peuples, à leur arrivée en Syrie, ſe fixerent de préférence au milieu des montagnes, qui ſéparent à l'orient les villes de Tripoli & de Tortoſe; lieux eſcarpés que la nature rendit preſqu'inacceſſibles, & qu'ils fortifierent encore par l'élévation de dix citadelles impoſantes; lieux en même tems riches & délicieux, par la fertilité du ſol & la fraîcheur des vallées qu'ils renferment. Bientôt les habitations ſe multiplierent dans cette enceinte paiſible, pluſieurs bourgs s'y formerent, & la population s'y porta

dans la ſuite, juſqu'à ſoixante mille perſonnes.

Les Sarazins ne parurent pas s'inquiéter du voiſinage des aſſaſſins, ſoit qu'ils les cruſſent ſincerement attachés à leurs principes religieux, ſoit qu'ils ſe contentaſſent d'en percevoir des contributions raiſonnables, eſpérant, d'ailleurs, les attirer à leur ſervice en tems de guerre.

La difficulté de la victoire, ou plutôt la crainte de beaucoup riſquer pour acquérir peu, détermina les princes croiſés à ne pas les inquiéter. Il étoit réſervé aux ſeuls Templiers de les rendre tributaires, & d'en tirer annuellement deux mille ducats d'or. Mais j'expliquerai plus clairement ailleurs, pourquoi les uns ne tenterent pas de les ſoumettre, & pourquoi les autres les tolérerent.

En ſortant de leurs contrées originaires, ils ne furent guidés que par leur ſeul caprice, ou ſi l'on veut, par un accord mutuel qui leur tenoit lieu de gouvernement; & d'après le ſyſtême de leur vie errante, il ne leur fut pas difficile de reſter ainſi réunis..

Les premiers jours qu'ils paſſerent dans ce nouvel établiſſement furent ſimples & heureux. Uniquement occupés de faire paître leurs troupeaux, ils vivoient, comme les Arabes, du produit qu'ils en tiroient.

Lorſqu'ils ſe multiplierent, ils jugerent à propos

de s'élire des chefs, pour les éclairer de leurs conſeils, & non pour les commander. Mais de cette diverſité de Sciehk, réſulta ſouvent une diverſité d'avis, qui devoit produire de fâcheuſes conſéquences. Le plus sûr moyen de parer à ce danger, étoit d'accorder la ſupériorité à l'un d'eux; & d'ailleurs, en le faiſant, ils ſe conformoient à l'uſage de leurs ancêtres. Ils choiſirent donc un homme, d'une ſageſſe reconnue, mûri par l'expérience, & capable de terminer avec équité les différens qui pourroient naître. On le nomma Gran-Sciehk, c'eſt-à-dire, Vieux; titre qui convenoit également à un jeune homme, puiſque ce mot ne ſignifie autre choſe, en langue arabe qu'une perſonne d'un ſens droit & d'un bon conſeil. Au nom de Sciehk, ils ajouterent celui Del-gebel, qui veut dire de la Montagne.

Il eſt à propos de relever ici une erreur de Marc-Paul, auteur Vénitien, qui, confondant les époques, attribue le titre de Vieux de la Montagne, au chef des Aſſaſſins, dans le tems où ils habitoient encore l'Arſacie.

Les Aſſaſſins dont il veut parler, furent vaincus par Alon, frere de Mangon, Gran-Kan des Tartares, auquel s'étoit joint Aiton, roi d'Arménie. Leurs armées réunies furent arrêtées ſept ans conſécutifs devant une citadelle qu'on croyoit inexpugnable, mais dont la priſe, quoique che-

rement achetée, porta le dernier coup à la puissance des Assassins.

Après avoir combattu un anachronisme, qu'il m'importoit de faire connoître, je reviens au peuple qui m'occupe. Le Sciehk qu'il s'étoit créé, acquit peu-à-peu plus de pouvoir qu'on ne lui en avoit conféré. Il est vrai que tout contribua à faire naître ses idées d'usurpation. Les Assassins une fois fixés dans des terres abondantes, qu'ils ne vouloient pas aggrandir, perdirent beaucoup de leur premiere énergie, & devenus même presque craintifs sous les yeux d'un chef, dont ils ne s'éloignoient jamais, ils semblerent en quelque sorte présenter leurs mains aux chaînes. Ce ne fut plus, dès-lors, le mérite ou la sagesse qui obtinrent l'empire, la force fit la loi, & maîtrisa les élections, qu'elle ne conserva que pour paroître légitime.

On va voir comment cette subordination passive dénatura le caractere d'un peuple pasteur, jusqu'à le rendre odieux, non-seulement à ses voisins, mais encore aux nations lointaines. Cette époque remonte au commencement du douzieme siecle.

Le Sciehk ou Vieux savoit bien qu'une autorité arbitraire, n'est durable qu'autant qu'elle est respectée. Connoissant l'esprit de son peuple, qu'on pouvoit amener à tout par la religion, il en fit

l'inſtrument de la ſcélérateſſe : on prêcha aux Aſſaſſins que les Sciehk repréſentoient le créateur du monde, qu'il falloit leur obéir comme à des dieux, ſans ſe permettre d'examiner la nature de leurs ordres, & qu'un dévouement abſolu à leurs deſirs pouvoit ſeul obtenir, après la mort, une éternité de délices. Ces maximes étranges, qui enchaînoient juſqu'à la penſée de l'homme, devoient produire une maſſe d'attentats. Auſſi, la partie ſenſée de la nation les entendit-elle avec une horreur ſecrette, mais il fut facile de les enraciner dans le plus grand nombre.

On établit une école pour les enſeigner à l'élite de la jeuneſſe, dont le Sciehk attendoit une plus aveugle obéiſſance.

Il achetoit les enfans à leurs peres, qu'il combloit de préſens, s'ils étoient libres, & qu'il affranchiſſoit, s'ils étoient eſclaves.

Ces enfans étoient élevés dans des lieux ſecrets, privés de toute connoiſſance, excepté de celle du Sciehk & de leurs maîtres. Les plaiſirs environnoient leurs premieres années ; on avoit ſoin de mêler à l'inſtruction tout ce qui peut en ôter l'amertume ou la faire paroître aimable. L'étude des langues & des mœurs étrangeres en faiſoit une principale branche. On exerçoit leurs jeunes mains à manier un poignard avec adreſſe, & l'on étouffoit en eux, dès ſa racine, ce ſentiment de la

pitié qui quelquefois détourne du crime. La torture, les supplices & la mort, leur étoient peints comme un martyre desirable, dont un bonheur éternel deviendroit infailliblement la récompense.

Quand cette éducation étoit achevée, le Vieux de la Montagne envoyoit ces jeunes fanatiques à la poursuite des seigneurs chrétiens ou Sarazins, avec l'ordre de leur arracher la vie. La haine, la complaisance pour des amis, & l'intérêt sordide déterminoient tour à tour ces assassinats. Après leur exécution, les jeunes émissaires revenoient au Sciehk, avec cet air de contentement qu'inspire la pratique d'une vertu éclatante ; & pour prix de cette heureuse tentative, ils retenoient le poignard dont on les avoit armés.

Un premier succès développoit en eux plus d'intrépidité & d'ardeur ; c'est alors qu'on les chargeoit de commissions longues & difficiles. Ils se portoient dans toutes les parties du monde, réunis ou séparément ; & là, se faisant passer pour d'illustres personnages, ou prenant les livrées de la misere, quelquefois même l'habit de moines, ils arrivoient presque toujours à leur but exécrable.

Il y en eut quelques-uns de saisis par la justice, mais jamais la force des tourmens ne leur arracha le nom de leurs complices ou de leur chef ; leur secret mouroit avec eux, parce qu'en le vio-

lant, ils auroient cru perdre tout le fruit de leur premier mérite. Cette multiplicité de forfaits rendit fameux le nom d'Aſſaſſins, qu'on employa d'abord pour déſigner cette eſpece de malfaiteurs, appelée par les Latins, *Sicarii*, c'eſt-à dire, chargés d'ôter la vie, & que l'uſage appliqua depuis aux voleurs de grands chemins, ou autrement *Graſſatores*.

Le Sciehk de ces Aſſaſſins ne ſortoit jamais qu'avec une eſcorte nombreuſe de ſa nation, précédé d'un archer qui agitoit une javeline couronnée de poignards, & de deux autres ſoldats, dont l'un ſonnoit de la trompette, tandis que l'autre crioit à haute voix, fuyez l'approche de celui qui porte la mort des rois dans ſes mains. Cependant le peuple ne ſe retiroit pas, parce qu'on ſavoit que ces paroles faſtueuſes n'avoient pour objet que d'inſpirer la crainte, l'humilité & le reſpect.

Indifférent à la pompe des titres, le Sciehk ſe moquoit des chrétiens Latins qui paroiſſoient s'en glorifier. Ce qui n'eſt pas étonnant, lorſqu'on conſidere que la terreur de ſon nom avoit en quelque ſorte rendu ſes tributaires, tous les princes, les comtes & les rois. Il faiſoit conſiſter ſon ambition à être redouté de l'Europe entiere. Les préſens le flattoient parce qu'il étoit naturellement avare, & qu'en outre, il les regardoit

comme un hommage, que la crainte s'empreſſoit de lui offrir.

On ne pouvoit mieux lui faire la cour que de lui vanter le dévouement abſolu de ſes ſujets, & voici la preuve qu'il voulut en donner au comte de Champagne, ſon ami. Ils s'étoient un jour rencontrés ſur la route, qui conduit de Tyr à Antioche; chemin faiſant ils parloient de la fidélité que les peuples doivent porter à leur prince: arrivés au pied d'une tour, ſur laquelle étoient montés pluſieurs Aſſaſſins, le Sciehk éleve la vue, fait ſigne à l'un d'eux, qui, plus prompt que l'éclair, s'élance & vient expirer à ſes pieds; il fallut par politique que le comte de Champagne exaltât beaucoup cet acte inſenſé d'obéiſſance.

On a paru révoquer en doute l'exiſtence de ces martyrs de la ſoumiſſion, qui n'eſt que trop établie par l'autorité de l'hiſtoire. Mais pour ne pas accumuler les citations, il me ſuffira d'indiquer cette liſte nombreuſe de nos héros chrétiens, que l'eſpoir d'une palme immortelle conduiſit aux plus cruels ſupplices: cependant ils avoient été nourris dans le ſein de la liberté! Pourquoi donc feroit-il moins croyable que quelques individus des montagnes de Syrie, élevés dans le ſecret, le ſilence, la clôture & l'eſclavage, ſéduits dès l'enfance par l'image flatteuſe d'un bonheur futur, ſe ſoient précipités dans les bras de

la mort pour obéir aveuglément à leur chef?

Sans l'expérience journaliere qui nous a convaincus, croirions-nous qu'un Bacha, puiſſant en biens, en forces, en crédit, préſente humblement ſa tête au glaive ou au cordon d'un ſimple Capigi-Baſchi, en vertu d'un ordre de ſon ſouverain?

Ne ſait-on pas à quels excès de démence Mahomet porta ſes ſectateurs. Un verſet de l'Alcoran, qui leur promet une ſource inépuiſable de voluptés, les arme contre les chrétiens, & leur fait deſirer de mourir dans le feu des combats!

La loi ſainte accordoit auſſi des récompenſes aux Hébreux vainqueurs de leurs ennemis, & la faveur du ciel s'étendoit même ſur leur poſtérité.

J'oſerai dire, à la honte des empires d'Occident, que l'inſtitut des Aſſaſſins dut ſon plus grand développement à la conduite des croiſés; parce que des indulgences & des bénédictions papales les avoient autoriſés dans leur miſſion, ils crurent que tout leur étoit permis, & qu'on gagnoit le ciel avec les rapines & le ſang. L'expédition de la délivrance du ſépulchre devint ſi préjudiciable aux mœurs, que ſi les chrétiens ne changerent pas de religion, ils adopterent avec empreſſement les vices des pays vaincus, en conſervant les leurs

propres; & de cette double ſource de corruption, découlerent toutes les infâmies que l'hiſtoire rougit de décrire.

Le peuple des Aſſaſſins n'étoit pas encore devenu leur proie; mais il étoit menacé, & ce fut une raiſon pour le Sciehk d'appeler à ſon ſecours la ruſe & la perfidie, qui ſont les armes des foibles.

Les principaux ſeigneurs Latins redouterent bientôt celui qu'ils avoient dédaigné auparavant : le nom du Vieux de la Montagne jetta par-tout la terreur; & ils en vinrent juſqu'à lui offrir des ſommes annuelles, pour qu'il leur garantît la ſûreté de leur vie. Plus on étoit élevé en dignité, plus on avoit à craindre, parce que le Sciehk, peu jaloux de troubler le repos des peuples, n'avoit en vue que des têtes illuſtres.

Si la méſintelligence n'eût pas déſuni les étendarts chrétiens, on eut ſans peine exterminé ce petit peuple homicide; mais des guerriers, égaux dans le principe, que la jalouſie des ſuccès & la préférence des rangs venoient de rendre ennemis, crurent qu'il importoit à leur vengeance perſonnelle de conſerver les Aſſaſſins. On avoit acheté du Sciehk le droit de reſpirer, on lui paya bientôt la mort d'un rival, & ces traités de perfidie ne devinrent que trop communs dans la ſuite. Il a paru même vraiſemblable que les Templiers

n'avoient eu d'autre but, en ſoumettant ce peuple, que celui de faire mouvoir, à leur gré, toute ſa ſcélérateſſe.

C'eſt à ces Aſſaſſins, qu'on dut, en 1151, la mort de Raimond II, comte de Tripoli. Un différend grave s'étoit élevé entre lui & la comteſſe Odierne, ſon épouſe. Baudouin III, roi de Jéruſalem, qui pour lors ſe trouvoit à Antioche, vint exprès à Tripoli, avec la reine Meliſende, ſa mere, & ſœur de la comteſſe, pour concilier les deux époux; mais leur médiation n'ayant pas eu de ſuccès, on convint finalement, que la reine emmeneroit avec elle la comteſſe Odierne à Naplouſe, où elle faiſoit habituellement ſa réſidence.

Pour ne pas manquer à un devoir de chevalerie & d'urbanité, le comte Raimond accompagna les deux princeſſes, à quelque diſtance de la ville; mais il les eut à peine quittées, qu'il ſe vit aſſailli par un grouppe d'Aſſaſſins qui le poignarderent. Un ſoldat de ſa ſuite périt en le défendant, ainſi que Rodolphe de Merle, dont on vantoit la naiſſance & les hautes qualités. Ce ſeigneur étoit un de ceux qu'on avoit propoſés pour mari à la veuve Conſtance, princeſſe d'Antioche, qui l'avoit refuſé.

Ce meurtre ne pouvoit être que l'effet d'une inſigne trahiſon. On s'appliqua à en découvrir la

cauſe. Le roi Baudouin & la reine Meliſende, étoient trop connus par leur caractere d'intégrité pour qu'il s'élevât contre l'un ou l'autre le plus léger ſoupçon ; mais il s'en falloit bien que la comteſſe fût auſſi irréprochable. Elle n'avoit jamais aimé le comte ; ſon averſion pour lui s'étoit plus d'une fois manifeſtée avec indécence ; on avoit recueilli des menaces qui lui étoient échappées dans l'emportement, lorſque Raimond, inſtruit de ſes intrigues amoureuſes, s'étoit permis de l'en reprendre avec ſévérité. Cela ſuffiſoit pour établir les plus fortes préſomptions contre la comteſſe. Cependant quelques circonſtances lui furent favorables aux yeux de ces hommes qui ſe laiſſent ſéduire par les démonſtrations extérieures. Odierne étoit revenue ſur ſes pas, avoit en quelque ſorte lavé de ſes larmes le corps enſanglanté de ſon époux ; elle-même avoit ordonné la pompe de ſes obſeques, & enfin lui avoit élevé un monument funebre, qui devoit immortaliſer ſa douleur.

Les partiſans de la comteſſe, qui ſavoient bien qu'on écarte quelquefois un ſoupçon, en en faiſant naître un autre, répandirent dans le public que l'aſſaſſinat du comte provenoit des Syriens, habitans du Liban. Ces peuples ayant été crus coupables de la mort du comte de Pons, pere de Raimond II, avoient éprouvé, de la part du fils,

toute l'animosité de la vengeance, & il n'étoit pas étonnant qu'à leur tour, ils eussent satisfait leur ressentiment par le moyen des Assassins. Un tel bruit eut peut-être obtenu quelque créance, si dix-sept années ne se fussent écoulées depuis la punition du crime ; & voilà pourquoi les écrivains du tems n'ont jamais pu justifier la comtesse Odierne.

Au reste, que cette femme ait été coupable ou innocente, elle n'en recueillit pas moins les dépouilles de son mari. Le roi Baudouin & la reine Melisende, sa mere, lui firent prêter serment de fidélité par tous les sujets & vassaux du comté, jusqu'au moment où Raimond III, son jeune fils, seroit capable de gouverner lui-même.

Entre les divers Sciehk, qui commanderent successivement aux Assassins, il y en eut un qui desira lire le nouveau Testament. Attendri par la morale touchante & simple qu'il renferme, il demanda des prêtres capables de lui expliquer nos dogmes. Leurs instructions, en achevant de le pénétrer, le déciderent à établir le christianisme dans ses états. Mais ce ne pouvoit être que l'ouvrage du tems. Le Sciehk connoissoit bien l'esprit du peuple, qui par-tout tient à la religion par une sorte d'habitude, qu'il est dangereux d'attaquer ouvertement, même dans un pays esclave.

Il empêcha d'abord les orateurs musulmans de trop se multiplier, & sous prétexte qu'ils étoient inutiles en certains lieux, il en diminua le nombre. Le jeûne du Ramazan fut aboli, quoiqu'on conservât le Bairam. Il fut permis de boire du vin & de manger du porc, de sorte que bientôt on ne distingua plus les nourritures que le coran appelle impures, d'avec celles qui ne le sont point; & en tout cela le Sciehk affectoit de donner l'exemple.

Les missionnaires chrétiens vinrent ensuite prêcher l'excellence de la foi catholique, que le peuple courut entendre par un motif de curiosité, mais dont il retint les maximes les plus frappantes. Peu à peu on s'éclaira, on entrevit l'imposture du mahométisme, & l'on voulut devenir chrétien. Cependant il paroît douteux que les Assassins ayent été parfaitement instruits, puisqu'au moment de se convertir, ils conservoient encore leur institut dans sa plus grande vigueur. Peut-être bien que nos prêtres craignirent de les rebuter en leur présentant cet article d'intérêt comme incompatible avec l'esprit du christianisme. Ou peut-être, plutôt, prévirent-ils que le Sciehk ne manqueroit pas d'opposer l'exemple des croisés à leurs préceptes. En effet, ceux qui du fond de l'Europe, étoient venus, au nom sacré de la religion, troubler le repos d'un autre hémisphere,

détrôner les princes légitimes, & couvrir les campagnes de carnage & de désolation, ne pouvoient plus dire que leur dieu avoit fondé sa loi sur la concorde & l'amour mutuel, qu'il ordonnoit de respecter les propriétés, & que sur-tout il abhorroit l'effusion du sang des hommes. Mais quoi qu'il en soit, le Sciehk envoya, en 1173, un ambassadeur à Almeric, roi de Jérusalem, pour l'instruire de l'intention où il étoit de recevoir le baptême avec tout son peuple.

Cet envoyé se nommoit Boaldelle, homme éloquent, homme integre & d'une rare prudence. Il fut favorablement accueilli du roi, auquel il exposa, avec l'objet de son ambassade, quelques demandes de son seigneur, & entr'autres, que le Sciehk, devenu chrétien, espéroit être déchargé du tribut annuel qu'il payoit aux chevaliers du Temple à titre d'infidele, la cession ou plutôt la restitution de plusieurs forteresses qu'on lui avoit enlevées sur les frontieres. Almeric accorda tout en faveur d'une conversion qui le combloit de joie, jusqu'à même s'engager de payer aux Templiers les deux mille ducats d'or, si leur avarice les empêchoit de condescendre à ses vues religieuses.

Après avoir séjourné quelque tems dans Jérusalem, Boaldelle prit congé du roi pour aller rendre compte à son maître du succès de sa mission. Mais au sortir de Tripoli, & à l'instant

de

de rentrer ſur les terres des Aſſaſſins, il fut inveſti par quelques chevaliers du Temple, & percé de la main de Gautier du Meſnil, connu déjà par pluſieurs traits de ſcélérateſſe.

Cette noire action avoit été déterminée, par la crainte de perdre le tribut & de reſtituer tout le fruit des anciennes conquêtes, dans le cas où le Vieux de la Montagne auroit conſommé ſon projet. Le roi de Jéruſalem en frémit d'horreur, & s'occupa de venger un forfait également attentatoire au droit des gens & au reſpect dû à la majeſté royale. Gautier fut ſaiſi à force ouverte & conduit priſonnier au château de Tyr : on informa juridiquement, & l'arrêt du coupable alloit être prononcé lorſqu'Almeric mourut; c'eſt ce qui fit que l'affaire reſta déſormais indéciſe. Furieux de l'impunité du crime, les Aſſaſſins rompirent toutes conférences avec les chrétiens, en leur jurant une haine éternelle.

En 1192, ils firent tuer le marquis Corrade, prince de Tripoli. Il eſt vrai qu'il avoit donné lieu à ſon malheur. Un bâtiment Aſſaſſin, chargé de marchandiſes, étoit venu dans le port de Tyr chercher un abri contre la tempête. Le marquis s'empara de la cargaiſon, & il fut même violemment ſoupçonné de la mort du capitaine, qui ne reparut plus. Corrade n'avoit aucune raiſon de traiter en ennemi une nation tributaire des Tem-

pliers ; mais la paſſion de l'intérêt ne reſpecte pas plus le droit des pactes que celui de l'hoſpitalité. C'étoit l'uſage ſur cette côte de ſaiſir tous les vaiſſeaux naufragiés au profit du fiſc, & plus d'une fois on avoit étendu la faveur de cette barbare coutume ſur ceux que la crainte d'une bouraſque avoit amenés dans le port.

Le Sciehk envoya demander reſtitution du vaiſſeau, des marchandiſes, & en outre, l'équivalent des pertes occaſionnées par l'hoſtilité ; mais ces inſtances n'eurent d'autre effet que d'irriter Corrade, qui, à la ſeconde fois, menaça de faire jetter à la mer un des ambaſſadeurs. D'après l'eſquiſſe que j'ai tracée plus haut du caractere des princes croiſés, on ſera peu ſurpris de ce dernier excès de violence.

Dans l'impuiſſance de ſe venger ouvertement, le Sciehk mit en jeu les reſſources ordinaires de ſa perfidie. Il dépêcha pour Tyr deux de ſes plus fideles ſujets, qui ne parurent s'y rendre que dans le deſſein d'embraſſer le chriſtianiſme. Cependant ils parvinrent à s'inſinuer auprès de Corrade, & à ſe faire recevoir à ſon ſervice.

Une maniere adroite de ſe conduire gagna l'affection de leur nouveau maître, qui par-tout ſe faiſoit accompagner de l'un ou de l'autre, & ce fut dans une de ces circonſtances favorables qu'ils le poignarderent.

On attribua cette mort à des motifs différens; il y en eut qui la regarderent comme l'effet du ressentiment d'Anfrede de Toron, à qui Corrade avoit enlevé la femme, sous prétexte que l'ayant épousée à sept à huit ans, son consentement n'avoit pu être libre. D'autres voulurent qu'elle provint de Richard cœur de Lion, roi d'Angleterre, dont le marquis avoit refusé la sœur en mariage.

Il ne fut pas possible de tirer aucun aveu des deux Assassins. J'ai dit ailleurs, pourquoi dans les supplices les plus déchirans, ils ne violoient jamais le secret de leur prince. Nous ne connoîtrions pas encore aujourd'hui la véritable cause de l'assassinat de Corrade, si le Sciehk ne l'avoit manifesté lui-même, par des lettres que Brompton, historien Anglois, nous a conservées.

Ces peuples se rendirent de plus en plus redoutables, tellement qu'en 1199, ils tenoient, dans une espece de dépendance, le comte même de Tripoli; du moins, l'on a cru l'entrevoir dans une chartre du code diplomatique de l'ordre de Malthe, où le comte de Tripoli (Bohemond premier) déclare qu'il abandonne le domaine de Maraclée & du Carmel, par crainte du Sciehk des Assassins, *pro timore domini Assassinorum*, lesquelles villes avoient été ci-devant données aux chevaliers de l'Hospice. Il est probable que cette

terreur s'accrut beaucoup par la mort de Raimond, dernier fils de Bohemond, jeune prince de grande espérance, qui fut tué dans l'église de Notre-Dame de Tortose.]

Vitriaco met au nombre des faveurs célestes, que l'armée chrétienne éprouva durant le siége de Damiette, celle de n'avoir vu tomber aucun de ses chefs sous la trahison du Vieux de la Montagne.

L'empereur Frédéric II, ce grand homme dont les Italiens modernes auroient, sans doute, écrit la vie, sans les entraves qu'ils durent rencontrer dans le gouvernement; Frédéric fut ami du Vieux & entretint toujours avec lui des correspondances secrettes. Une telle intimité fit soupçonner l'empereur de s'être servi des Assassins pour ôter la vie au duc de Baviere, tombé depuis peu dans sa disgrace : mais ce fut un bruit populaire que ses ennemis répandirent pour le rendre odieux à la cour de Rome. Frédéric avoit l'ame grande, & par conséquent incapable d'une perfidie. Ses liaisons avec le Sciehk s'expliquent presque d'elles-mêmes. Ayant des projets sur la Syrie & la Palestine, il lui convenoit de ménager les Assassins. En 1232, il reçut en Europe, leurs ambassadeurs, qu'il réunit dans un festin splendide aux envoyés de Meledin, soudan d'Egypte.

Pour ternir encore plus la mémoire de Frédé-

ric, on s'eſt permis d'avancer, que le concile de Lyon de 1245, l'avoit eu ſpécialement en vue dans ſon fameux décret, par lequel il excommunie & prive de leurs dignités tous les partiſans du peuple Aſſaſſin.

Pluſieurs hiſtoriens François rapportent qu'un Vieux de la Montagne avoit envoyé à la cour de Louis IX, quelques années avant le départ de ce prince pour la Syrie, deux Aſſaſſins chargés de le poignarder. Ils donnent à cette miſſion divers motifs qu'il eſt indifférent d'expoſer ici. Mais le Vieux, cette fois, eut un remords qui le détermina à faire partir avec célérité deux nouveaux émiſſaires, pour prévenir le roi de ſe garder, juſqu'à ce que le premier ordre ait été retiré.

J'aurois paſſé cette anecdote ſous ſilence, ſi elle n'eût pas été accréditée par des plumes célèbres. On a reconnu qu'elle étoit évidemment fauſſe, & même les écrivains poſtérieurs ſe ſont accordés à la démentir. En effet, comment auroit-elle échappé à ſire de Joinville, qui vécut auprès de Louis IX, l'accompagna dans toutes ſes expéditions, & n'omit aucun des plus petits détails de ſa vie? Le prétendu projet d'aſſaſſiner ſon maître & le remords du Vieux de la Montagne méritoient bien de trouver place en ſes Mémoires.

On s'étonnera de voir ici jusqu'à quel excès étoit arrivé le pouvoir du Sciehk, ou plutôt son audace. S'imaginant que la malheureuse affaire de Damiette avoit jetté quelque terreur dans l'esprit de Louis IX, il saisit l'instant de son passage à Acre, pour lui faire demander la contribution d'usage, que lui payoient, disoit-il, les princes de la Syrie, l'empereur, le roi de Hongrie, & le Soudan d'Egypte, pour être assurés de leurs jours. Louis IX rejetta sans crainte cette demande téméraire, & fit en cela ce que devoit faire un roi de France.

Ce refus généreux ne pouvoit guère convenir au caractere du Vieux de la Montagne, qui sûrement en eut pris vengeance, si un événement politique n'eût amené d'autres combinaisons. Les Malmalucques devenus puissans dans l'Egypte, menaçoient les seigneurs Sarazins de la Syrie, sans en excepter le prince de Damas lui-même. On crut parmi les infideles devoir implorer le secours des armes chrétiennes; & à cette fin, on envoya des ambassadeurs aux croisés.

Les intérêts du Sciehk n'étant pas distincts de ceux de ses voisins, il se vit comme eux forcé de fléchir; il députa l'élite de sa cour vers le roi de France, séjournant encore dans la ville d'Acre. Ce ne fut plus cette fois pour exiger impérieusement un tribut, mais pour demander

humblement amitié & protection. Entre les divers préſens qu'il fit offrir à Louis, étoit un ſuperbe jeu d'échecs en criſtal de roche, production des montagnes de ſon pays, monté en or & garni d'ambre. Par une ſeconde ambaſſade plus ſolemnelle que la premiere, il envoya une de ſes chemiſes, comme la partie de vêtemens qui touche de plus près au corps, & l'anneau de ſa main ſur lequel étoit gravé ſon nom; ce qui ſignifioit enſemble, l'amitié la plus intime & l'alliance la plus étroite.

Louis IX témoigna beaucoup de joie de cette ambaſſade, & cela, dit Joinville, par eſprit de religion. Il voulut ſurpaſſer la généroſité du Vieux par des dons magnifiques, qui conſiſtoient ſpécialement en étoffes d'écarlate, en coupes d'or & autres vaſes d'argent. Ce fut Ivon de Bretagne, frere dominicain, qu'il chargea de les porter. Son eſpoir, en choiſiſſant un moine pour ambaſſadeur, étoit de ramener les Aſſaſſins à leur dernier projet de chriſtianiſme; mais la mémoire encore récente de cette fatale aventure de Boaldelle, fit rejetter les inſtructions du miſſionnaire.

Enfin, arriva ce tems heureux pour la fortune des états de l'Europe, où les Chrétiens latins ſe virent forcés d'abandonner la Paleſtine & la Syrie, en emportant avec eux les vains titres de leurs

usurpations. Cette époque remonte à l'an 1291.

Dans leur défaite sanglante furent enveloppés les Assassins, qui, comme je l'ai dit, étoient entrés dans la ligue générale contre Melec Seraf, Soudan d'Egypte. Leurs citadelles furent démantelées, leurs habitations détruites, & eux-mêmes chassés de leurs terres. C'est ainsi que la justice des cieux voulut punir ce petit peuple impie & malfaisant, qu'elle avoit employé à ses vengeances, pendant six cens soixante années.

Restés sans chefs, sans loix, sans demeure fixe, les Assassins se disperserent en divers lieux. La plupart étant d'origine Kurde, retournerent dans le Kurdistan, où le souvenir de leurs ancêtres leur préparoit quelqu'adoucissement ; car quoique ces peuples aiment naturellement à errer, ils n'oublient cependant jamais leur premiere descendance : tant il est vrai que l'amour de la patrie est un sentiment inné dans le cœur de l'homme !

Quelques-uns, & spécialement les plus misérables ou les plus enclins à la vie libre & champêtre, s'incorporerent parmi les Arabes-Bedouins de la Syrie, avec lesquels il leur fut aisé de sympathiser, comme sectateurs de la doctrine d'Ali. On les distingue encore à certaines pratiques d'idolâtrie qu'ils ont mêlée avec le mahométisme.

La partie la plus opulente des Assassins s'étoit

déjà tranférée ſur cette montagne qui s'éleve entre les villes d'Alep, d'Antioche & d'Alexandrette, appelée en langue turque Arſiz Daghi, c'eſt-à-dire, mont des Aſſaſſins.

Dans ce nouvel établiſſement, ils admirent parmi eux des Kurdes Jéſides dont l'origine étoit la même que la leur. La religion des uns changea celle des autres, & les Aſſaſſins devinrent Jéſides.

Ce mot Jéſides a la même ſignification que Jéſuites, ou adorateurs de Jeſus; on appelle ainſi cette eſpece de Kurdes, parce qu'elle croit à la venue du Chriſt, mais conſidéré comme ſimple prophete. Elle honore la Vierge, les Apôtres, & quelques Saints privilégiés. Les deux principes du bien & du mal font la principale baſe de ſa religion. Dieu eſt l'auteur du bien, & le Démon l'auteur du mal. Ce dernier paroît plus à craindre aux Jéſides, dans la perſuaſion où ils ſont, qu'un jour il fera ſa paix avec le ciel, & que ſon influence ſur les créatures augmentera de beaucoup.

On voit aiſément que cet aſſemblage de dogmes bizarres n'eſt qu'une confuſion de mahométiſme, d'idolâtrie & de chriſtianiſme. Cependant les Jéſides abhorrent les Mahométans, & ne font guère plus de cas des Chrétiens.

Leur rencontre eſt toujours périlleuſe. Je citerai à ce ſujet ce qui eſt arrivé à M. Edouard Pur-

nell, consul Anglois & agent de la Compagnie des Indes à Alexandrette. Revenant un jour d'Alep, il lui prit envie d'aller observer un volcan assez proche d'Arsiz Daghi ; quelques Jésides y étoient rassemblés. Ils vinrent l'assaillir, & le forcerent de sacrifier un coq au Démon ; ce qu'il fit pour sauver ses jours. Je ne sais trop, d'après ce que m'ajoute M. Purnell, si les Jésides n'adorent point leur divinité malfaisante sous la forme du feu ; dans ce cas le volcan peut leur servir de simulacre.

L'abbé Sestini fait mention de ces mêmes Jésides qu'il trouva nombreux dans le Diarbeck, où ils habitent le Gebel-Sengiar ; il en parle comme d'un peuple malfaisant & redoutable pour tout homme qui n'est pas d'origine Kurde.

Mais pour finir le chapitre des Assassins, je dirai qu'en se réunissant aux Jésides, ils confondirent leur religion, leurs loix & leurs mœurs, & ne formerent plus qu'une seule nation ; de maniere qu'Assassins ou Jésides signifient aujourd'hui la même chose.

Comme Kurdes, les Assassins ont conservé leur inclination au brigandage, qu'ont de commun avec eux tous les peuples errans ; comme sujets du Vieux de la Montagne, ils ne maintinrent plus cet infame institut qui réduisoit le crime en principe d'obéissance. S'ils commettent encore des

meurtres, il ne faut pas les attribuer à un esprit de systême, mais à l'avidité du pillage que semble encourager la foiblesse des gouvernemens circonvoisins.

DES METUALES.

Les Metuales, ou autrement Mutuales, sont des peuples répandus en assez grand nombre dans la Syrie. Ils doivent leur nom à Mutual, célebre capitaine, qui détruisit l'ancienne religion des Perses pour lui substituer le mahométisme; conséquemment les Metuales sont Mahométans, mais Mahométans schismatiques.

Ils admettent le Coran, comme livre divin, Mahomet, comme le premier des Prophetes, & vénerent Jesus-Christ à la maniere des Turcs.

Un seul point les divise d'avec les anciens Croyans; c'est la succession des Docteurs. Tandis que ces premiers, appelés Sinnins, ou Légistes, comptent pour successeurs immédiats du Prophete, Abubeker, Osman & Omar, les Metuales ne veulent reconnoître qu'Ali, seul distingué entre tous les disciples par son habileté dans la guerre & ses connoissances dans les lettres.

Ce point de controverse fut de part & d'autre contesté par les armes; des flots de sang coulèrent. Hussan & Hussein, freres, successeurs d'Ali, périrent sous les coups des Légistes; Mutual, hé-

ritier de leur domaine, le fut auſſi de leurs prétentions & de leur fureur. Il enracina dans ſon parti un ſentiment de haine que le cours des ans n'a fait qu'accroître ; & tel eſt l'aveuglement du fanatiſme, que les Metuales croient ſe rendre agréables au ciel par l'immolation de quelque Sinnin.

Ces Sinnins ne ſont pas les ſeuls que les Metuales regardent comme impurs ; toutes les religions indiſtinctement leur paroiſſoient dignes du même mépris. Il faut qu'ils ſoient preſſés par la faim pour manger avec un Catholique.

Si l'un de nous par haſard porte à ſes levres une de leurs coupes, ils la briſent à terre ; & ſi le vaſe eſt de métal, ils le jettent pluſieurs fois dans l'eau chaude en invoquant le nom de Dieu & celui du Prophete.

Quand ils achetent quelques comeſtibles dans les marchés chrétiens ou mahométans, ils vont les plonger trois fois de ſuite dans une orniere bourbeuſe, afin, diſent-ils, de les purifier.

Sincerement attachés à leur culte, ils éloignent toute cérémonie profane qui pourroit les en diſtraire ; c'eſt pour cela qu'il eſt défendu aux voix mélodieuſes de ſe faire entendre au milieu des cantiques & des oraiſons. Ils paient exactement la dîme à leurs miniſtres, qui d'abord en vivent & diſtribuent le reſte aux pauvres. La ſodomie,

en horreur parmi eux, eſt toujours punie du dernier ſupplice, ſans que l'argent ſoit un moyen, comme chez les Turcs, de ſauver le coupable.

Les Metuales obſervent le jeûne du Ramazan avec plus de rigueur que les Légiſtes. C'eſt ſpécialement dans ce mois qu'ils s'appliquent à découvrir quelques victimes dont le ſang puiſſe expier leurs fautes auprès du Prophete. On a grand ſoin dans les gouvernemens où ils ſe trouvent de ſe garder alors de leur rencontre; & pour peu qu'on les ſoupçonne d'un aſſaſſinat, ils ſont mis à mort ſans autre forme de procès.

Ils ont en Syrie divers Sciehk ou chefs, & y poſſedent des fortereſſes & des bourgs, mais comme tributaires d'un bacha, des princes Druſes, ou de quelqu'autre gouverneur de la province. On verra dans le chapitre de la ville d'Acre, comment la politique de Daher d'Omar ſut les détacher du diſtrict de Seide pour les recueillir ſous ſes drapeaux.

La taille des Metuales eſt au-deſſus de la moyenne; leur complexion eſt robuſte, & ils ſont infatigables dans la guerre. Je ne dirai rien de leur maniere de vivre & de s'habiller, qui reſſemble en tout à celle des Arabes.

Il n'y a peut-être point de pays ſur la terre où les femmes ſoient moins conſidérées que chez ces peuples. Un Metuale prête ſon épouſe à un

ami comme il prêteroit un cheval ; dans un besoin d'argent, il la loue pour un mois ou pour la moitié d'une année. Jamais de contestation sur les enfans qui peuvent résulter de ce trafic ; ils restent à la charge du preneur, par cette raison que les fruits d'une terre appartiennent à celui qui l'a ensemencée : s'il s'éleve quelques doutes, on s'en rapporte à la bonne foi de la femme pour les éclaircir. J'ajouterai que les Metuales ne pensent pas offenser Dieu par cette dépravation ; lorsqu'on leur en fait un reproche, ils répondent qu'il est permis à chacun de disposer de sa propriété.

DES NEZEIRES OU NAZAREINS.

Les Nezeires forment une secte particuliere dans la Syrie, & vivent dispersés parmi les Mahométans, les Druses & les Chrétiens. On remarque qu'ils témoignent beaucoup d'affection à ces derniers, tandis qu'ils ont en horreur le mahométisme & les diverses religions qui le prennent pour base.

Ils adorent Dieu & croient en Jesus-Christ, comme prophete élu pour instruire les hommes & leur donner la loi. Ils adressent indifféremment leurs prieres aux apôtres, à la Vierge & aux anciens prophetes. Ils pratiquent le baptême d'immersion, qui toujours se fait avec appareil & au

bruit du tambour, mais ſans prononcer aucune parole ſur l'enfant.

Ils célebrent la Nativité, l'Aſcenſion du Chriſt, & quelques autres fêtes inſtituées parmi nous; mais ils en ont une ſinguliere qu'ils appellent du nom de la *matrice*. On les voit dans cette ſolemnité ſaluer les femmes avec un ſaint reſpect, ſe proſterner devant elles & embraſſer affectueuſement leurs genoux : delà vient qu'on les nomme Adorateurs de la *Matrice*.

Les Nezeires répondent à cette imputation, qu'ils n'entendent point attribuer aux femmes le culte d'adoration qui n'eſt dû qu'à Dieu ſeul; mais qu'ils croient par reconnoiſſance devoir vénérer la ſeconde cauſe de notre être & de notre création.

Ils ont dans chaque lieu particulier un chef de loi ou Sciehk, qui offre pour eux le ſacrifice divin, où l'on bénit du pain azime, du vin & des figues ſeches, que les aſſiſtans ſe partagent au ſortir du temple.

Le libertinage eſt érigé en maxime parmi les Nezeires; entr'autres dépravations, ils admettent la communauté des femmes. Le jour de la circonciſion, qui commence leur année, on les raſſemble toutes dans la ſalle du ſacrifice, on ferme les fenêtres & l'on éteint les lumieres; viennent enſuite les hommes, & chacun d'eux prend au

hasard la premiere femme qui lui tombe sous la main, sans s'inquiéter de la connoître.

Cette abomination se renouvelle plusieurs fois l'année & particulierement à la fête de la *Matrice*, en mémoire de la création de l'homme & de la femme. Il est d'usage que le chef de loi y assiste avec son épouse, obligée comme toute autre de se confondre dans la foule.

On croit que ces Nezeires pourroient bien être un reste des anciens Hérétiques hébionites, qui, au rapport de S. Epiphane & des autres peres, sacrifioient avec du pain azime & commettoient mille infamies dans leurs assemblées.

Cette nation est soumise aux Bachas, princes & gouverneurs de la province; on la connoît encore en Syrie sous la dénomination arabe de *Cirsundre*, conçue & formée de l'action d'éteindre les lumieres.

DES TURCS.

Comme ces peuples sont aujourd'hui suffisamment connus, je m'abstiendrai de donner une description de leurs mœurs & usages. Mais pour ne pas omettre entiérement l'article de leur religion, je vais en parler d'après l'intelligent auteur des notes ajoutées au voyage de M. le Bruyen.

C'est une opinion générale, que les diverses sectes des Turcs sont au nombre de soixante-dix; l'on

l'on en pourroit encore trouver davantage, si l'on se donnoit la peine de les examiner strictement. Il y en a deux principales, celle des partisans de Mahomet, & l'autre des sectateurs d'Ali.

Tous les Turcs en général tiennent à la premiere, comme les Perses à la seconde; & cette différence de principes les a rendus ennemis irréconciliables.

Les Perses sont tellement attachés aux interprétations qu'a fait Ali sur le texte de l'Alcoran, qu'ils préferent le disciple au maître, & le regardent comme mieux inspiré que lui. Les Turcs de leur côté reprochent aux Perses d'avoir altéré le livre de leur loi, & de l'avoir mal ponctué. C'est pour cela même que tous les Alcorans trouvés à Babylone, lors de la prise de cette ville par le sultan Amurat, furent transportés à Constantinople & renfermés dans le sérail, avec expresse défense de les ouvrir, sous peine de malédiction. Ces deux sectes ont entr'elles une si grande animosité, qu'elles ne se donnent jamais de quartier à la guerre; & l'on ajoute que les esclaves Persans sont exclus du service du sérail, malgré les bonnes qualités qu'ils pourroient avoir.

Les Perses à leur tour savent rendre aux Turcs toute la mesure d'une pareille aversion; leur mépris éclate de cette manière contre les trois docteurs Turcs, Abubeker, Osman & Omar: à chacun

des mariages du pays, ils font de tous trois une figure de pâte ou de fucre qu'on met à la porte des nouveaux époux, pour rappeler aux conviés de rejetter fur ces trois effigies toutes les inclinations vicieufes dont ils pourroient infecter cette jeune union, & l'on finit par les mettre en pieces après que le peuple eft entré dans la chambre. Voilà les articles importans qui divifent ces deux fectes.

Les Perfes en outre rejettent comme apocriphes certains verfets de l'Alcoran. Ils portent par dérifion la couleur verte jufques même fur leurs babouches, ce qui paroît aux Turcs de la plus grande impiété. Ils ne croient pas qu'il foit permis de fe laver les pieds. Buvant du vin fans beaucoup de fcrupule, ils ne diftinguent point les nourritures impures de celles qui ne le feroient pas; enfin, ils font perfuadés qu'il n'eft pas néceffaire de fe réunir aux mofquées pour y faire les prieres. Ces différens articles ont été copiés par M. Ricaut, dans une fentence authentique que le muphti Ceffed Effendi rendit contre un gouverneur du roi de Perfe.

Les autres fectes qui divifent les Mahométans font regardées entr'eux comme orthodoxes; l'une eft celle d'Hamiffe, qu'admettent les Turcs & les Tartares d'Ufbek; une autre s'appelle Seaffie, dont les Arabes font profeffion; la troifieme qui fe nomme Malechie, attache à elle les peuples

de Tripoli, de Tunis, d'Alger, & de quelques autres parties d'Afrique. Au reste, ces trois sectes n'ont de différence que dans certaines cérémonies de leurs docteurs.

Les disputes ordinaires de religion roulent sur les attributs de Dieu, sur la liberté, la prédestination, le mérite des bonnes œuvres, la maniere dont Dieu paroîtra visible au ciel, sur la prescience & sur quelques autres points de théologie & de métaphysique; l'on y pousse la controverse & la dialectique assez loin, pour étonner les personnes qui jugent les Turcs ignorans & peu studieux. Mais comme un simple apperçu ne me permet pas les particularités, je renvoie le lecteur à l'Histoire de l'Empire Ottoman, par M. Ricaut, ou à quelques voyageurs qui se sont étendus sur ces matieres.

Je ne puis cependant m'abstenir d'ajouter ici ce que nous dit cet auteur Turc, traduit par M. de Lacroix, sur les sectes mahométanes, qu'il réduit à cinq principales. Dans la première que composent les gens de loi, on soutient qu'il n'y a point de salut hors du mahométisme. La seconde, formée des derviches & autres religieux, prétend que la grace divine, jointe aux bonnes œuvres, peut sauver les hommes sans le secours de la loi. La troisieme n'exige que des actions méritoires. C'est aussi le sentiment de la qua-

trieme, qui, s'appuyant ſur la vertu morale, admet au bonheur éternel tous les hommes de probité, ſans diſtinction de Mahométans, d'Hébreux & de Chrétiens. La cinquieme & derniere s'honore de réunir les plus vertueux des Turcs; elle nie le libre arbitre, & ſoutient qu'une prédeſtination abſolue conduit les humains à ſon gré, ſans permettre à l'homme de diſpoſer de ſes idées elles-mêmes.

On peut dire que depuis l'admiſſion de l'Alcoran, il s'eſt élevé parmi ſes ſectateurs, & ſurtout entre les Arabes, un nombre prodigieux de commentateurs, ce qui devoit produire autant d'opinions différentes qu'il étoit poſſible de découvrir d'interprétations : & comme ces livres, dont chaque jour doubloit la quantité, ſe feroient néceſſairement multipliés à l'infini, Mahuras, ſucceſſeur des quatre premiers diſciples de Mahomet, dans la principauté des Sarraſins, voulut arrêter ces progrès dangereux ; il fit d'abord recueillir tout ce qui avoit été écrit, & raſſemblant dans Damas les docteurs les plus éclairés, il ſoumit à leur réforme cette foule de commentaires mal digérés, qui ſe réduiſirent bientôt en ſix volumes ſeulement, ſous le titre de *Zunas* ou Loi renouvelée. Ils ſont encore aujourd'hui les oracles de l'Alcoran ; & depuis cette compilation, on fit jetter au feu la ſuite des ouvrages qui agiterent les matieres religieuſes.

DES HÉBREUX.

On rencontre deux ſortes d'Hébreux dans la Syrie & la Paleſtine, dont les uns ſont originaires de ces contrées, & les autres étrangers. La diverſité des ſyſtêmes de religion les partage ainſi que les autres peuples de la terre, qui donnent trop d'importance à l'eſprit de diſpute théologique. Ils ſe diſtinguent en Hébreux Caraïtes ou ennemis du Talmud, & en Talmudiſtes; & telle eſt la haine aveugle des premiers contre le reſte de leurs freres, qu'ils ne veulent pas partager avec eux le lieu de la ſépulture, qui doit les réduire également en pouſſiere.

RELIGION CHRÉTIENNE.

Si la religion chrétienne eſt diviſée en un plus grand nombre de ſectes dans certaines parties de l'Aſie, je croirois que ce ſeroit en Syrie. Quelques Chrétiens y tiennent une habitation permanente, comme les Latins, les Maronites, les Grecs catholiques & les ſchiſmatiques; d'autres vont & viennent ſans ceſſe pour viſiter les ſaints lieux de la Paleſtine, tels que les Ethiopiens, les Abyſſins, les Coftes, les Arméniens, les Géorgiens, & la plus grande partie des Grecs ſchiſmatiques, qui tous ont des égliſes & des monaſteres à Jéruſalem & dans d'autres lieux.

On trouve des Chrétiens Latins dans les villes de Béthléem, de S. Jean des montagnes de Judée, & de Nazareth, & dans quelques endroits différens. Quoiqu'originaires de ces pays, ils observent exactement le rit latin, étant de même instruits dans l'étude des peres de la terre sainte.

Les Maronites sont des Chrétiens catholiques qui m'ont paru en assez grand nombre dans la Syrie, & sur-tout vers le mont Liban. Les écrivains ne s'accordent pas sur l'époque de leur catholicité, comme le fait voir M. de la Roque, qui la croit fort ancienne, & place au commencement du cinquieme siecle l'origine des Maronites, qu'il fait dériver de S. Maron, abbé. Ainsi, cette dénomination signifieroit un peuple formé dans la science de S. Maron; il a toujours fait un corps séparé & opposé à tous les sectaires qui divisent l'église d'orient. Le cardinal Baronius avoit adopté d'abord ce sentiment sur l'origine des Maronites; mais dans ses Annales qui ont paru depuis, il les fait descendre d'un certain héréſiarque Maron. En cela, il a suivi l'opinion de Guillaume de Tyr, le premier des auteurs Latins qui en aient parlé : le cardinal de Vitri est de ce même sentiment; mais tous trois se sont égarés pour avoir donné trop de foi à Eutichius, patriarche d'Alexandrie, écrivain Arabe fort suspect & fort fabu-

leux, qui vécut dans les neuvieme & dixieme ſiecles.

Les Maronites ont un patriarche qui prend le titre de patriarche d'Antioche, dont la réſidence habituelle eſt dans le monaſtere de Canubin, au mont Liban.

Les Grecs catholiques habitent particulierement dans les montagnes du Caſtravent, & leur patriarche s'attribue le même titre que celui des Maronites. C'eſt à préſent un appelé Théodoſe, archevêque de Baruth, qu'on éleva à cette dignité dans le mois de juillet de l'année 1764; j'étois en Syrie quand il reçut de Rome le *pallium*, des mains d'un religieux de l'Obſervance, au même mois de l'année 1767.

Les Grecs ſchiſmatiques fixés en Syrie, ne ſont pas en grand nombre. La plupart de ceux qu'on rencontre chaque année vers le tems de Pâques, à la viſite des ſaints lieux de la Paleſtiue, la plupart, dis-je, ſont originaires des autres provinces de l'Aſie, & de cette partie de la Turquie d'Europe ou de la Moſcovie. Ces Grecs ont pluſieurs patriarches parmi eux; mais ils en ont un particulier qui prend ſon titre de Jéruſalem : il devroit y réſider, s'il n'aimoit mieux faire ſon ſéjour habituel à Conſtantinople.

Tous les Chrétiens orientaux établis en Syrie, ſont l'office en langue ſyriaque, mais très corrompue & mêlée d'arabe.

Les Arméniens ſont auſſi ſéparés de l'égliſe catholique romaine. Le concile de Florence, en 1439, étoit parvenu à les y réunir; mais ce ne fut pas de longue durée.

On en voit cependant pluſieurs qui pratiquent entierement le catholiciſme; quelques autres le profeſſent de même hors de leurs pays; mais en y retournant, ils adoptent de nouveau leurs premieres erreurs. Sujets à cette alternative, quand ils voyagent dans les environs de leur ſéjour où il n'y a pas d'égliſes de leur rit, ils vont prier & entendre les offices dans les temples catholiques, pour gagner par cette apparence plus de crédit auprès des Chrétiens orthodoxes.

Une autre raiſon les engage auſſi de fréquenter nos égliſes, c'eſt qu'ils ne ſeroient pas ſoufferts parmi les Grecs ſchiſmatiques. L'inimitié qui les diviſe a donné lieu à cet article de leur religion, que ſi par haſard un Arménien entre dans une égliſe grecque, elle doit être auſſi-tôt rebénie. On devine aiſément que les Arméniens ſe plaiſent à rendre la pareille à la ſecte grecque.

Les Arméniens ont d'ailleurs le cœur excellent, & des mœurs fort civiles. Ils s'enrichiſſent dans le commerce, & ſont grands politiques.

La profeſſion dogmatique des Géorgiens ne differe pas de celle des Grecs. Ils ont des patriarches & des évêques qu'ils éliſent du conſentement

de leur prince : celui-ci eſt le ſeul chef religieux, & réunit dans ſa main les deux pouvoirs abſolus.

Les Ethiopiens, ou autrement Abyſſins, ſont hérétiques & partiſans des erreurs des Jacobites. Quoique tous circoncis, ils conſiderent la circonciſion comme un uſage plutôt que comme un acte religieux. Ils font l'office en langue chaldéenne, mais très-corrompue. Ils eurent des envoyés au concile de Florence.

Les Coftes, chrétiens jacobites de l'Egypte, parlent l'idiome de leur nom mêlé avec le grec. Circoncis comme les Abyſſins, ils reçoivent le baptême à trente ou quarante ans. Leur patriarche réſide au Caire, quelquefois à Alexandrie, & il eſt à la fois celui des Abyſſins.

Les perſonnes qui voudroient acquérir des connoiſſances plus détaillées ſur les différentes ſectes de la religion chrétienne dans l'orient, peuvent avoir recours aux écrivains dont l'objet a été d'en traiter.



CHAPITRE II.

Deſcription de la Ville d'Acre, ſur la côte de la Syrie, autrement appelée Saint-Jean-d'Acre.

LA ville d'Acre eſt ſituée ſur la côte de Syrie, ſous les degrés 57 de longitude, 32 & 40 de latitude; elle étoit comptée au nombre des anciennes villes de la Phœnicie, avec les noms d'Ace, d'Accon, d'Acca & d'Acre. Celui de S. Jean paroît lui être venu des Chevaliers hoſpitaliers de cet ordre, qui s'y refugierent après la ruine de Jéruſalem. Quelques auteurs ont prétendu qu'elle devoit plutôt cette dénomination à une belle égliſe dédiée à S. Jean, qui fut conſtruite dans ſes fauxbourgs, du côté de l'orient.

L'hiſtorien Joſeph, dans ſon livre XI, chapitre X, de la guerre des Juifs, nous décrit l'expoſition de cette ville. Elle eſt ſur la mer, dans une grande plaine, bornée au midi par le mont Carmel, au levant par les montagnes de la Galilée, & au ſeptentrion par une autre montagne qu'on appelle Echelle de Tyr.

Selon les apparences, elle appartint à la tribu

d'Aſer; mais rien ne dénote qu'elle ait jamais été au pouvoir des Iſraélites.

Le même hiſtorien que je viens de citer, nous ajoute qu'elle fut poſſédée par le roi Démétrius, fils de Séleucus. La trahiſon la fit enſuite tomber dans les mains d'Antiochus Epiphane. Aſſiégée quelque tems après par Alexandre, roi des Hébreux, elle fut priſe & cédée à Ptolomée, pour paſſer auſſi-tôt au commandement de Cléopâtre, mere de ce prince.

Elle acquit le nom de Ptolémaïde ſous les rois d'Egypte qui la gouvernerent, & nous voyons dans les Actes des Apôtres qu'elle s'appeloit ainſi par les Grecs. *Notre navigation étant achevée, nous débarquâmes de Tyr à Ptolémaïde.*

Les Perſes qui la poſſéderent quelque tems, en firent une barriere contre les attaques des Egyptiens de Phœnicie; comme nous le dit Strabon: *Ptolémaïde, ville importante qui ſe nommoit Ace auparavant, offre à la Perſe un refuge aſſuré dans les guerres d'Egypte.*

Différentes médailles nous apprennent que Ptolémaïde fut auſſi une colonie romaine.

Les Sarrazins s'en rendirent maîtres, & l'appelerent Acca, d'un de ſes premiers noms. Après l'avoir retenue juſqu'en 1104, ils en furent chaſſés par les Chrétiens. Ceux-ci ſe la virent enlever à leur tour en 1187, par Saladin, Soudan d'Egypte;

mais un siége de trois années la leur rendit de nouveau en 1191. A dater de cette époque, elle fut, l'espace d'un siecle, possédée & gouvernée à la fois par dix-neuf souverains, qui sont, Henri, roi de Jérusalem; le roi de Naples & de Sicile; le prince d'Antioche; le comte de Jaffa; le comte de Tripoli; le prince de Galilée; le légat du Pape; le prince de Tarente; le roi d'Arménie; le duc d'Athenes; les généraux des armées de Florence & de Pise, d'Angleterre & de Gênes; enfin, les grands-maîtres des ordres de S. Jean de Jérusalem, des Templiers, des chevaliers Teutoniques & de S. Lazare.

Chacun d'eux y possédoit une autorité absolue & indépendante dans leurs différens quartiers.

Cette diversité de gouvernemens occasionna, par de longues divisions, la chûte irréparable de cette ville en 1291. Une fois retombée entre les mains des infideles, elle fut saccagée & démolie pour ne plus se relever de ses ruines.

Nous lisons dans les Machabées, que le peuple de cette ville égorgea par la trahison de Trifon, Jonatas, frere de Judas Machabée, avec vingt mille hommes.

Vespasien & Titus y séjournerent quelque tems pour se préparer à faire le siége de Jérusalem.

Dans le douzieme siecle, il s'y tint un conseil général, où l'on mit en délibération le siége de

Damas. Guillaume de Tyr, en ſon hiſtoire de la Guerre ſainte, a conſervé les noms des perſonnages fameux qui s'y trouverent; ce furent Conrard, empereur des Romains, Louis VII, roi de France, Baudouin, roi de Jéruſalem, & pluſieurs autres princes, comtes, ducs, évêques, archevêques & légats, au nombre deſquels étoit le cardinal Guidon Bellagi de Florence. Je renvoie le lecteur à l'écrivain cité, s'il eſt curieux de connoître les autres hommes illuſtres dont ce conſeil remarquable étoit compoſé.

Acre fut auſſi viſitée des apôtres, & particulierement de S. Paul, qui y prêcha le chriſtianiſme. On y compte parmi les ſaints Martyrs, un appelé Paul & Julienne ſa ſœur, qui rougirent la terre de leur ſang ſous le regne de Valérien.

Dans le tems que cette ville étoit chrétienne, elle avoit un évêque ſuffragant de Tyr.

A mon arrivée dans Acre, comme je l'ai fait voir au chapitre XXV du premier Tome, je fus contraint de me renfermer dans mon logement pour me garantir de la peſte, dont ce pays étoit infecté; mais les progrès du mal ayant été arrêtés par la découverte de leurs cauſes & le ſoin des traitemens, il me fut enfin poſſible d'aller obſerver l'état actuel de cette ville, & d'étendre toute mon attention ſur ſon gouvernement, ſes uſages & ſon commerce.

S. Jean d'Acre resta long-tems après sa ruine dans un état de malheur & d'inhabitation. La Porte elle-même, tant qu'elle en fut maîtresse, s'embarrassa peu de la remettre en meilleur ordre.

Faccardin, prince des Druses, dont les armes conquirent toute la Syrie dans le dix-septième siecle, essaya d'y construire quelques édifices & de la rendre plus habitable. Mais on regrette qu'il en ait en quelque sorte détruit le port, en le comblant avec les ruines des anciennes maisons. Son but étoit d'empêcher l'approche de la ville aux galeres du grand Seigneur, & de leur enlever par ce moyen un asyle qui pouvoit devenir préjudiciable à la grandeur renaissante de cette cité.

Il est facile de voir par les vestiges de ce port, devenu fort étroit, qu'il avoit été très-commode & garanti d'ailleurs du souffle de l'occident par une épaisse muraille en forme de mole dont il reste quelques débris. On ne peut y entrer qu'avec des bateaux ou de très-petits navires.

Après la chûte de Faccardin, la ville d'Acre retomba sous la puissance Ottomane, qui chaque année y envoyoit, au choix du Bacha de Seide, un Gouverneur chargé d'y prélever les droits d'usage. Le pouvoir de celui-ci ne s'étendoit pas beaucoup hors de la ville, parce que les alentours étoient habités par des Arabes Bedouins, nation bri-

gande, qui n'épargnoit pas les Ottomans eux-mêmes.

Le gouvernement de cette ville paſſa à la famille d'un certain Omar, originaire d'une ancienne maiſon d'Arabes Scenites ou Bedouins. Ce nouveau Gouverneur avoit eu peu à peu l'adreſſe d'éloigner du voiſinage ſes compatriotes. Décidé à les avoir pour amis, mais de loin, il vouloit les empêcher de nuire à l'établiſſement d'un commerce conſidérable, qu'il eſpéroit voir bientôt fleurir par l'induſtrie des négocians d'Europe attirés dans Acre.

Il vouloit auſſi ſe rendre maître abſolu de la ville, & étendre ſes conquêtes ſur toute la Galilée, avec les forces des Arabes. On ne pouvoit prendre des meſures plus infaillibles ; mais la mort vint l'interrompre au milieu de ce projet. Il laiſſa un frere & trois enfans après lui, qui, bien au fait des vues de leur pere, n'omirent aucunes des précautions capables de terminer une entrepriſe auſſi importante. Ils virent en effet le gouvernement confirmé dans leur famille par le Bacha de Seide, qui ne pouvoit mieux choiſir, puiſqu'il percevoit des héritiers d'Omar une ſomme plus forte de tribut; politique habile, dont uſerent ceux-ci tant qu'ils n'oſerent pas s'appuyer ſur les ſecours de l'Emir des Arabes.

Le ſuccès de cette affaire répondoit à leurs vœux communs, quand la diviſion vint troubler l'oncle & les trois freres ; elle fut aſſez fatale pour ne finir qu'avec la mort de ce même oncle & de l'un des freres qui furent étranglés ſecrettement ; un autre s'échappa dans les montagnes, & ne fit la paix avec ſon frere Daher qu'au bout de pluſieurs années.

Ce Daher d'Omar, qui maintenant eſt le chef d'Acre, n'ayant plus d'obſtacles à craindre, & d'ailleurs aſſiſté de toutes les forces des Arabes, demanda pour lors au Bacha de Seide le commandement perpétuel de la ville & de la Galilée entiere. Le Bacha n'avoit pas droit d'en diſpoſer, & il informa la Porte, qui crut devoir accueillir toutes les demandes de Daher : s'y oppoſer dans la circonſtance, c'eut été courir les riſques de perdre juſqu'au myr, ou impôt annuel que le Gouverneur promettoit de continuer.

Daher ſentit aſſez bien quel fondement il y avoit à faire ſur cette condeſcendence du grand Seigneur. En homme fin & prévoyant, il s'occupa de rétablir les anciennes murailles de la citadelle ; & ſans leur donner toute l'étendue qu'elles avoient lorſque les Chrétiens prirent cette ville, il crut qu'une petite enceinte bien fortifiée convenoit mieux à l'état préſent des choſes.

Il ne reſte de cette ancienne ville, que des

débris assez informes de monumens qu'y avoient construits les Chrétiens. On trouve dans la partie occidentale quelques ruines d'une église consacrée à S. André. Trois grandes fenêtres que le tems n'a pas encore détruites, donnent une grande idée de cet édifice.

Le palais de l'évêque étoit contigu à cette église, & le Gouverneur a fait élever une maison sur ses fondemens. Pour en combler quelques parties souterraines, il ordonna d'y jetter un grand nombre de statues & de bustes de marbre qui représentoient des saints : comme on les trouva enfouis dans les alentours, il est probable qu'ils appartenoient à l'église de S. André.

A peu de distance de là, on voit les restes du port des galeres & de l'arsenal.

Il y avoit dans ce même lieu un bâtiment considérable, presque entierement renversé aujourd'hui; c'étoit l'hospice des Chevaliers du Temple, qu'on appeloit le Château de Fer, parce qu'il avoit été enduit d'écume de cette matiere, dans la partie qui regarde la mer. Ce côté de muraille subsiste en son entier, avec un débris de galerie qui conduisoit d'un quartier à l'autre.

Le palais du Grand-Maître de l'ordre de S. Jean de Jérusalem, avec toute l'étendue de l'hospice, sert à présent d'habitation au Chef d'Acre, à sa famille, & à une partie de sa cavalerie.

Cet édifice doit ſa conſervation preſqu'entiere à l'épaiſſeur étonnante de ſes murs. Il eſt particulierement remarquable par deux tours très-élevées, & par ſes ſouterrains qui renfermoient des moulins à main, dont on fait encore quelqu'uſage.

Le Gouverneur a formé dans l'une de ces tours, une ſalle immenſe, au milieu de laquelle eſt une grande fontaine ornée de marbres de toutes eſpeces.

Lorſque je paſſai à Acre pour la premiere fois, j'y vis encore une moitié de ſalon antique qui n'exiſte plus depuis mon départ; des colonnes de granit rouge, de douze coudées de hauteur, en ſoutenoient la voûte, qui me parut admirable : l'on me dit qu'il y en avoit de pareilles ſous terre dans les environs.

La chapelle du Grand-Maître, ſous l'invocation de la ſainte Vierge, ſubſiſtoit en aſſez bon état dans le cours de 1660; mais on l'a démolie en partie l'année d'après, pour en faire le palais d'un fils du Gouverneur.

En face du gouvernement eſt une grande place qui n'étoit d'abord remplie que de monceaux de maſures, qu'on a fait diſparoître pour rendre ce lieu plus ſpacieux.

Dans la partie méridionale de cette place, & à côté de la porte de Nazareth, s'élevent les

débris de l'églife & du monaftere de S. Clair. C'eft dans cet afyle mémorable que des vierges vertueufes fe mutilerent le vifage afin de fe fouftraire dans le fac de la ville à la brutalité des barbares, qui, ne voyant en elles que des objets d'horreur, en firent un affreux maffacre.

Ce qui refte d'habitable de ce monument, fert de caferne à une efcouade de foldats.

Je trouve la defcription de plufieurs églifes, monafteres & hofpices de Ptolémaïde dans le code diplomatique de l'ordre religieux & militaire de S. Jean, & encore dans le teftament d'un certain Saliba, bourgeois de cette ville, fait en 1264. Ce particulier abandonnoit la totalité de fes biens meubles & immeubles à la maifon de l'hofpice, en en réfervant toutefois des legs pieux à chaque églife, monaftere & communauté de cette ville.

Je penfois en lifant ce teftament, que l'efprit monaftique avoit été également fubtil dans toutes les contrées de la terre, & je plaignois le bonhomme Saliba, dont le cœur égaré par de faux principes fe plaifoit à dépouiller une famille pauvre pour accroître le fuperflu des gens d'églife. Cet acte de derniere volonté mal-entendue pourroit du moins être de quelqu'utilité aux érudits, qui veulent connoître jufqu'aux noms de couvens & d'églifes renverfées depuis long-tems.

Le petit nombre de temples religieux, subsistans aujourd'hui dans Acre, est d'une époque moderne.

Il y a deux églises latines, dont l'une très-petite, sert de paroisse, dédiée à S. Jean-Baptiste, & placée dans le district des nations européennes. Elle est desservie par les Peres de la Terre-Sainte, qui occupent à côté, un hospice fort commode, & ouvert en tout tems aux religieux & voyageurs, assez pieux pour aller visiter les tombeaux de la Galilée.

Près de ce quartier d'Europe, au nord de la ville, est une chapelle remarquable dont la Vierge est la patronne, où se rassemblent toutes les femmes qui suivent le rit latin.

Les Grecs catholiques y possédent une fort belle église, élevée en partie sur l'ancien temple de Saint André, duquel elle a conservé le nom.

L'église des Maronites a été construite d'après leur dessin, depuis ses fondemens. Parmi différentes especes de marbres qu'ils ont recueillis des ruines de la ville, pour la décorer, on y observe deux grosses colonnes de porphire qui servent de soutien à l'arc du maître-autel.

L'église des Grecs schismatiques, est la plus grande qu'il y ait dans Acre, & l'on a fait usage également d'anciens matériaux pour la bâtir.

Les Hébreux y ont aussi une petite synagogue, qu'il ne leur est pas permis d'agrandir, le gouverneur exigeant d'eux qu'ils se contentent d'un terrein de maison, dont il leur accorde la propriété.

On trouve dans cette ville trois mosquées appartenantes aux Arabes mahométans, de la religion dominante. Deux ont été construites par le gouverneur regnant; & l'autre, qui fut élevée dans le treizieme siecle, eut pour fondateur Seraf, fils de Malec Messor, Soudan d'Egypte.

En face de cette derniere mosquée, est une place assez étendue, de la construction du même Seraf, qu'habitent, en quartiers séparés, les différentes nations d'Europe. Les revenus qu'on en perçoit, sont destinés à entretenir ce temple mahométan.

Les rues d'Acre sont toutes si étroites, que lorsqu'il y passe un chameau, même dans les plus larges, il seroit impossible à un autre animal de passer de front avec lui.

On n'emploie à la bâtisse des maisons que des pierres quarrées, & point de briques. Les toîts, bien différens des nôtres, sont faits en platte-forme ou terrasses sur lesquelles on se promene, & rappellent les pavés dont parle Vitruve. Dans la construction d'un édifice, lorsque le dernier plancher est couvert des poutres plus ou

moins fortes, l'on cloue deſſus des planches de cyprès, ſerrées fortement l'une à l'autre : cette couverture ſupporte à ſon tour pluſieurs ſolives, placées en travers, où l'on étend du foin, de la paille hachée avec de la chaux mêlée de petites pierres, & le tout enſemble s'applanit par le moyen d'un maillet; on jette ſur cette premiere couche du charbon pilé, une ſeconde de chaux & de ſable, & enfin, l'on met un troiſieme lit de plâtre, de chaux, de cendre & de charbon pilé qu'on étend avec un cylindre, & auquel on donne le luſtre & le poli avec un battoir. Voilà la maniere ordinaire de faire ces terraſſes. Si le pavé ſe lézarde par la force des chaleurs, on en remplit les fentes de chaux, de cendre & d'huile, & j'ai obſervé qu'il réſiſtoit aux plus longues pluies, juſqu'à devenir impénétrable à l'eau. Les maiſons faites en coupole, ſont enduites ou récrepies de cailloux pilés avec de la chaux, qu'on emploie avec le plus grand ſoin pour y donner le luſtre.

On ſe ſert également de chaux dans le crépi intérieur du bâtiment, & quand elle eſt vive, on étend deſſus ou de l'étouppe, ou de la bourre; précaution qui devient néceſſaire pour ſoutenir la ſeconde couche faite de plâtre.

Il y a dans la ville deux bazzares ou marchés toujours abondamment fournis. L'un renferme

toutes ſortes de comeſtibles, & l'on trouve dans l'autre, un aſſortiment d'habits & d'étoffes d'uſage.

Ce même emplacement contient auſſi deux bains publics ornés de marbre, & d'une conſtruction paſſable; enfin, il réunit pluſieurs cafés, qui le rendent vivant & fréquenté.

On voit ſur l'ancien port de mer, une citadelle ou plutôt une grande tour ſur laquelle ſont montés différens canons; mais ce lieu ne m'a point paru d'une importance bien remarquable. Le gouverneur y a fait auſſi placer des armes anciennes qui furent d'uſage au tems des chrétiens, & il y dépoſe encore de la poudre, & autres munitions néceſſaires à la guerre. C'eſt dans cette tour qu'il ordonna d'étrangler ſon oncle & ſon frere, qui pouvoient, comme je l'ai dit plus haut, être un obſtacle à ſa grandeur préſente.

A la diſtance d'un mille de la Cité neuve, on trouve les débris de la tour Maudite, qui forme une eſpece d'angle vers le nord de la mer. On y avoit fait monter depuis peu de tems un moulin à vent. C'eſt de ce côté-là que les infidels entrerent, lorſqu'ils prirent Acre ſur les chrétiens.

L'éloignement de la ville, nouvellement conſtruite, aux anciennes murailles, n'eſt pas de plus

d'un mille ; mais il faut plus d'une heure pour parcourir cette enceinte de terrein. On distingue encore que la premiere Acre étoit enfermée d'une triple fortification, séparée par deux fossés, dont l'un au-dehors & l'autre au-dedans, recevoient les eaux de la mer. Comme ils étoient creusés dans le roc, il s'en est conservé quelques parties. De distance à autre, les murs étoient flanqués de grosses tours.

J'ai vu dans les alentours plusieurs pierres énormes & rondes, dont on se servit pour battre la ville avec des machines, au défaut de canons qui pour lors n'étoient pas connus.

L'air n'est pas sain dans cette ville, & chaque année, il y regne des maladies nombreuses, au tems des chaleurs. Il faut en attribuer la cause au peu de largeur des rues & à quelques marais qui avoisinent la ville. On cherche à remédier à ces inconvéniens ; & afin d'en faciliter l'exécurion, le gouverneur accorde la propriété de ces terreins à qui les dessechera & les cultivera.

La meilleure précaution que puissent prendre les Européens, pour se garantir de la malignité de cet air, c'est de s'astreindre à une nourriture modérée, & de fuir sur-tout l'humidité de la nuit, comme aussi de ne pas se lever avant que le soleil n'ait dissipé ou fondu l'amas de nuages &

de vapeurs, dont l'atmoſphere eſt infectée chaque matin.

S.-Jean-d'Acre, comme je l'ai dit, eſt poſſédé par Daher d'Omar, homme d'un âge fort avancé. Quoiqu'il ait réellement la propriété de cette ville & de la Galilée, il conſent à s'en laiſſer inveſtir chaque année par le Bacha de Seide, à titre de fermage. C'eſt pour cela qu'il paye au tems de l'inveſtiture, le myr ou tribut convenu.

Cette condeſcendance de Daher n'empêche pas qu'on ne le conſidére à la Porte, comme un rébelle, qu'il faut ſouffrir, à cauſe de ſes forces & de l'aſſiſtance des Arabes ſes alliés.

Dans le mois de juillet de 1760, le Bacha de Seide ſe vit forcé de l'inveſtir auſſi du commandement ſur quelques peuples, habitans des montagnes, entre Acre & Sur, ou l'ancienne Tyr, appelés Metuales, qui d'eux-mêmes s'étoient déclarés du parti de Daher. On découvrit bientôt que ce mouvement avoit été ſuggéré par les intrigues de celui-ci, curieux depuis long-tems, d'attirer dans ſon obéiſſance une nation aſſez forte pour le mettre en garde de toute invaſion de la part de Seide. En effet, il peut raſſembler dans toute circonſtance, juſqu'à douze mille hommes à cheval, parmi ſes nouveaux ſujets.

Les titres dont ſe revêt Daher d'Omar, ſont ceux de Scichk ou de chef d'Acre, de prince des

princes, de ſeigneur de Nazareth, de Saffet, de prince & ſeigneur de toute la Galilée. Les Européens en lui parlant, l'appellent du nom d'Excellence.

Outre les ſecours que peut avoir ce gouverneur, il tient toujours ſur pied cinq mille hommes de cavalerie, & mille ſeulement d'infanterie qui reſtent dans la ville. Ces premiers ſont montés à la façon arabe, & portent des lances & des mouſquets; les piétons, qui pour la plupart viennent des côtes de Barbarie, & qu'on appelle Metuales, ſont armés de fuſils, de piſtolets & de poignards. Fixés à Acre, ils n'en ſortent que dans les expéditions, où le chef marche en perſonne.

Daher paſſa pluſieurs années dans les douceurs de la paix & du repos; mais il eut le chagrin de s'en voir arracher par ſa propre famille, devenue nombreuſe. Fortifiés par l'ambition autant que par l'âge, ſes fils prétexterent d'avoir part chacun au gouvernement, & commencerent à ſe faire, parmi les Arabes, des partis contre leur pere. Il fallut que Daher eût recours aux armes, mais ſa valeur fut aſſez heureuſe pour dompter les rébelles, ſans répandre ſon ſang; il acheva par ſa politique de ramener ſes enfans au devoir & à la tendreſſe filiale.

On craint que ſa mort ne ſoit le ſignal des

plus meurtrieres révolutions; & peut-être que le Bacha de Seide saisira ce moment pour forcer la province de revenir à l'obéissance du Grand-Seigneur.

Le chef d'Acre gouverne ses peuples avec beaucoup de justice; conduite bien rare dans des hommes qui lui ressemblent! On ne lui reproche qu'un seul défaut, celui de se laisser aveugler souvent par la passion de l'intérêt, commune à tous les princes de l'Orient.

Les ministres de sa cour sont pour la plupart Grecs catholiques, y compris son grand-trésorier, ce prince n'ayant d'égard que pour les services & la droiture dans la gestion des affaires, sans distinguer les cultes. Il a cependant montré quelque partialité pour les chrétiens, & n'eut pas à s'en repentir, puisqu'ils peuplerent en partie la ville & les campagnes de son domaine.

Le tribut qu'il perçoit sur ses peuples, n'est pas différent de celui qn'assigne le Grand-Seigneur dans l'étendue de son empire, c'est-à-dire, qu'il consiste annuellement en cinq piastres du Levant ou sequins.

Daher d'Omar est réputé pour un riche & puissant seigneur. Il paroît néanmoins qu'il se trouve quelquefois au dépourvu, ou du moins, il veut le faire croire : sans inquiéter alors le bas peuple, il préfere de demander de l'argent aux

ſeigneurs de ſa cour, à titre de prêt, qu'il acquitte exactement à la rentrée de ſes fonds.

Un délit qu'il fait expier avec rigueur, & dont la peine eſt toujours la mort, c'eſt la familiarité indécente d'un homme trouvé avec une femme. Celui-ci expire auſſi-tôt ſur un gibet, tandis que ſa complice, enfermée dans un ſac, eſt jettée à la mer.

Moins ſévere à l'égard du vice contre nature, qui excite pourtant toute l'indignation d'un cœur honnête, il le châtie par la baſtonade ſur les pieds, qu'on répete trois jours de ſuite, au nombre de cinq cens coups par fois ; & encore arrive-t-il au coupable de s'en racheter avec une bourſe d'argent.

Daher a l'ame ſenſible envers les pauvres, & ſe plaît à deſcendre juſqu'à la miſere, quand il la connoît. Le 12 de mars de 1760, une tempête déſaſtreuſe briſa ſur les côtes du golfe d'Acre, deux vaiſſeaux, dont l'un étoit de France & l'autre de Trieſt. Il s'y trouvoit, tant Grecs qu'Arméniens & François, deux cens paſſagers qui, de l'Archipel, ſe propoſoient d'aller à Jaffa, pour ſe rendre aux ſaints lieux de Jéruſalem. Echappés à la fureur des flots, ils furent moins heureux ſur terre. Quelques payſans des alentours, appelés Gorans, eſpece impitoyable & brigande, vinrent les aſſaillir & leur voler, avec les habits, tout ce qu'a-

voit épargné le naufrage. Les deux capitaines des navires ne furent pas plus respectés que le reste de la troupe, dont quinze seulement parvinrent à fuir, & à gagner Acre, dans le tems où la peste y faisoit d'affreux ravages.

Le gouverneur instruit de ce massacre, dépêcha, à la hâte, une escouade de soldats, qui ne trouverent sur la rive que des cadavres ensanglantés. Leurs ordres étoient de prendre tous les Gorans, sans distinction de coupables ou d'innocens. On pendit ceux qu'on put saisir d'entre ces assassins : & la vengeance du prince une fois satisfaite, sa compassion prit plaisir à consoler les malheureux voyageurs. Il leur distribua des logemens, des robes & de quoi se nourrir. Mais la destinée n'étoit pas lasse de les poursuivre ; ils furent attaqués de la peste, qui n'en épargna que huit ; ému de cette nouvelle disgrace, & pour les garantir désormais de tout accident, le chef les fit escorter par vingt hommes à cheval jusqu'à Jérusalem, en leur donnant de son trésor, une somme d'argent raisonnable ; action noble & généreuse, qui lui mérita la bienveillance de son peuple. Elle eut d'ailleurs une autre récompense, dans le profit qu'il tira par la suite des Arméniens eux-mêmes. Cette nation fut sensible aux bienfaits, dont le gouverneur d'Acre avoit comblé ses huit concitoyens ; & quand les habitans de

ces contrées vinrent en pélerinage à Jérusalem, ils débarquerent à Acre de préférence à Jaffa, pour y payer le droit de descente : au retour, ils firent la même chose, & comme la plupart de ces pélerins étoient des négociants fort riches, ils accrurent le commerce de cette ville par l'achat & la vente de diverses marchandises.

La ville d'Acre est distinguée, dans la religion mahométane qu'elle professe, par la dignité de Muphti qui la préside. Le gouverneur veut bien que la Porte le choisisse, mais il ne permet pas de le changer annuellement, prétendant que cette charge se continue à sa volonté dans le sujet qui en est une fois revêtu. La même chose n'a pas lieu dans le reste de la Syrie, où l'on nomme chaque année de nouveaux ministres religieux.

L'Aga de la douane ou douanier, veille à la recette des droits de cette partie, & son pouvoir s'étend à faire punir les contraventions légeres.

L'habillement des citoyens d'Acre ressemble à celui des Turcs en ampleur comme en longueur; il n'y a de différence que dans l'ornement dont ils couvrent leur tête. Chez les Turcs, c'est un simple cauk ou espece de grand bonnet enveloppé d'un turban. Les citoyens d'Acre portent un tarbusc rouge, qu'ils entourent d'une étoffe de

ſoie ou de coton, relevée de fleurs d'or, d'argent & de ſoie; & à l'extrémité de ce tarbuſc, ils attachent deux ou trois bandes de toile qui leur tombent ſur les épaules.

Les femmes ſont également habillées ſelon la mode ottomane; & quand elles ſortent de leurs maiſons, elles s'enveloppent de la tête au pied, d'un vêtement blanc qui ne laiſſe voir aucune partie de leur corps. Dans toute la Syrie, elles ſont ſujettes à cet uſage, même les femmes catholiques & les Européennes.

Auſſi-tôt que Daher d'Omar ſe vit maintenu dans le gouvernement d'Acre, en homme intelligent, qui connoît la ſource de l'opulence, il chercha les moyens d'y introduire le commerce. La maniere adroite & careſſante dont il uſa envers les négocians d'Europe, jointe à la prompte & exacte juſtice qu'il maintenoit dans le trafic, y attira des établiſſemens de toutes les parties du monde. Les Anglois, les François & les Hollandois, voulurent à l'envi profiter des avantages que la ville d'Acre leur offroit, par l'abondance de ſes productions, conſidérables ſur-tout en coton.

Daher prévit bien que le nombre des marchands d'Europe accroîtroit en proportion qu'ils auroient de facilité dans le débit de leurs marchandiſes originaires. Pour y parvenir il diminua

d'abord les droits de douane, & rendit ſon pays auſſi avantageux que commode aux commerçans, Turcs & Arabes, de la ville de Damas, qui ſe pourvoyoient auparavant au marché de Seide. Ceux-ci, preſqu'auſſi-tôt, commencerent à venir à Acre, en nombreuſes caravanes, ce qui fit tomber le commerce des villes voiſines, & ouvrit à l'Europe une communication facile pour l'exportation de toutes les marchandiſes, comme drogues & toiles de toutes eſpeces que fournit abondamment le vaſte commerce de Damas. Enfin, le trafic de la ville d'Acre s'éleva à un tel point d'importance & de conſidération, que pluſieurs princes d'Europe y envoyerent des conſuls reſpectifs, pour protéger & ſoutenir les ſujets de leur empire qui s'étoient établis dans cette contrée à titre de négocians.

Les François y ont eu un vice-conſul pendant quelque tems, en ſous-ordre de celui de Seide. Mais certains débats avec le corps des négocians, ont exigé ſon rappel ; & depuis, il eſt remplacé par les marchands eux-mêmes, qui en font les fonctions à tour de ſemaine, mais toujours ſous la dépendance du conſul général de Seide.

L'Angleterre y tient à domicile un vice-conſul, qui releve du conſulat d'Alep. Des patentes de l'inter-nonce Impérial de Conſtantinople, & du conſul des Vénitiens, réſidant en Chypre, l'ont

chargé

chargé de proteger à Acre les négocians de ces nations. Il veille également aux intérêts du Ragusan, de la part du consul de Chypre, quoique cette petite république n'ait point de consul en Chypre.

Les affaires du commerce hollandois y sont gérées par un consul particulier dépendant, comme celui d'Angleterre, du consul-général d'Alep.

Les frais d'expédition, pour les marchandises exportées d'Acre en Europe, se reglent du plus au moins, d'après le taux ordinaire de Chypre, dont j'ai parlé dans le premier Volume, Chap. XXI, & l'on s'y conforme dans le reste de la Syrie.

Tant que le chef d'Acre n'eut à se garder que des ennemis du dehors, il ne tint sur pied qu'une fort petite troupe, pouvant avec confiance se reposer sur les secours arabes, prêts à toute heure. Mais les affaires changerent de face avec les années. J'ai fait voir comment ses fils, orgueilleux & rebelles, se formerent des partis, & voulurent, du vivant de leur pere, se partager le commandement de la province, ou plutôt décider en leur faveur le choix de la souveraineté. On se rappelle le courage & l'adresse de Daher, qui d'une main les soumit, & de l'autre les rapprocha de son cœur. Mais ce pere éclairé savoit

trop bien qu'il ne faut pas s'endormir sur des passions assoupies. La nécessité l'obligea donc de doubler ses soldats ; & depuis cette fatale époque, il vit tomber, ou du moins beaucoup décliner, le crédit de son commerce : envain sa vigilance & sa protection essayerent-elles de soutenir cette richesse chancelante ; il ne lui a jamais été possible de concilier la tranquillité du négoce avec la force impérieuse des armes.

Différens débats survenus entre les marchands & assureurs sur les chargemens faits pour Caiffa au lieu d'Acre, ou pour cette ville en place de Caiffa, me donnent une raison d'expliquer la différence de ces deux côtes, avec les usages qu'y observent les François, dont la conduite a servi de regle aux autres nations Européennes.

Les contrats pour le frêt des navires chargés de transporter des marchandises à Saint-Jean-d'Acre, se font directement pour cette ville. Il est d'usage de les y adresser, parce qu'il y réside habituellement des consuls & négocians, & que cette place seule donne aux bâtimens, destinés à l'Europe, les expéditions de leurs charges. Malgré cela les capitaines savent fort bien qu'ils ne doivent pas débarquer à Acre, mais à Caiffa, qui en est distante d'environ huit milles dans le même golfe. Le port d'Acre, ayant été comblé, ne peut plus recevoir de gros vaisseaux ;

d'un autre côté, ce feroit les expofer à des rifques, que de les laiffer fur la côte, tandis que Caiffa offre, dans le voifinage, un havre très-avantageux. Cependant on a établi, depuis une année, que les bâtimens jetteroient l'ancre fur la plage qui fait face au port d'Acre, à dater du mois de mai jufqu'en feptembre inclufivement. L'avantage des chargemens a donné lieu à cette regle ; & je n'y vois aucun inconvénient, dès-lors que les vents contraires ne s'y font pas fentir dans cette faifon réglée.

Pendant l'efpace des autres fept mois, il faut abfolument charger & décharger à Caiffa les marchandifes d'Acre qui fe tranfportent fucceffivement d'un lieu à l'autre par le moyen de petits bateaux; & cette coutume locale fait la loi aux contrats d'affurance.

Ce fut dans Acre que je vis arriver, pour la premiere fois, le jeûne & la pâque des Mahométans. Il commença en 1760, le 16 d'avril, jour de nouvelle lune, appelée, parmi eux, lune de Ramazan, qui fait auffi un de leurs mois.

A peine a-t-on diftingué la premiere lueur de cette lune, qu'on fe hâte d'en avertir le Cadi, ou autre juge, homme de loi ou de religion, felon les lieux, qui en dreffe acte dans fa chancellerie.

Si la lune ne paroiffoit pas le jour qu'on l'at-

tend, on differe le jeûne de vingt-quatre heures, du moins dans quelques endroits.

Les forteresses donnent le signal du Ramazan au bruit du canon.

Cette abstinence générale consiste à ne manger, ni boire, ni fumer, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, de sorte qu'on fait dans ce mois la nuit du jour, & du jour la nuit.

Les femmes enceintes, les malades, les voyageurs, & les soldats, en tems de guerre, n'y sont pas obligés rigoureusement; mais ce n'est qu'une suspension, il faut qu'ils y satisfassent dans un tems plus libre & plus opportun. Si quelqu'obstacle interrompoit ce jeûne une fois commencé, la loi du prophete oblige également de le finir plus tard. Il n'est de précepte pour les enfans, qu'à l'âge de dix ans commencés.

A ce jeûne de trente jours, succéde le Bairam ou la pâque mahométane avec le premier du mois de scieuval, qui vient le dixieme de l'année. Cette fête solemnelle s'annonce aussi par une salve d'artillerie, & oblige les chrétiens eux-mêmes de fermer leurs comptoirs. Les trois jours que dure le Bairam, se passent au milieu des chants, de la musique du pays, des danses & des farces dans tous les lieux publics. Il semble aux Mahométans que la sainteté de cette pâque exige avec

les ennemis une réconciliation générale ; & c'eſt pour cela qu'ils s'embraſſent publiquement dans les rues quand ils ſe rencontrent.

Quinze ou vingt jours après le Bairam, il part pour la Mecque trois caravanes turques, de Damas, du Caire & d'Alep. Celle de Damas étant la plus diſtinguée, je vais en offrir un détail, d'après ce que m'en a communiqué M. George Speltos, l'un des meilleurs interprêtes de la Syrie, qui joint à la connoiſſance des langues orientales, la pratique même des uſages & des loix mahométanes. J'ajouterai que ſon long ſéjour dans ce pays le mit à portée d'aſſiſter ſouvent à la célébration des fêtes turques.

La marche, donc, de cette caravane de Damas eſt ouverte par quarante Delis ou ſoldats, montés à cheval, & tenant chacun à la main une petite baniere de ſoie verte, rouge ou jaune. Ils ſont ſuivis de trois compagnies de Segmens, autres gens de guerre, & d'un pareil nombre de Saphis, troupe de cavalerie. Vient en troiſieme lieu un bataillon de ſoldats Barbareſques, qu'on nomme Mugrabins, piétons deſtinés à la garde de ſix pieces de canons de campagne. Une eſcouade de la garniſon de Damas, armée en mailles de fer, marche à la ſuite, accompagnée de deux détachemens de Janiſſaires, cavalerie, que commande l'Aga en perſonne : celui-ci a derriere un autre

officier de ſon nom, gérant à la cour du Bacha, la charge, qu'on appelle en Eſpagne, de Major-Domme, Trois queues de cheval ſuſpendues à des javelines, annoncent la préſence du Bacha, qui vient au milieu de ſes courtiſans, avec ſix chevaux de parade, enharnachés de la maniere la plus pompeuſe.

Paroît après le Mahmal, grand étendard de ſoie noire, que porte un chameau ſuperbe, orné de la maniere la plus bizarre, avec des plumes, des ſonnettes & des colliers de diverſes couleurs.

Ce Mahmal eſt entouré de pluſieurs franges d'or, & brodé en paillettes de même matiere, en conſidération de l'Alcoran qu'il doit envelopper. Il eſt recouvert d'un riche tapis, que le Grand-Seigneur envoie au tombeau du prophete, à la place de l'ancien qu'on rapporte chaque année : ornement précieux, & vénérable dans l'eſprit d'un Turc, qui ne balanceroit pas de le préférer au premier tréſor du monde !

Le chameau, qui une fois a été honoré de cette charge, eſt diſpenſé à l'avenir de porter aucun fardeau.

Trois compagnies de ſoldats terminent reſpectueuſement la marche, dans laquelle je ne comprends pas les approviſionement, & la garde-robe du Bacha, portés par différens chameaux.

Je n'y fais pas entrer non plus la suite des pélerins Mahométans, quoiqu'en très-grand nombre, parce qu'ils vont sans ordre & sans distinction. Il ne faut pas omettre que ces Haggis ou pélerins, acquierent par ce voyage de la Mecque, une considération importante parmi leurs compatriotes.

Ils ne sont pas plus saints, mais ils ont fait voyage.

Cette caravane, ainsi que celles du Caire & d'Alep, doit arriver à la Mecque, le premier ou le deux de la lune de zulhidge, troisieme mois après la pâque, pour y célèbrer le onzieme jour, le Corban-Bairam, qui signifie pâque du sacrifice. Cette solemnité est remarquable par l'immolation d'une grande quantité de moutons, dont les chairs se distribuent aux pauvres, & elle se continue l'espace de trois jours sur les montagnes d'Arafat.

Les pélerins ne restent à la Mecque que dix jours seulement, & retournent ensuite dans leur pays respectif. La caravane de Damas est obligée d'aller à la rencontre du Bacha de Tripoli en Syrie, qui lui porte des rafraîchissemens & des vivres, & la reconduit à vingt journées de Damas.

Il est bon de savoir, pour l'intelligence de l'année turque, dont j'ai nommé quelques-uns des mois, que l'an 622 de l'ere chrétienne,

est le commencement de l'année mahométane, appelée Egire, & divisée de cette maniere, en douze mois :

Muharrem	de	30	jours.
Sefer		29	
Rebiul-Euvel		30	
Rebiul-Assir		29	
Giamzil-Euvel		30	
Giamzil-Assir		29	
Redgèb		30	
Scianabàn		29	
Ramazan		30	
Cieuval		29	
Zutkaadè		30	
Zulhidgè		29	

Ce qui forme en total 354 jours.

Le premier mois avance chaque année de onze jours, & de douze quand nous avons l'année bissextile.

Daher d'Omar est tellement redouté de la Porte, que les Bachas de Syrie ont ordre du Grand-Seigneur d'éviter toutes les occasions de lui déplaire. Enhardi par la terreur qu'il inspire, ce chef d'Acre a, dit-on, quelquefois soulevé les Arabes contre l'empire Ottoman. Les Turcs

l'accusent particulierement d'avoir conseillé le pillage de la caravane de Damas en 1757. Je rapporterai ce fait, parce qu'il est mémorable & très-extraordinaire.

Il faut dire, avant tout, que le Bacha de Damas est dans l'habitude d'acheter, des Arabes, le droit de passage dans les déserts, pour la sûreté de la caravane, que ceux-ci escortent d'ordinaire. On leur en paye le prix convenu en deux fois, moitié au départ & moitié au retour.

Cette fois on ne fut pas d'accord pour la somme. Les Arabes s'adresserent à Daher d'Omar pour qu'il voulût bien leur servir de médiateur auprès du Bacha de Damas, qu'on croyoit son ami; ce dont il se chargea sans peine. Mais sa recommandation n'eut pas l'effet d'obtenir, pour les Arabes, tout le contentement qu'ils en attendoient.

Le Bacha refusa, en conséquence, leur escorte ordinaire, & parvint jusqu'à la Mecque, avec sa caravane, sans essuyer de dommage.

Cependant les Arabes étoient rebutés ainsi que leurs chefs ou Sciehk, qui découvrirent au chef d'Acre l'intention où ils étoient d'assaillir & de dépouiller la caravane à son retour; Daher mécontent lui-même du mauvais succès de sa médiation, les approuva ouvertement.

Ils se disposerent donc à exécuter ce dessein, & y réussirent pleinement. Mais comme le butin ne consistoit qu'en bijoux, toiles, baumes, bois d'aloës & étoffes très-riches, dont les Arabes ne font aucun usage, ils furent embarrassés de s'en défaire. Toutes les côtes maritimes de la Syrie, étant sujettes du Grand-Seigneur, ne pouvoient acheter des effets volés à un Bacha, & sur-tout la dépouille d'une caravane, qui pour un Turc est un objet de vénération.

Le chef d'Acre les tira de cet embarras, en leur offrant son pays, comme un azile assuré, où ils vendroient librement & publiquement ce qu'ils avoient en mains.

On sent que les Arabes s'empresserent de profiter de cette permission. Le peu de connoissance qu'ils avoient dans leurs déserts, de la valeur des étoffes & autres marchandises, leur fit donner le tout à bas prix. Ils se crurent trop heureux encore de se délivrer pour quelques sommes modiques, d'une riche proie qui les gênoit.

Daher d'Omar, dont les vues furent toujours intéressées, tira grand parti de cette vente; & d'ailleurs il en eut des présens considérables. On lui fit accepter, à titre de reconnoissance, presque tous les chevaux de la prise, qu'il partagea entre les chefs de ses campagnes & les soldats de sa garnison.

La cour Ottomane se plaignit amerement au chef d'Acre de la liberté qu'il avoit accordée aux Arabes, de vendre leur butin dans son gouvernement. Daher répondit au Bacha, en homme fier & indépendant qui se repose sur son épée : « Les Arabes, dit-il, sont trop mes amis, pour » ne pas obtenir de moi assistance & protec- » tion, quand ils me demandent un azile. Au » surplus, je les connois capables de me défen- » dre moi-même, si quelqu'insulte m'étoit faite » dans mes possessions. Une seule parole les réu- » niroit sous mes drapeaux, si je pensois à éten- » dre mes conquêtes ».

Avec cette réponse, qu'il écrivit au grand Visir, il renvoya le Mahmal ou étendard rapporté du tombeau de Mahomet, qu'annuellement on déposoit dans le trésor du Grand-Seigneur. Daher vit la Porte se radoucir, jusqu'à même lui adresser des remercîmens.

Le Bacha de Damas, dont la caravane avoit été pillée, eut la tête tranchée dans une ville de l'Asie mineure, en entrant au bain; il retournoit pour lors à Constantinople.

Au mois d'août de l'année 1760, je fus témoin dans Acre, de l'apostasie d'un chrétien Grec schismatique, qui embrassa le mahométisme.

Il étoit allé d'abord instruire le Muphti de son intention, & ce pontife Mahométan s'é-

toit aſſuré de ſes motifs, par diverſes queſtions qu'il lui avoit faites ſur ſon changement de croyance. Quoi qu'il en ſoit, l'on paſſa acte de ſa demande en chancellerie, & il fut reçu à la foi de l'Alcoran, avant d'en avoir même connoiſſance, parce qu'il eſt d'uſage de n'inſtruire & de ne catéchiſer les récipiendaires, qu'après leur admiſſion. On le décora d'une robe verte, ſelon la coutume, & puis monté ſur un ſuperbe cheval, au milieu de ſoldats, cavaliers & piétons, qui relevoient ſon triomphe, il parcourut toutes les rues de la ville. Les acclamations du peuple infidele accompagnoient le ſon des inſtrumens & les chants d'allégreſſe.

Quand cette cavalcade fut achevée, on conduiſit le nouveau croyant dans un lieu paré pour la cérémonie, où, d'après les formalités décrites au premier Tome, on le circoncit, & on lui fit écrire ſa profeſſion de foi. C'eſt ainſi qu'il devint Mahométan.

On ſaura que les Hébreux, pour embraſſer ce culte, ſont obligés de confeſſer qu'ils croyent à la venue du Meſſie. Autrement on ne les y admettroit pas.

On a des exemples aſſez fréquens de ces apoſtaſies, parmi les chrétiens catholiques eux-mêmes. Mais il eſt de regle que le Muphti, auquel ils s'adreſſent, en avertiſſe le conſul de leur nation,

ſi toutefois ils jouiſſent de ſa protection. Celui-ci leur demande les raiſons qu'ils peuvent avoir de rénier le chriſtianiſme ; & pourvu qu'il ne parle pas de la loi mahométane, il eſt libre de remettre ſous les yeux des futurs apoſtats, tous les avantages de la religion catholique ; mais ſi les forces de ſon éloquence & de ſon zele ne parviennent pas à ramener ces cœurs endurcis, l'interprête envoyé comme témoin, par le Muphti, en fait un procès-verbal, qu'on inſere enſuite en chancellerie.

Ce qui porte les Européens à changer de croyance, c'eſt l'eſpoir d'acquérir des dignités & des richeſſes dans le gouvernement Mahométan. Mais bientôt ils s'apperçoivent qu'ils ſe ſont trompés. Loin de voir leur miſere ſe changer en bien, elle s'accroît davantage par le mépris, dont les couvrent leurs nouveaux freres eux-mêmes. Quoiqu'attachés de bonne foi à leur religion, les infideles ont peu d'eſtime pour l'homme foible qui renie la ſienne ; en outre, ils le regardent comme un bâtard de la foi mahométane. Il eſt vrai qu'on a vu quelques-uns de ces apoſtats s'élever aux emplois éminens de l'adminiſtration ; mais ce ſont des phénomenes qui rarement paroiſſent ſous le ciel ottoman.

CHAPITRE III.

Voyage de la Ville d'Acre au Mont-Carmel.

POUR aller au Mont-Carmel, on ſort de la ville d'Acre par la porte des Mugrabrins, ou autrement porte de Nazareth.

En ſuivant les bords de la mer, du côté du midi, l'on arrive, après deux cens cinquante pas ou ſtades, aux eaux du fleuve Belus, *dont le lit étroit & reſſerré mêle avec ſon ſable des parties abondantes de verre*. Pline, qui nous en parle ainſi, nous fait voir comment cette matiere tranſparente dut ſa premiere origine à ce rivage oriental. Découverte précieuſe qui en ſe perfectionnant, éleva l'homme dans les cieux, rapprocha de ſon œil des diſtances immenſes qu'il put calculer & meſurer, lui fournit dans un point la vaſte étendue des planetes & des aſtres, & lui permit comme à l'aigle de s'approcher des rayons brûlans de la lumiere, qu'il diviſe & réunit à ſon gré! Découverte non moins utile, lorſqu'en nous garantiſſant des injures de l'air, dans le ſein de nos foyers, elle nous offre à travers ſes pores tranſparens, tout l'éclat du jour ſans l'altérer!

Ce fleuve Belus eſt également vanté par l'hiſtorien Flavien, *digne d'admiration*, dit-il, *autant par la vallée agréable qui l'entoure, que par le ſable de ſes bords.*

Lorſque les vaiſſeaux étrangers parcourent ces côtes, ils relevent quelques parties de ce ſable pour leur ſervir de leſt. Les Vénitiens ſont dans l'uſage d'en emporter plus que les autres marins. Et c'eſt encore à ce fleuve Belus que nous fûmes redevables des glaces magnifiques, que Veniſe fabriqua pour embellir les appartemens d'Europe. J'ajouterai que ce ſable mêlé de verre, n'eſt pas particulier au fleuve, dont je parle, il s'en trouve ſur les rivages voiſins, depuis Tyr juſqu'à Jaffa.

Dans la proximité du Belus, s'élevoit anciennement le tombeau de Memnon; mais aujourd'hui, le voyageur le foule aux pieds, ſans en diſtinguer même la place.

Ce petit fleuve tire ſa ſource des montagnes de la tribu d'Aſer.

Il s'appelle maintenant Kardanè par les Arabes. On le traverſoit jadis ſur un très-beau pont que les Sarazins y avoient conſtruit, & que le tems a depuis renverſé. Au reſte, il offre un endroit agréable aſſez près de la mer.

Au-delà du Belus, à la diſtance d'environ neuf milles d'Acre, ſur la côte maritime, coule le fleuve Nahr-el-Mechatte.

Ses bords sont très-sableux, & lorsque dans l'été le vent les souleve, ils obstruent ce petit fleuve dans son embouchure, de maniere que n'ayant plus son cours dans la mer, il s'étend & forme au loin une espece de lac. Comme aucun pont n'en facilite le passage, il est dangereux de le traverser dans la saison des pluies, qui accroissent étonnamment ses eaux.

L'interprête de la nation Angloise s'y noya avec son cheval, au mois de février 1761.

Ce fleuve Nahr-el-Mechatte est également appelé le torrent Cison. Je me souvins sur son rivage, qu'il fut le tombeau de quatre cens cinquante prophetes de Baal, qu'y jetterent, dans leur fureur, les tribus d'Israël, quand Elie retraça à leur souvenir l'image du vrai Dieu, seul digne de l'adoration de son peuple.

L'on voit le Cison jaillir du Mont-Thabor, & prendre, à sa chûte, deux directions différentes. La moins considérable suit le côté de l'orient, & recevant les eaux du Mont-Hermon, elle se perd dans la mer de Galilée ou lac de Tiberiade. L'autre bras, beaucoup plus étendu, borde le Naïm, se grossit des ruisseaux des plaines, qui découlent du Mont-Efraïm, de la Samarie, des campagnes de Maggedon & d'Esdrelon, vient arroser ensuite le pied du Carmel, & enfin, se précipite dans la mer Méditerranée, au nord de

Caiffa.

Caiffa. Quelques écrivains ont avancé que le Cison tomboit dans la mer, vers la partie septentrionale du Carmel, au lieu de la partie occidentale. Cette observation assez indifférente en elle-même, n'est pas exacte, je m'en suis assuré de mes propres yeux.

A un mille ou deux de la mer, entre le Belus & le torrent Cison, restent campés en tout tems ces mêmes Gorans, dont j'ai eu occasion de parler, qui ne sont qu'une espece de Kurdes. Daher d'Omar, qui sut garantir son pays de l'insolence des Arabes, tient dans une crainte continuelle ce petit peuple barbare, naturellement élevé dans le brigandage; & le voyageur aujourd'hui peut côtoyer le Mont-Carmel, sans avoir à redouter ses attaques.

A la distance de trois milles du fleuve Nahr-el-Mechatte, est la Nouvelle-Caiffa, qui pendant plusieurs années ne fût qu'un misérable hameau, sorti des ruines de l'ancienne ville de ce nom, & construit du reste de ses matériaux. Elle est à présent enfermée de murailles, du côté de la mer, depuis qu'elle releve du chef d'Acre, qui l'a fortifiée d'une citadelle, & y a établi une douane.

Cette nouvelle cité n'offre aux observateurs aucune particularité remarquable, ne renfermant que des especes de cahutes, entassées sans ordre.

Elle eſt gouvernée par un ſeigneur Arabe, qui en même tems y fait les fonctions de douanier. Les habitans ſont Grecs catholiques, Grecs ſchiſmatiques & Mahométans.

Cette ville fait payer aux voyageurs la dévotion ou la curioſité qu'ils ont de voir l'égliſe conſacrée à la Vierge du Mont-Carmel; le droit qu'on préleve par tête eſt d'un gafar, qui équivaut à cinq *pauls* de notre monnoie. Il eſt vrai qu'on ne l'exige que des étrangers, ſans y aſſujettir les Européens fixés à Caiffa.

Dans la proximité de cette ville, on voit les reſtes de l'ancienne Caiffa, appelée auſſi Porphire du tems des chrétiens, qui fut le ſiege d'un évêque ſuffragant de Tyr : depuis que Saladin la détruiſit, l'on n'y trouve plus que les ruines de l'égliſe métropolitaine, dont on ne peut rien dire de poſitif. Toutes les maiſons ſont démolies, ſans en excepter celles que les Turcs y avoient bâties poſtérieurement. L'on a quitté cette enceinte, pour aller s'établir à la Nouvelle-Caiffa.

D'après quelques géographes, & particulierement Ptolomée, il ſembleroit que cette ancienne cité fût jadis Sicaminon ; cette conjecture m'a paru vraiſemblable, en obſervant qu'aucun autre lieu que celui-là n'a pu renfermer de ville entre Pétolemaëde & le Carmel. L'œil n'apperçoit dans les alentours, que des plaines ſableuſes & trop

mouvantes pour ſoutenir même les appuis d'une chaumiere.

L'auteur du Théâtre de la Terre-Sainte nous décrit cette ville, comme conſtruite par le pontife Caiſe. Mais quand on découvre qu'anciennement elle ſe nommoit Ephe, Kephe, Caphe & Gabe, dont les ſignifications ſont bien oppoſées, l'on s'empreſſe d'écarter cette éthymologie invraiſemblable.

Je crois à propos de relever ici une erreur du Dictionnaire de Calmet, qui, s'autoriſant d'Adrien Roland, compte de la ville d'Acre à Caiffa, trente milles par terre, & quinze milles par mer. Ces deux écrivains ſe ſont ſervis de la deſcription géographique de Scierif-Ibn-Idris, qui meſura cet eſpace avec une échelle différente de la nôtre, ou ſe trompa lui-même. Mais bien ſûrement, je n'ai trouvé qu'un éloignement de huit milles par la traverſe de mer, & de treize milles ſeulement par la route ordinaire.

C'étoit à la côté de l'ancienne Caiffa que les vaiſſeaux jettoient autrefois l'ancre; mais aujourd'hui ils débarquent devant la nouvelle cité, où le fond eſt sûr, au lieu qu'en face de la vieille ville, il eſt rempli de groſſes pierres, qui coupoient les cables & expoſoient les bâtimens à ſe perdre.

Un peu plus loin que l'ancienne Caiffa, ſur

une langue de terre qui s'éleve en mer, & qu'on appelle la pointe du Carmel, eſt conſtruite une fortereſſe où le Grand-Seigneur entretient garniſon. Il a voulu par-là, mettre obſtacle au débarquement des corſaires chrétiens, & les empêcher de venir vendre, ſur ces bords, les marchandiſes & navires qu'ils prenoient aux Turcs. Le gouvernement de cette petite place eſt confié à un Ottoman, qui n'y joue pas un grand rôle.

L'élévation de cette fortereſſe maritime fruſtra Daher d'un intérêt réel qui revenoit à ſes douanes dans la vente des différens effets, pris par les corſaires chrétiens. Mais il s'en dédommage quelquefois en dépouillant, par la force des armes, cette foible citadelle, dont il fait paſſer l'artillerie à la Nouvelle-Caiffa.

J'oubliois de dire qu'ou a conſtruit ce petit château fort, ſur les ruines d'une ancienne tour, dans le genre de celles qu'on rencontre fréquemment le long des côtes de la Syrie. Ce furent les chrétiens qui les éleverent pour la défenſe de ces contrées, quand ils en étoient les maîtres. Elles ſervent encore à l'exécution des avis & des ordres militaires, qui ſe communiquent promptement par des ſignaux de feu.

Lorſqu'on eſt parvenu au pied du Mont-Carmel, il faut deſcendre de cheval, pour en gravir le ſommet, extrêmement rapide & eſcarpé.

CHAPITRE IV.

Du Mont-Carmel, & de ses Contours.

EN montant cette partie du Carmel, qui s'avance en mer comme un promontoire, l'on trouve à main gauche, un jardin, entouré de murs assez foibles, qui conduit à deux grottes remarquables. La premiere, qui est aussi la plus grande, s'étend sur vingt-quatre coudées de longueur, dix-huit de large & huit en élévation : on l'a rendue presque quarrée par le moyen du ciseau. De celle-ci on passe dans l'autre qui m'a paru de deux tiers plus étroite, & d'ailleurs irréguliere.

Ces grottes sont en grande vénération dans l'esprit des Mahométans, qui les regardent comme l'ancienne demeure du prophete Elie. Ils en ont fait une mosquée, sous le titre d'El-Kader, c'est-à-dire, la *verte*, que dessert un Derviche, sorte de religieux turc, retiré dans une chaumiere voisine avec toute sa famille.

Ce lieu servit aussi d'azile à quelques moines Carmes, qui le quitterent ensuite pour se soustraire aux insultes habituelles des Arabes. En effet, il étoit trop voisin de la route, pour la vie tranquille des cénobites.

Au sortir de cette grotte, dont quelques pieces de monnoie vous donnent l'entrée, on gravit un sentier très-rapide & très-étroit, qui, dans certains endroits, est taillé dans le roc en forme d'escalier. Avant d'atteindre le sommet de la montagne, l'on rencontre le couvent de ces solitaires, que je viens de nommer.

Il faut en admirer autant qu'en respecter la structure. Ce paisible édifice doit presque toute son étendue aux mains de la nature elle-même, qui sembla le construire en faveur de la vertu champêtre & isolée. Les petits laboratoires, les cellules, les chambres destinées aux voyageurs, sont autant de grottes fort commodes aux besoins de la vie. C'est aussi une grotte qui sert de temple à la religion de ce lieu saint. On se croît encore plus retiré du monde, lorsque l'œil se porte & se perd sur l'immensité des mers, que commande cette partie de la montagne. Les négocians François de la ville d'Acre y viennent quelquefois respirer l'air qui n'en est pas moins pur que l'innocence fixée dans cet azile. Ils y ont élevé une petite habitation pour leur commodité, avec d'autres cellules qui donnent aux solitaires le moyen d'augmenter leur nombre.

La grotte qui forme l'église, offre deux entrées que le ciseau a su façonner en portes. L'une est sur la petite place du monastere, & l'autre correspond à l'intérieur. Cette église assez irréguliere,

peut avoir quinze coudées de long & ſix de large : elle renferme deux autels, dont le principal eſt conſacré à la Vierge, & le ſecond à S. Elie.

Deux prêtres & deux laïcs Carmes y ſont preſque toujours en oraiſon. Le peu de loiſir qu'ils ſe permettent de prendre, eſt employé à la culture d'un petit jardin, contigu au monaſtere.

Ces religieux vivent de la charité des Mahométans, qui ſouvent ont été les témoins de leur vie exemplaire. En voyant apporter ces aumônes, je béniſſois la vertu, dont l'empire irréſiſtible, parvient à rapprocher les hommes, & force nos ennemis eux-mêmes à fournir à nos beſoins.

Ce couvent eſt ſous la protection du conſul François de Seïde ou plutôt du conſulat d'Acre, qui en releve. Daher d'Omar, maître de ce pays, garantit aux cénobites la poſſeſſion de leur retraite, moyennant un petit tribut qu'on lui paye annuellement. Chaque fête principale, on arbore l'étendard de France ſur le monaſtere.

Les peres Carmes de cette montagne viennent faire leurs proviſions annuelles dans la ville d'Acre, où ils poſſédent un hoſpice, mais qu'aucun d'eux n'habite, ſinon dans les momens de beſoin. Quant aux comeſtibles journaliers, ils s'en fourniſſent à la nouvelle Caiffa, éloigné de leur couvent d'environ trois milles & demi.

Les mœurs pénitentes des religieux du Mont-Carmel ont aussi inspiré aux Mahométans la plus grande dévotion pour l'église de ce lieu. Au milieu de leurs extrêmes nécessités, & particulierement dans leurs maladies, ils invoquent les images de la Vierge & du prophete Elie, chose étonnante quand on considere l'article de leur loi, qui fait défense d'honorer les tableaux des saints. J'eus plus d'une occasion d'observer leur zele & leur ferveur, pendant quarante jours que je passai dans le monastere.

En 1763, tems où le chef d'Acre avoit à repousser les efforts de ses propres fils, quelques Arabes Bedouins mirent à profit cette division, pour venir piller le couvent des pauvres solitaires. Cette espece barbare leur arracha tout ce qu'ils possédoient en meubles & en provisions. Cependant ils se sauverent à Acre, à l'exception d'un seul, que respecta la fureur des brigands. Mais lorsque l'union se fut rétablie entre le pere & les enfans, ces religieux revinrent à leurs cellules, qu'ils remirent dans le meilleur ordre possible.

Sur le penchant du Carmel, dans toute l'étendue de terrein, qui divise les grottes El-Kader du couvent des cénobites, l'on remarque plusieurs cîternes, destinées anciennement à recevoir les eaux du ciel. Je fus curieux de me faire des-

cendre dans une des plus apparentes, que je trouvai ſpacieuſe. Elle me ſembla ne devoir à l'art que l'enduit ſolide dont ſon pavé étoit revêtu ; cependant il eſt lézardé & même détaché en différens endroits, de maniere à ne pouvoir plus retenir l'abondance des pluies.

Il y en a deux autres un peu plus loin, dans le même genre, mais capables au moins, de conſerver un peu d'eau dans l'hiver, pour l'uſage des bons religieux.

A quelques pas du couvent, l'on trouve une grotte ſolitaire, qui, ſelon la perſuaſion des Orientaux, fut la demeure du prophete Eliſée, duquel elle porte le nom.

Parvenu au ſommet de la montagne, on voit les ruines d'un antique édifice, qui inclinent viſiblement ſur les cellules des Carmes. L'auteur du Théâtre de la Terre-Sainte, cité déjà plus haut, nous aſſure que ce monument étoit un monaſtere de la conſtruction de ſainte Hélene.

Il eſt facile de reconnoître la ſolidité de ces débris, qui même ont l'apparence d'une muraille de fortereſſe. La premiere fois que je viſitai le Mont-Carmel, je les trouvai beaucoup plus élevés qu'à mon retour. Mais on me dit dans le monaſtere, qu'on les avoit démolis de ſix coudées, pour prévenir leur chûte, dont les cellules pouvoient être couvertes, dans la fureur des ouragans.

Cette excuſe légitime ne plut pas aux amateurs d'antiquités, qui préferent un monceau de quelques pierres remarquables à la sûreté & à la vie des hommes.

Je n'arrêterai pas le lecteur ſur d'autres veſtiges d'anciens couvens qui peuploient cette montagne ; ils n'ont rien offert à ma curioſité de bien remarquable.

Il paroît que ſaint Elie habita ſucceſſivement toutes les parties du Carmel, puiſque la plupart des grottes, des fontaines & des champs, ſont appelés de ſon nom.

Après cinq milles de marche, l'on deſcend dans une vallée, où l'on obſerve avec intérêt un lieu aſſez vaſte qu'on a creuſé dans la pierre. Deſtiné à recevoir des chevaux, il en peut réunir juſqu'à douze.

Une fontaine voiſine, qui promene ſon eau dans la vallée, ſe jettoit dans un canal également taillé ſur la roche vive, & faiſoit tourner les roues d'un moulin à peu de diſtance de la mer. Mais le canal & le moulin ſont détruits, ſans qu'on penſe à tirer d'autre avantage de cette eau excellente, qui ſe perd dans l'immenſité des flots.

Un peu plus bas, eſt une ſeconde ſource auſſi pure & auſſi bonne, où viennent puiſer les bons cénobites, lorſque la chaleur de l'été deſſeche la cîterne du couvent.

On entre enſuite dans un champ qui ſe nomme Champ des Concombres. Il eſt ainſi déſigné, parce que ſon ſol contient une quantité de pierres rondes, dont l'intérieur de matiere criſtalline, a beaucoup de reſſemblance à la moëlle d'un concombre. La ſuperſtition orientale conſidere cet effet ſingulier, comme une malédiction du prophete Elie, qui ne pouvant obtenir du propriétaire de ce terrein, un de ces concombres pour ſe rafraîchir, ordonna qu'ils ſe changeaſſent en pierres. Mais le philoſophe Européen qui s'amuſe de cette fable, y reconnoît l'ouvrage ordinaire de la nature. Au reſte, on trouve beaucoup de ces eſpeces de pierres dans toutes les montagnes de la Syrie.

Les édifices de cette partie du Carmel ſe détruiſent ſous les efforts des Arabes, qui en tranſportent les matériaux à Damiette, où l'on manque de pierres pour la bâtiſſe.

Dans la diſtance de huit milles du promontoire, en s'avançant à l'orient, l'on arrive à un certain endroit de la montagne qui fait face au couchant. Les Arabes l'appellent Manſur, & les Européens Lieu du Sacrifice, en mémoire de ce qu'y fit le prophete Elie, inſpiré des Cieux. Je veux parler de la flamme divine qu'il attira ſur ſon ſacrifice, afin de donner une idée viſible du vrai Dieu à la nation d'Iſraël, tandis que

les prophetes de Baal trouverent le ciel ſourd à leur invocation. J'ai fait voir dans ce volume, comment le peuple, ramené de ſon erreur, s'en vengea ſur ceux qui l'y avoient plongé.

Ce même alentour préſente à la vue quarante grottes, enchaînées l'une à l'autre; & c'eſt la ſeule probabilité qui nous reſte de l'exiſtence des anciens anachoretes du Carmel.

Cette montagne, ſituée dans la Phœnicie, appartenoit, ſelon Calmet, à la tribu d'Aſer & à celle de Manaſſés, dans la partie méridionale. Elle a trente milles d'étendue. Célèbre dans l'Ecriture-Sainte, par le ſéjour qu'y firent les prophetes Elie & Eliſée, le Mont-Carmel n'y eſt pas moins vanté pour l'abondance de ſes productions & la bonté de ſes fruits; mais cette terre heureuſe n'eſt plus couverte que de forêts.

Il faut qu'elle ſoit naturellement fertile, puiſque diverſes plantes y croiſſent ſans culture, comme la ſauge, l'abſynthe, la rue, l'hyſope, la lavande & le perſil; on y voit auſſi des fleurs, telles que l'hyacinthe, le lys, l'anémone, la tulipe & la renoncule.

Il y a quelques années, que deux Allemands vinrent exprès au Carmel, pour recueillir toutes les plantes rares qui s'y trouvent : l'on me dit, qu'ils s'en étoient allés fort contents de leurs obſervations.

Ce lieu eſt très-agréable, & ſur-tout avantageux au plaiſir de la chaſſe, par la quantité des oiſeaux & des quadrupedes qui s'y retirent. Dans le nombre de ces derniers, j'ai apperçu quelques tigres.

Depuis qu'il fait partie des domaines de Daher d'Omar, il eſt purgé des Arabes Bedouins, répandus auparavant dans la plaine avec le chef qui les commandoit.

Il exiſtoit anciennement ſur cette montagne une fortereſſe, appelée Hecbatane. Pline nous ajoute qu'elle ſe nomma poſtérieurement le Carmel, comme le promontoire ſur lequel elle étoit conſtruite.

Pythagore ſe plaiſoit à rêver dans ces endroits ſolitaires; & ſeul avec ſes penſées, il les y méditoit & les fortifioit, avant de les communiquer aux écoles de la Grece.

Veſpaſien y alla conſulter l'Oracle, qui, ſelon Tacite, n'y avoit qu'un ſeul autel, ſans ſtatue & ſans temple.

Saint Louis, roi de France, vint auſſi au Carmel en 1254, & obtint du ſupérieur des peres Carmes, que ſix de ſes religieux l'accompagnaſſent eu Europe, pour s'établir dans ſon royaume.

Quelques années auparavant, il en étoit venu un petit nombre en Toſcane, comme le prouvent certains monumens authentiques.

Il eſt aiſé de reconnoître que cette montagne fameuſe porta jadis ſur ſon ſommet des édifices ſuperbes. Les matériaux qui en reſtent, donnent une grande idée de leur conſtruction. Employées à des bâtimens plus récens, qui ſont auſſi détruits, ces pierres antiques ont encore échappé aux ruines. Un architecte Européen eut regreté plus que moi, de voir ſur ces débris de belles colonnes de granit oriental, dont peut-être on ne fera jamais aucun uſage.

Depuis que l'ignorance & la barbarie ſuccéderent aux ſiecles du bon goût & de l'architecture, on trouve dans toute la Syrie & particulierement dans les villes maritimes, de pareilles colonnes entaſſées en murailles ou perdues dans des fondemens.

Si les idées du grand & du beau renaiſſent un jour dans ces contrées enveloppées des ténebres, la main du goût n'aura beſoin que d'ouvrir la ſuperficie de la terre, pour retrouver des modeles qui la guident & la perfectionnent.



CHAPITRE V.

Route de la Ville d'Acre à la forteresse de Geddin, au Village de Zib & leurs Alentours.

LA porte méridionale d'Acre aboutit à un chemin exposé au couchant, qui, après un demi-mille, conduit à Bohattebe, endroit situé sur une petite éminence, en partie vers le lever du soleil. Il renferme les ruines d'un ancien temple, qui servit au culte des Chrétiens & des Turcs, mais dans des tems différens. Ce qui reste de sa construction paroît du moins le prouver.

Quelques pas plus loin, est une mosquée, remarquable par son cimetiere, où l'on déposa un nombre prodigieux d'infideles, qui périrent sous les murailles d'Acre.

En prenant une autre route, en face du nord, on entre dans la plaine d'Acre, fertile en grains, en orge, en légumes, en coton. C'est au milieu de ces belles campagnes, que Faulques premier, roi de Jérusalem, comte de Gand, & gendre de Baudouin III, perdit la vie. Emporté par l'ardeur de la chasse, il tomba de cheval, & se brisa la tête sur le pomeau de la selle. Cet accident eut

lieu en novembre 1142, & l'on en trouve les détails dans l'Hiſtoire de Guillaume de Tyr.

Après ſix milles de marche, l'on monte une colline, du côté de l'orient, en laiſſant à ſa droite le village d'Abuſſinau, abondant en coton. Je ne dirai rien du Kuichad, dont les terres ingrates payent à peine les ſoins du cultivateur.

A la deſcente de cette monticule, l'on ſuit le chemin pendant trois milles, pour détourner enſuite vers le levant. Il faut monter une ſeconde colline un peu plus élevée, & marcher l'eſpace de deux milles, dans un ſentier fatiguant, qui mene à la fortereſſe de Geddin, éloignée d'Acre d'un peu plus de onze milles. Je me ſouviendrai toujours du Sciehk ou chef Arabe, qui commande ce château-fort, ſous les ordres de Daher.

L'accueil généreux qu'il me fit, acheva de me confirmer dans la bonne opinion que j'avois du caractere hoſpitalier des Arabes. Sans me connoître, ſans même que je lui fuſſe recommandé, il me fit ſervir, à mon arrivée, tous les rafraîchiſſemens en uſage parmi eux. Après m'avoir conduit dans un logement commode, ſes ſoins ſe porterent enſuite ſur mon domeſtique & mes chevaux.

Je tombois dans une circonſtance intéreſſante pour un voyageur : c'étoit le 13 de juillet, jour ſolemnel

ſolemnel chez les Arabes, parce qu'il ramene le Bairam ou ſeconde fête de Pâque. Je vis, au coucher du ſoleil, le gouverneur & ſa cour ſe mettre à table, & célèbrer dans un repas pompeux l'allégreſſe de cette ſolemnité mahométane. Il ne ſera pas hors de propos, que je décrive la maniere de manger des ſeigneurs Arabes, peu différente de celle des Turcs.

Après que l'on a couvert le pavé de divers tapis, l'on dreſſe, au milieu de la place, une table longue, élevée de terre à peu près d'une palme, & qui n'a de largeur qu'une coudée & demie, ſans étendre deſſus aucune nappe ou autre eſpece d'ornement... Différens plats fort abondans de pilau ou de riz cuit ſans ſauce, dont on entoure un mouton dans ſon entier, & dont on a farci le ventre avant de le rôtir, ces plats, dis-je, ſont ſervis à la premiere faim des convives. L'on ajouteroit un ſecond mouton, ſi le nombre des perſonnes à table montoit à plus de trente. Ce principal ſervice eſt entre-coupé de beaucoup d'autres plats, qui contiennent pluſieurs ſortes de légumes bouillis avec des viandes aſſaiſonnées diverſement; enfin, l'on voit paroître un dernier mets, qui conſiſte en pots de lait caillé & rendu aigre avec du levain. Il ſeroit inutile de répéter ici que ce ragoût ſe nomme Leben: j'en ai parlé au chapitre des Arabes, ainſi que

de l'eſpece de fouace mal cuite & déliée qui leur tient lieu de pain. On ne fait point d'uſage dans ce repas que je décris, de couteau, de fourchettes, d'aſſiettes, de ſerviettes & de verres. Je n'y ai vu que deux ou trois cuillieres faites d'os ou de bois ſimplement, qui même y ſont inutiles.

Ces mets ainſi diſpoſés, l'on prévient les convives de ſe laver les mains & d'ôter leurs mules. Tous ſe préſentent à table avec le chef qui invoque la bénédiction céleſte ſur le feſtin; enſuite chacun s'aſſied à terre en ſe croiſant les jambes, & l'un des valets étend ſur les genoux de tous, une nappe qui fait le tour entier. Après quoi, l'on commence à manger, ſans autre compliment.

Les Européens habitués aux cérémonies & ſur-tout à la propreté, ne ſe trouveroient pas à leur aiſe dans cette table. Je doute fort que leurs cœurs délicats ne ſe ſoulevent un peu, de voir chaque convive porter la main dans les plats, la promener ſur tous les ragoûts ſelon ſon envie, l'emplir de pilau ou de viandes mêlées, qu'il pétrit en forme de boulettes, & enfin, preſſer le tout enſemble dans ſa bouche.

Quant à leur boiſſon, qui toujours eſt d'eau, ils en demandent au valet le plus proche, buvant pour l'ordinaire dans des taſſes de terre

ou de cocotier, & presque jamais dans le verre.

Ils restent très-peu de tems à table, & s'en levent ensemble pour remercier Dieu de leur bon appétit. Après s'être lavé de nouveau les mains & la bouche, ils passent dans une autre salle, où l'on a préparé des fruits avec ce qui fait partie du dessert. J'ai remarqué qu'ils ne touchoient que modérément à ces douceurs, qui presqu'aussitôt sont desservies. On leur apporte en dernier lieu, le café & la pipe, dont ils se récréent, en se réunissant en cercle.

Les restes de leur table passent aux gens de la suite, & en seconde main aux valets inférieurs. Mais devineroit-on pour quelles bouches est destinée la desserte de cette infame valetaille? Serai-je bien cru de ces contrées d'Europe, qui sont leur plus douce gloire d'encenser les femmes, où celles-ci sont reines, & sur-tout dans les tables chargées' pour elles de mets friands, & de sucreries exquises, où rien ne paroît bon s'il n'est offert de leur main, où le maître du logis lui-même n'oseroit toucher au plat le plus ordinaire, sans la permission des dames? Eh bien! dans ce pays barbare, l'on porte aux femmes, & j'entends parler des maîtresses de maison, l'on leur porte ce qui a pû échapper à la dent malpropre du dernier des esclaves. Elles boivent le café & fument à la maniere des hommes.

Tout le monde ſait qu'il eſt défendu aux ſectateurs de l'Alcoran de manger d'aucun animal, déſigné comme impur par l'Ancien Teſtament; mais peut-être ignore-t-on que la prohibition du vin n'eſt pas tirée de la loi du prophete, mais d'un autre livre ſaint qu'on appelle le Taalim, & le Mahométan qui ſeroit pris en contravention de ce précepte, ſubiroit une peine rigoureuſe.

L'auteur du Taalim fonde la raiſon de cette défenſe ſur une hiſtoire, ou pour mieux dire, ſur une parabole, dont les Orientaux font ſouvent uſage dans leurs diſcours. Il dit donc que deux anges nommés, l'un Arot & l'autre Marot, furent envoyés par prédilection, pour gouverner le monde, avec l'ordre exprès de ne pas boire de vin. Un différent domeſtique vint diviſer la plus belle union : & l'épouſe qui deſiroit ſe rapprocher du cœur de ſon mari, crut y parvenir aiſément par la médiation des deux favoris du ciel. Elle les invita de ſe rendre à ſa maiſon, où ils furent accueillis avec beaucoup de fête. On leur préſenta du vin dans une coupe, qu'ils n'oſerent refuſer aux mains gracieuſes qui l'apportoient. N'eſt il pas bien pardonnable de devenir mortel pour une belle femme? Ils goûterent donc cette liqueur qui leur parut exquiſe, & ils en burent un peu trop. Echauffés & bientôt enivrés, meſſieurs les anges voulurent remercier leur

charmante hôtesse avec une expression de sentimens un peu vifs, dont l'amant fait usage encore plus que l'époux. Cette femme étoit chaste & fidele, & par conséquent se trouva confuse & embarrassée. Pour sortir avec honneur de ce pas épineux, il falloit de l'adresse. Elle en eut. Sous le prétexte de la curiosité, elle demanda aux deux messagers célestes de quelles paroles ils se servoient pour retourner vers Dieu. Une premiere foiblesse conduit à une autre, lorsqu'on en attend le prix. Ils lui révélerent ce secret important. La femme s'en prévalut soudain, s'arracha de leurs mains, & perça jusqu'au trône de l'Eternel. D'un ton suppliant elle exposa ses doléances, qui furent entendues avec justice. La bonté du Roi des cieux alla plus loin. Cette ame pure devint une étoile rayonnante, & les anges prévaricateurs, attachés par les pieds avec de grosses chaînes, furent plongés dans un puits, appelé Babil. Ce ne sera qu'au jour du jugement, que la rigueur suprême finira ou changera leur supplice.

Cette histoire assez singuliere n'est connue que des savans & des docteurs de cette religion. Si l'on demande à la plupart des Mahométans & sur-tout aux moins lettrés, d'où provient la défense de boire du vin, ils disent, que Mahomet traversant un jour un village, remarqua qu'on y étoit en fête & en joie. Une célébration de nôces

en étoit la premiere cause & le vin la principale. Le prophete jugeoit dans sa sagesse, que le plaisir étoit l'ame de la vie. Il conçut donc beaucoup d'estime pour la liqueur bienfaisante qui ravit les sens en faisant oublier les maux. Mais le lendemain, il repassa dans ce même lieu, & n'y vit plus que la terre arrosée de sang. Il apprit bientôt que les convives, portés à la fureur par l'excès du vin, s'étoient battus cruellement, que quelques-uns avoient été tués, & que la plupart étoient couverts de blessures. Mahomet, en homme sage, changea d'avis & ne voulut plus d'un plaisir, dont la fin est si amere & si mortelle. En conséquence, il conseilla à ses sectateurs de renoncer au vin.

Je viens de décrire le souper du chef de Geddin, auquel j'assistai; il voulut à son tour me voir à table. Comme je savois que les Arabes sont satisfaits qu'on adopte leurs usages, il m'en coûta peu de m'y conformer, jusqu'à même me priver de vin pour lui plaire. J'eus à m'applaudir de cette déférence qui me concilia ses bonnes graces, puisqu'il me permit d'aller observer tous les alentours du château. Il fut assez honnête pour me faire accompagner d'une partie de ses seigneurs.

La matinée suivante, j'examinai le château de Geddin, reconstruit en partie sur les ruines de l'ancienne forteresse Dindin, que possédoient les

chevaliers Teutoniques. Il ſe trouve dans ſes environs quelques habitations d'Arabes mahométans, ſujets du chef même.

Située ſur les confins du Mont-Saron, vers l'orient, cette citadelle jouit d'une expoſition avantageuſe, dominant ſur différentes collines, ſur les campagnes abondantes autant qu'agréables de la ville d'Acre, & ſur l'étendue des mers.

Le Mont-Saron, dont j'offrirai quelques détails, appartenoit à la tribu d'Aſer.

Le chef me fit conduire par dix ou douze perſonnes de ſa cour, à ſon jardin appelé Geddon. Il eſt éloigné de ſix milles du château, & le chemin en eſt difficile, eſcarpé & très-mauvais, mais du moins planté de petits arbres qui l'ombragent. Ce jardin a pluſieurs milles d'étendue, dans une vallée ſpacieuſe, couverte de fruits excellens, tels que l'olive, l'amende, la pêche, l'abricot & la figue. Toutes les ſources de la montagne y découlent en abondance, & viennent arroſer le coton qui croît facilement ſur ce ſol. On aime à rencontrer de diſtance à autre, de beaux réſervoirs d'eau lympide, dont les Arabes ſont très-curieux. Une collation bien choiſie qui m'attendoit ſous l'ombrage des arbuſtes, & ſur les bords d'un ruiſſeau paiſible, me fit éprouver un plaiſir plus doux encore. Après nous être rafraîchis, nous retournâmes au château de Geddin,

& je remerciai de bon cœur mon hôte généreux.

Je le quittai le même jour, quatre heures avant le coucher du ſoleil, & ce ne fut pas ſans regret, comme on le penſe bien. Il me fit l'honneur de paroître ſenſible à mon départ, & me donna des lettres de recommandation pour le premier ſecrétaire qu'il occupe à Terſchia, village éloigné de Geddin d'environ ſix milles, où je couchai. On eut l'attention de me conſtruire, au frais, une eſpece de berceau couvert de branches d'arbres, pour que je puſſe mieux repoſer, parce que la chaleur brûlante ne permettoit pas d'habiter alors les maiſons. Ce village, eſt, il eſt vrai, expoſé ſur le Mont-Saron, mais de petites éminences qui l'entourent, obſtruent la fraîcheur du grand air, & le rendent fort incommode en été.

Il eſt très-abondant en eaux, qui fertiliſent ſon coton, ſes arbres fruitiers, & ſur tout la plante du tabac, mais beaucoup moins ſoignée qu'elle ne devroit l'être : ſi le cultivateur entretenoit cette production, comme on le fait ſur les montagnes de Gibelet, elle deviendroit plus parfaite encore dans cette contrée.

Je ne dirai rien d'un hameau que l'on rencontre cent pas plus loin, parce qu'il n'a de

remarquable qu'une ancienne église, où les Grecs catholiques font quelquefois l'office.

A six milles de ce lieu, est une vallée très-étroite, nommé Kerein; le sommet du Saron y décharge ses eaux, qu'on reçoit dans de grands réservoirs dignes d'être observés. Ils sont d'un bon dessin & construits en forme de tours. A mesure qu'ils se remplissent, ils s'écoulent par différens conduits qui font tourner autant de roues de moulins. Réunies ensuite dans des bassins semblables aux premiers, ces mêmes eaux se divisent encore pour fournir au même usage.

En descendant dans cette vallée qui incline au couchant, l'on trouve quelques anciens édifices, que l'on croiroit avoir été occupés dans le principe, par des moulins de la même forme. Mais aujourd'hui ils sont abandonnés aux injures des saisons.

L'écoulement des canaux, dont je parlois, vient au milieu de la vallée former un petit fleuve, très-abondant en poissons. Son cours qui ne s'étend pas loin, s'affoiblit & se perd au milieu des jardins & des campagnes de la plaine d'Acre, jusqu'à la mer, qui recueille ses rameaux.

Les collines circonvoisines sont couvertes de forêts, & dans le fond qu'elles enchaînent, l'on peut se promener au frais, sous de belles avenues de platanes, dont la grosseur annonce assez

la vieilleſſe. Les eaux abondantes, qui arroſent cet endroit, contribuent autant que l'ombrage à le rendre délicieux.

Je fus ſurpris, en avançant l'eſpace de quatre milles, d'appercevoir, à main gauche, une grande égliſe, d'une conſtruction gothique, mais ſuperbe & réguliere. Auprès de ſes murs, eſt une maiſon, qui me parut avoir été l'azile des miniſtres qui deſſervoient le temple. Ces deux édifices ſervent maintenant de retraite aux troupeaux qui fréquentent ces pâturages.

Je découvris ſur le ſommet voiſin, le fameux château de Montfort des anciens chevaliers Teutoniques. Le chemin en eſt ſi roide & ſi eſcarpé, que je n'aurois pu le gravir ſans l'appui des arbres dont il eſt couvert.

L'on n'y voit plus que des monceaux de pierres, des maiſons détruites, & quelques débris conſidérables. Je ne ſais pas trop ſi cet antique monument n'auroit point été antérieur à l'ordre Teutonique même; je ſerois tenté de le croire, d'après les marbres & les colonnes qui portent l'empreinte d'une plus haute antiquité. Mais ce qui m'étonna beaucoup, ce fut de voir ſur cette montagne des matériaux immenſes & prodigieux, que la route, étroite & impraticable, n'a pas dû permettre d'y tranſporter, ou bien il faut que l'outrage des tems l'ait rompue & détruite.

J'hasarderois presque de dire, qu'on arrivoit autrefois à ce château par un pont-levis, appuyé d'un côté, sur la cîme d'une montagne qui fait face à la partie méridionale du bâtiment. L'on y distingue un sentier fort commode qui m'a fait naître cette idée. Si l'on suivoit sa pente, on tomberoit dans un précipice profond, dont les deux sommets sont séparés.

Les Arabes appellent cette forteresse de Mont-Fort, le château Enchanté; ils m'ajouterent qu'il y avoit dans l'intérieur de l'église, élevée au pied de la montagne, une voie souterraine qui conduisoit au plus haut de l'édifice. En effet, je m'en assurai, mais elle est presque comblée par la chûte des terres.

À la descente du Saron, en traversant la plaine d'Acre, dans l'exposition du couchant, l'on rencontre des endroits détruits, qui, par leurs ruines remarquables, annoncent une grandeur ancienne. De ce nombre, est la municipalité de Bedar, dont *Baudouin premier, roi de Jérusalem, fit une concession à l'évêque de Bethléem*, comme nous le rapporte Guillaume de Tyr, dans son Histoire de la guerre sainte.

L'on traverse la même plaine, du levant à la partie occidentale, distante d'un peu plus de six milles, & l'on parvient à Zib, sur les bords de la mer. Au milieu des débris, qui attestent l'im-

portance de cette antique cité, l'on voit une forteresse de date plus récente, gardée par un petit nombre de soldats.

Cette Zib, connue dans l'Ecriture Sainte sous les noms d'Achsaph & Achzibe, vit son roi combattu & défait par Josué sous ses propres murailles. On compte neuf milles de cette place aux portes d'Acre.

CHAPITRE VI.

Voyage d'Acre à la Ville de Nazareth en Galilée.

LE gouvernement paisible de Daher, & sa vigilance à écarter les Arabes des terres soumises à son domaine, ont applani aux voyageurs tous les passages de la Galilée. La persuasion de n'avoir à courir aucun risque, me fit naître le desir de visiter les lieux les plus célèbres de cette province.

M'étant informé de quelle maniere je pouvois satisfaire à ce desir, l'on me dit qu'un simple guide me suffiroit dans ma route. Mais le hasard me procura la compagnie de gens très-aimables, qui devoient suivre le même chemin que moi.

En ſortant d'Acre par la porte de Nazareth, on avance quelques pas, du côté de l'orient, où l'on voit des débris d'édifices ſur un tertre aſſez étendu, qu'éleverent les troupes Ottomanes, pendant le dernier ſiege de la ville, pour leur ſervir de retranchement.

L'on continue de traverſer cette plaine très-fertile qui conduit à une petite colline appelée Telkiſſan, où étoit jadis un village de ce nom. Dans la proximité, l'on apperçoit Miar & Damun, dont les dernieres habitations aboutiſſent à des vallées étroites, mais délicieuſes & embellies d'arbuſtes ſauvages. Heureux les cultivateurs fixés dans les hameaux d'alentour. L'on découvre, à ſa droite, ſur une belle éminence, le château d'Abelin, & le bourg contigu, où commande, en ſous-ordre, Joſeph d'Omar, frere du chef d'Acre.

Un amas de ruines, qu'on obſerve dans ce lieu, a fait conjecturer qu'il avoit été l'enceinte de l'ancienne Zabulon, ſaccagée & incendiée par Ceſtius, général des troupes Romaines. Les écrivains de ce tems, ſe répandent en reproches amers contre les maîtres de la terre, dont la fureur n'épargna pas cette cité, rivale de Tyr & de Sidon, tant par l'étendue que par la magnificence de ſes édifices.

Elle fut poſtérieurement le ſiege d'un évêque qui vint au concile de Nicée en 325.

On appelle de ſon nom la vallée la plus voiſine, large de deux milles & longue de ſeize, bien cultivée & abondante en toutes eſpeces de productions. Elle renferme les villages de Benedie & de Tabul.

L'on voit près de là, une aſſez belle fontaine qui porte auſſi le nom de Zabulon. Mon appétit avoit beſoin d'une imagination poétique, pour ſe faire illuſion, dans la miſérable & chétive hôtellerie qu'on trouve ſur les bords de cette ſource limpide. Par malheur je ne ſuis pas poëte, & je ſoupai fort mal.

De cette fontaine à la ville de Nazareth, on compte ſix milles, & le chemin depuis les portes d'Acre, ſe fait à cheval dans l'eſpace de ſept heures.



CHAPITRE VII.

De la Ville de Nazareth, & de ses Alentours.

NAZARETH, ville de Galilée, si célèbre parmi les Chrétiens, est située sous les degrés quinze & cinquante-trois de longitude, trente & trente-deux de latitude.

Elle occupa le troisieme rang entre les cités métropolitaines de la dépendance du patriarche de Jérusalem.

Les Hébreux continuerent de l'habiter au tems des Romains, jusqu'au regne de Constantin, & depuis cette époque, elle passa alternativement des Chrétiens aux Sarazins. Présentement, elle fait partie des domaines du chef d'Acre.

Cette ville ancienne, que renversa le fanatisme, ne fut après ses outrages, qu'un misérable hameau formé de quelques chaumieres arabes.

Au commencement du siecle passé, on crut d'abord qu'elle se releveroit de ses ruines, par la protection de Faccardin, prince ou émire des Druses, qui permit aux religieux de l'Observance d'y construire un monastere.

Mais la foiblesse de cet Emir, dont la mort fut prochaine, fournit aux Turcs les moyens de récouvrer Nazareth. Avec la tyrannie ottomane, cette ville eut à souffrir le brigandage des Arabes.

Enfin elle respira, quand Daher d'Omar en devint le maître. Ce prince assez philosophe pour s'élever au-dessus des préjugés de sa religion, assez habile pour saisir au premier coup-d'œil la situation morale & physique des lieux, ce prince, dont je me plais à faire l'éloge, pensa qu'il lui importoit de tirer Nazareth de son état d'abaissement. Après l'avoir délivré des incursions des Arabes, il s'occupa d'y attirer des habitans. Pour parvenir à ce dessein, il la visitoit fréquemment, & de préférence à toutes les villes de Galilée, il l'habitoit plusieurs mois de l'année, avec le soin d'y faire rendre une prompte & exacte justice.

Sa politique avoit bien prévu que l'affection des Chrétiens pour Nazareth, y en attireroit un grand nombre. Il les y accueilloit avec caresses, il aggrandissoit, pour leur facilité, toutes les maisons incommodes & trop étroites. Enfin, la liberté qu'il y établit, parut en quelque sorte changer en hommes les pierres de cette montagne naturellement stérile.

Assuré de son ouvrage, Daher cessa de demeurer

meurer habituellement dans cette ville. Le palais, qu'il y a fait bâtir, n'eſt plus qu'un lieu de plaiſance, où il vient ſe récréer deux ou trois jours par an.

Il abandonne aux Peres de la Terre-Sainte la perception des tribus & octrois de la cité & des campagnes. Ces bons religieux lui en font paſſer enſuite la totalité, en y joignant une petite ſomme qu'ils lui payent à titre de fermage.

Les maiſons ſont bâties de belles pierres, & la rue qui m'ait ſemblé la plus remarquable, eſt celle dont l'étendue coupe la ville du couchant au midi.

Dans la partie de l'orient, eſt une très-belle égliſe, ſous l'invocation de la Vierge, détruite anciennement par les Sarazins, & rebâtie par le zele des cénobites. Avant d'y entrer, je m'arrêtai quelque tems à conſidérer une petite place, dont la façade du temple reçoit quelqu'embelliſſement. On voit bien qu'elle eſt d'un goût barbare; mais elle a pourtant un mérite réel, & annonce du génie dans le deſſin.

L'égliſe eſt compoſée de trois nefs, que diviſent deux rangs de pilaſtres en pierres. Celle du milieu renferme le maître-autel, auquel on monte par deux eſcaliers aſſez nobles, dont l'on admire ſur-tout les baluſtres de fer, ouvrage habile de l'un des religieux du couvent. Sous ce même

autel, eſt une grotte remarquable, appelée la chapelle de l'Annonciation.

On y deſcend par des degrés de marbre fin, & taillé avec goût. C'eſt, dit-on, dans ce lieu qu'apparut à la Vierge l'Ange vénérable qui lui portoit les ordres du ciel.

Deux colonnes de beau granit oriental frappent, en entrant, la vue de l'obſervateur. Elles paroiſſent avoir été conſtruites pour ſervir de point d'appui & tout à la fois d'ornement à la grotte. L'une eſt rompue dans la partie de ſa baſe, de maniere qu'elle ſeroit déjà écroulée, ſi des ferremens ne l'attachoient aux pierres de la voûte. Mais comme on ne peut les appercevoir au-dehors, le peuple s'imagine que cette même colonne ſe ſoutient ainſi par l'effet d'un miracle toujours ſubſiſtant.

L'autel de ce ſouterain a beaucoup de dignité & de magnificence. Les différens marbres qui le décorent, reçoivent un nouveau luſtre de la lumiere répétée de pluſieurs lampes d'argent, que les princes Chrétiens donnerent à cette égliſe.

Dans les ſolemnités l'on orne les murs, & les pilaſtres de diverſes tapiſſeries, où ſont exprimés les myſteres de la Vierge; préſent ſuperbe de la maiſon d'Autriche.

J'allai enſuite viſiter toute l'enceinte du couvent avec ſes dépendances. Grand & ſpacieux,

il ressemble plutôt à une forteresse qu'à une habitation monastique, par la hauteur & la force de ses murailles. La porte même est en fer, & résisteroit aux efforts des massues. Il fut heureux pour ces bons Peres de s'être ainsi retranchés contre les incursions des Arabes, qui tenterent plus d'une fois de pénétrer dans l'intérieur; je pourrois ajouter que cette maison religieuse est une espece de ville, où l'on trouve toutes les choses nécessaires à la vie.

Il n'y a ordinairement que douze ou quinze religieux attachés à ce monastere; mais on y voit en tout tems un nombre considérable de pélerins & de voyageurs, auxquels on donne généreusement l'hospitalité.

Deux de ces Peres bien instruits dans la langue arabe, servent de curés aux catholiques de la ville. Deux autres sont chargés du soin d'élever la jeunesse, à laquelle ils apprennent l'italien, de sorte qu'il est familier aux habitans de Nazareth. Cette affection naturelle qu'on a pour son pays se réveilla dans mon cœur, en entendant parler mon idiôme originaire. J'en aimai davantage les bons Peres qui l'enseignent, & je me figurai quelques instans être au milieu de mes amis & de mes compatriotes. L'accueil franc & gracieux qu'on me faisoit, ajoutoit encore à cette douce idée.

Je ne parlerai pas de l'habillement des Nazaréens, modelé ſur celui des Arabes, que j'ai décrit. Mais les vêtemens des femmes étant particuliers à cette ville, je vais les dépeindre.

Couvertes d'une chemiſe turque, elles en tiennent les manches ſi larges & ſi longues qu'on les voit raſer la terre ; ce qui les fait paroître encore plus bizarres, c'eſt le mélange des bandes rouges & blanches dont elles ſont compoſées.

La blancheur entiere de la chemiſe, des couleurs plus tranchantes dans les manches, & une broderie aſſez groſſiere, diſtinguent les femmes des perſonnes qui ſont encore filles.

Sur ce premier vêtement, elles en portent un autre de pareille toile qu'elles ſerrent à l'endroit de la taille, avec une large ceinture de cuir. La coupe des bras eſt la même que dans la premiere chemiſe. Communément elles vont ſans chauſſure, ou très-peu, du moins, font uſage de mules.

Elles ſe couvrent la tête d'une eſpece de bonnet plat, entouré de pluſieurs doubles de toile turque & de longs morceaux de ſoie rouge. On ne leur diſtingue pas le front ſous le bandeau qui l'enveloppe. Elles l'attachent derriere avec deux barbes, dont l'une retombe ſur les épaules, tan-

dis qu'elles se servent de l'autre pour se voiler le menton & la bouche.

Cette façon de s'habiller, assez ridicule en apparence, a pourtant ses avantages. En dérobant à l'œil presque tout le corps des femmes, elle l'empêche de se familiariser avec des beautés qui perdent toujours à être trop apperçues; elle fait supposer des graces & des attraits à celles qui n'en ont point. Elle tient en haleine la constance & le respect des hommes pour un sexe foible, dont la modestie est l'arme la plus sûre, & toujours la seule invincible.

Les Mahométans ne possédent aucune mosquée à Nazareth, quoique ce lieu soit soumis à l'empire d'un prince de leur culte. Daher d'Omar, que l'intérêt portoit à favoriser les chrétiens, ne voulut pas faire résider de Muphti dans cette ville. Pour donner même une plus grande preuve de sa protection au catholicisme, il confia la souveraineté de ce pays au gardien du couvent, qu'il ne dédaigne pas d'appeler du nom de chef.

Dans la partie occidentale de la ville, est un temple chrétien, bâti, dit-on, à la place de l'ancienne synagogue, où Jesus-Christ fit voir aux Juifs l'accomplissement des prophéties en sa personne. Ce lieu servit long-tems de retraite aux troupeaux, mais il est aujourd'hui assez bien réparé.

Dans les alentours, l'on voit une belle fontaine d'excellente eau, mais eſtimée du peuple par une autre raiſon. Il conjecture qu'elle étoit contigue à la maiſon de la Vierge, & fourniſſoit à ſon uſage. Cette idée ajoute beaucoup, dans ſon eſprit, à la bonté de la ſource.

A quelque diſtance de là, l'on remarque une groſſe pierre de forme ronde, appelée Table du Chriſt. On prétend qu'il y vint manger plus d'une fois dans la compagnie de ſes diſciples. Les habitans de Nazareth lui rendent une eſpece de culte, en brûlant autour d'elle des parfums & de l'encens.

Dans l'éloignement d'un mille de la ville, du côté du midi, l'on arrive à une montagne, que les Arabes nomment Sein, & les Nazaréens Montagne du Précipice, parce que les Juifs voulurent en précipiter le Meſſie. On trouve ſur ſon ſommet une petite grotte, taillée dans la pierre, en forme de tabernacle, pour retracer à la mémoire des hommes la puiſſance miraculeuſe qu'y manifeſta le Fils de Dieu, en échappant aux mains des impies.

Le pinceau de ces contrées barbares eſſaya d'en conſacrer auſſi le ſouvenir, au-deſſus de ce ſanctuaire iſolé; mais le talent ne répondit pas à l'intention, & je penſai que l'artiſte eût bien fait

d'écrire au bas ce qu'il exprimoit, comme ce peintre Européen qui dessinoit un coq.

Il y avoit jadis sur cette montagne, un monastere fameux, que la fureur des tems a renversé. Quelques cîternes à moitié détruites, sont les seules preuves de son ancienne existence.

Une autre montagne fait face à celle du Précipice, & n'en est séparée que par un torrent, à la portée d'un trait d'arbalêtre. Les pluies de l'hiver accroissent tellement ce courant, qu'il inonde tous les alentours, & même une partie de la plaine de la Galilée.

A trois milles de Nazareth, entre le couchant & le midi, est l'enceinte de l'antique cité de Saffe, Jafe ou Saffre, de la tribu de Zabulon; à peine en reste-t-il quelques pierres informes, peu dignes de l'attention d'un voyageur.

En avançant un peu plus loin, ma vue se porta sur une colline charmante, fertile en productions de toute espece. Je m'empressai de l'atteindre, & je la montai, au milieu de l'ombrage d'une vigne touffue qui tapisse & enrichit ces côteaux délicieux. Les grappes en étoient mûres, & sembloient inviter ma main à les cueillir. J'étois altéré & j'en détachai quelques-unes. Un petit bourg est élevé sur ce sol heureux, avec un autel champêtre, où les Peres de Nazareth viennent célébrer la fête des Apôtres. Leur piété ne pou-

voit mieux faire que de consacrer un temple à l'auteur de la nature, dans un lieu qu'il combla de toute l'abondance de ses bienfaits.

CHAPITRE VIII.

Voyage de Nazareth aux Villes de Cana & de Tibériade.

APRÈS avoir traversé plusieurs plaines & collines dans la partie septentrionale de Nazareth, l'on arrive à Cana en Galilée, ou autrement appelée Cana mineure.

Cette ville, si connue par le miracle fameux de l'eau changée en vin, n'est plus aujourd'hui qu'un très-chétif village. Je fus surpris même du petit nombre d'habitans que j'y trouvai, d'après la fertilité de ses campagnes, couvertes de bled & d'orge. Ce lieu dépend, comme le reste de la Galilée, du domaine de Daher d'Omar, qui s'y fait représenter par divers Agas ou seigneurs Arabes.

J'y fus reçu avec affection par un pauvre prêtre Grec catholique, dont une petite chaumiere fait toute la fortune. Il m'apprit que différentes sectes de ses compatriotes formoient la principale par-

tie de ce hameau, & que le ſurplus étoit compoſé d'Arabes mahométans. Me conduiſant enſuite ſur des monceaux de ruines, il prétendit que cette enceinte avoit ſervi de ſalle pour les nôces & le feſtin. Je ne voulus pas combattre ſon idée, mais je vis aiſément que cet édifice renverſé annonçoit la forme d'une égliſe. Nicephale nous en donne quelques détails, & en attribue la conſtruction à ſainte Hélene.

Elle devint dans la ſuite une moſquée mahométane, juſqu'à l'époque d'un tremblement de terre, qui fit un ravage univerſel dans ces contrées orientales. Ainſi démolie, elle fut abandonnée aux injures des ſaiſons : il m'a paru par quelques baſes de colonnes, que ce temple renfermoit des beautés. Le bon pere, dont je parlois, y vient de tems à autre célébrer la meſſe.

Au ſortir de Cana l'on rencontre différens villages, comme Traan, Kan-Loup, & autres, peuplés par les Chrétiens & les Mahométans. Je n'y arrête pas mes lecteurs, parce qu'ils ne préſentent rien à leur curioſité.

Toutes les campagnes, dans la diſtance de huit milles, ſont appelées du nom des miracles que le Chriſt y manifeſta. Ici, c'eſt le Champ des Epics, là, c'eſt la Multiplication des Pains, plus loin la Montagne des Béatitudes, & de cet autre côté, la Table du Sauveur.

Enfin, l'on parvient à Béthulie, aujourd'hui Saffet. Cette cité qui vit en 1759, presque tous ses habitans engloutis dans les abymes de la terre, s'est repeuplée depuis cette année fatale. Tous ses citoyens sont Hébreux, ou du moins, il y en a fort peu de catholiques. C'est un des fils du chef d'Acre qui la gouverne sous les ordres de son pere.

L'on reprend la campagne, pour gravir une montagne, au pied de laquelle est la ville de Tibériade.

Ses alentours, assez incultes, sont remplis d'animaux sauvages, tant volatils que quadrupedes, & parmi ces derniers, l'on voit beaucoup de gazelles, espece de petits chevraux.

La ville de Tibériade étoit une des plus considérables du Decapolis. Elle fut bâtie par Hérode-Antipa, Thetrarque de Galliée, qui la nomma Tibériade, en honneur de Tibere-Auguste.

Située vers la partie méridionale du lac de Genezaret, elle étendoit ses anciens murs l'espace de trois milles en longueur, du côté du midi, & dans son large, elle occupoit le terrein qui conduit depuis le même lac jusqu'aux montagnes.

Cette cité se soumit à l'empire de Vespasien, & reçut parmi ses habitans, tous les Juifs échappés des ruines de Jérusalem.

Les chrétiens s'en emparerent en 1100, sous

Godefroy de Bouillon, mais ils la perdirent en 1186, par la trahiſon de Raimond III, comte de Toulouſe.

Elle fut le ſiége d'un évêque, ſuffragant de Nazareth, tant que les rois de Jéruſalem en furent les maîtres.

Préſentement, elle eſt beaucoup moins grande qu'autrefois, n'ayant guères qu'un mille de circuit; ſa forme eſt preſque quarrée, & l'on m'a dit que ſes murs étoient de la conſtruction d'une femme Hébreuſe.

Elle a deux portes, dont l'une au couchant & l'autre au midi. Cette derniere eſt la plus petite & la ſeule ordinairement ouverte.

L'apparence extérieure de cette cité fait naître des idées ſombres & mélancoliques. Si la beauté du ciel n'eut un peu raſſuré ma vue, j'aurois cru deſcendre dans la demeure des morts, les murailles étant bâties de pierres rembrunies & de couleur de fer, comme la fable nous dépeint l'enceinte du palais de Pluton.

Ce ſentiment d'effroi s'accroît encore dans l'intérieur. Vous n'appercevez par-tout que déſolation & malheur : ce ſont des ruines à moitié englouties dans la terre, de ce côté-là; vous voyez de cet autre, quelques maſures réparées en forme de cabanes. Une centaine d'ombres, qu'on m'a dit être les habitans de ce lieu, s'agite

çà & là, autour du voyageur, qu'elle considere d'un air étonné, & peu propre à lui donner de la confiance.

Avant 1759, cette ville étoit plus habitée & moins effroyable. L'on y trouvoit quelques édifices assez beaux, & d'anciens temples dignes d'observation. Le chef Selobi, fils de Daher, y avoit élevé un vaste palais, où il faisoit sa résidence. Mais tous ces monumens, ouvrage d'une longue suite d'années, ont disparu sous terre, dans l'espace de quelques secondes.

Au couchant de cette cité, sur la rive du lac, est une grande église, qu'épargna la secousse du tremblement. Elle fut abandonnée long-tems aux troupeaux qui s'y retiroient. Mais les chrétiens eurent le courage de la réparer, quand Daher les engagea de venir habiter les ruines de Tibériade.

Cet endroit religieux sert d'hospice aux étrangers qu'on y accueille assez généreusement.

Lorsque le chef d'Acre étendoit ses armes victorieuses sur cette province, il prit sans peine Tibériade, dont il fit un retranchement pour ses troupes. Cette place le mit à portée de suivre les mouvemens du Bacha de Damas, duquel elle relevoit.

Ce gouverneur Turc vint en faire le siége avec quatre-vingt mille hommes; mais la fortune

de Daher, & plus encore ſa propre inexpérience, le forcerent, après huit mois d'efforts, d'abandonner une entrepriſe facile, qui n'eut pas retardé la marche d'un chef Européen.

Hors de la ville, du côté du nord, s'élevent les ruines d'une citadelle qui dut être inexpugnable. Située ſur le ſommet de la montagne d'où elle dominoit la cité, elle défendoit aux ennemis l'approche de ce poſte avantageux & déciſif. Les outrages du tems n'avoient pu en arracher une ſeule pierre, lorſqu'elle fut enveloppée dans la commotion générale.

La mer de Tibériade eut, avec les années, différentes dénominations; tantôt on l'appela mer de Galilée, tantôt mer & lac de Genezaret; dernier nom qui lui vint d'une cité bâtie entre Betſaide & Cafarnaé, de la tribu de Nephtali.

Les eaux de ce lac, douces & délicieuſes, dont les habitans de Tibériade font uſage, découlent des ſources de Jor & de Dan, où étoit Panéades, appelée depuis Cæſarée, au pied de l'Anti-Liban. Ce lac ſe confond enſuite avec le Jourdain, & tous deux vont tomber dans la mer Morte.

Ce même lac a ſix milles d'étendue du couchant au levant, & dix-huit environ du ſeptentrion au midi.

Son lit eſt ſujet à des ſoulevemens furieux, ce

qui provient de la chaîne des montagnes voisines, où les vents combattus & repoussés, agitent aisément ce fleuve, trop peu considérable pour résister à leur violence.

Il est bien rare d'y rencontrer quelques navires & bâtimens, parce que ses bords sont déserts & incultes. L'on m'a même dit qu'on n'y en avoit pas apperçu depuis trente ans.

Plusieurs cités mémorables existoient sur cette côte, telles que Cafarnaé, Betsaïde, Betsan, Gadare, Tarichée, Corozaïn, desquelles on ne voit plus que des débris informes.

Cette mer de Galilée est un objet de vénération parmi les chrétiens d'alentour, comme étant la patrie des Apôtres, qui souvent y jettoient leurs filets, quand ils n'étoient que simples pêcheurs.

Au nord de Tibériade, dans la distance d'un mille, étoit jadis un bourg célèbre par les victoires de Vespasien, dont on observe quelques vestiges.

Ce bourg s'appeloit Ammaus, ce qui signifie Therme, d'après les eaux chaudes qu'il contient. L'on m'a assuré qu'elles avoient la vertu de guérir diverses maladies.

Elles jaillissent, avec abondance, des racines d'une montagne voisine de la mer de Galilée. Leur chaleur est si forte, qu'il ne seroit pas pos-

ſible de tirer avec la main une ſeule pierre du ruiſſeau qu'elles parcourent. Elles vont à quelques pas de leur ſource, former un petit réſervoir, qu'on a conſtruit & diviſé en bains. Les Arabes en font un uſage habituel, & y fortifient leur ſanté. Ces eaux reprennent enſuite leur cours pour aller directement ſe décharger dans le lac de Tibériade.

Il eſt probable qu'il y avoit anciennement dans ce lieu, des édifices commodes & fréquentés par les habitans des villes circonvoiſines; mais l'on n'y trouve plus aujourd'hui qu'une miſérable cabane, à peine défendue des injures de l'air. Elle n'y ſeroit pas même bâtie, ſi le chef de Tibériade n'avoit été contraint, par quelqu'incommodité, de prendre des bains dans ces eaux. Depuis-lors, il eſt libre au premier paſſant de s'y rafraîchir & de s'y laver à ſon aiſe.

Je voulus porter de cette eau ſur mes levres, mais elle me parut ſulfureuſe, ſalée, d'une exhalaiſon déſagréable, & laiſſant même ſur le palais une eſpece de cédiment de couleur de brique.



CHAPITRE IX.

Voyage de Tibériade au Mont-Thabor, & delà à la Cité de Naïm.

EN allant de Tibériade par la partie du couchant, l'on arrive à Ei-Net-Tesgiar, ou place des négocians. Je fus étonné autant qu'ébloui de l'éclat & de la magnificence des murailles, dont elle est entourée. Plaquées du plus beau marbre, que la main de l'art sut y disposer avec goût, elles annoncent de loin un palais enchanté, surtout lorsque le soleil y darde ses rayons. Encore accablé par les idées tristes & sombres que m'avoit inspiré Tibériade, je sentis mes sens se réveiller à la vue d'Ei-Net-Tesgiar; je devins plus léger, & redoublant ma marche, je me hâtai d'entrer dans cette enceinte qui me sembloit devoir être le séjour d'hommes industrieux. Je ne fus pas trompé dans mon espoir. Un commerce florissant anime & vivifie Ei-Net-Tesgiar. Chaque lundi de l'année, il y vient par affluence des marchands de divers pays, pour la foire qui s'y tient réguliérement. Elle est également fournie d'étoffes, de provisions de toutes especes, & de bestiaux, de sorte que l'on peut dire qu'elle

ne

ne le cede en rien aux plus riches marchés de l'Europe.

Cette place est le rendez-vous des caravanes qui vont au grand Caire, & le Bacha de Damas s'y arrête avec toute sa cour, dans le voyage qu'il fait chaque année à Jérusalem.

L'on apperçoit en face la forteresse de Finchiar, où l'on prélevoit assez récemment sur chaque passager un gafard, ou droit de péage, dont une moitié revenoit au Bacha de Damas, & l'autre aux Arabes Bedouins. Mais ce chemin est devenu libre, depuis que Daher l'a conquis par les armes.

Dans le voisinage de cette forteresse, est un lieu appelé Siub-Jusef, c'est-à-dire, Cîterne de Joseph. Les habitans du pays prétendent que cet enfant de Jacob y fut jetté par ses freres, qui l'en tirerent ensuite pour le vendre à des marchands d'Egypte.

Assez près de Finchiar est le Mont-Thabor, distant de douze milles de la ville Tibériade; il faut une heure entiere pour arriver à sa cîme, que l'on monte assez facilement à cheval, quoi qu'en aient dit certains écrivains. On le distingue par différens noms, tels qu'Itabyrion, Taburium, & maintenant Gebel-El-Tor dans la langue arabe.

Combien son exposition est ravissante! Elevé

au milieu des campagnes de Galilée, le Thabor offre à la vue la plus belle variété de tableaux. De ce côté, ſont des lacs, des fleuves, & une partie de la mer Méditerranée ; de cet autre, une chaîne de côteaux avec leurs petites vallées que la nature ombragea d'arbuſtes ſauvages, & que la main du cultivateur a ſemées de riches productions. Par-ici, vous plongez ſur une immenſité de plaines, coupées & entre-mêlées de hameaux, de fortereſſes, de villes & de monceaux de débris ; par-là, votre œil ſe plaît à tomber ſur le champ de Jezrael ou Maggedon, nommé par les Arabes Ebn-Aamer, ce qui ſignifie le pré du fils d'Aamer. Un peu plus loin, vous diſtinguez les montagnes d'Hermon, de Geboé, de Samarie & de l'Arabie Pétrée. Vous éprouvez, enfin, toutes les ſenſations que peuvent produire le mêlange & la ſucceſſion rapide d'objets champêtres, gracieux, ſombres & majeſtueux.

C'étoit ſur ce mont enchanteur que l'Apôtre ſaint Pierre diſoit au Chriſt : *nous ſommes bien ici, ſi vous le voulez, faiſons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moyſe, une pour Elie.*

Joſeph Flavien, gouverneur de la Galilée, fit, en moins de quarante jours, environner de murs le ſommet de cette montagne, dans une circonférence de vingt ſtades ou deux milles & demi.

Les habitans du Thabor braverent long-tems toute la puiſſance des armées romaines; mais privés d'eau par la ſuite des chaleurs, ils furent forcés de ſe rendre à la diſcrétion de Placide, général de Veſpaſien.

Pluſieurs égliſes furent bâties ſur cette montagne par ſainte Hélene, qui y fonda différens monaſteres.

Il y en eut deux principaux, l'un ſous l'invocation de Moyſe, habité par des cénobites de l'ordre de ſaint Benoît, leſquels ſuivoient le rit latin; & l'autre, dédié au prophete Elie par des religieux de l'ordre de ſaint Baſile, attachés au rit grec.

Les rois de Hongrie y conſtruiſirent auſſi un couvent aſſez ſpacieux pour des moines de leur nation, de l'ordre de ſaint Paul, premier hermite.

Le Thabor étoit le ſiege d'un évêque dépendant du patriarchat de Jéruſalem.

Quand Godefroy de Bouillon s'empara de cette montagne, il y rétablit les anciens temples, qui commençoient à tomber en ruines.

Sous Baudouin premier, en 1113, les troupes Sarazines vinrent à bout de reprendre le Thabor, & leur fureur ſanguinaire ſe fit autant de victimes qu'il y avoit de prêtres & de cénobites.

Cette montagne retomba dans les mains chrétiennes, mais l'étendard catholique n'y fut pas

arboré long-tems. Saladin l'en arracha l'année ſuivante, en 1187, & abattit tous les temples du Thabor.

Les Chrétiens le reprirent une troiſieme fois, en 1253, & leur zele y reconſtruiſit tous les lieux ſaints. Dans ce tems-là, Rome étoit dans l'habitude de donner des empires, & le pape Alexandre IV accorda le Thabor aux Templiers, qui le fortifierent de nouveau.

Enfin, dans le cours de 1290, le Soudan d'Egypte détruiſit & dévaſta cette montagne, qu'on ne put réparer depuis lors, de ſorte qu'elle n'eſt plus habitée aujourd'hui.

J'ai décrit la vue extérieure du Thabor, mais je n'ai rien dit encore de ſa forme & de ſon étendue intérieure.

Il raſſemble parfaitement à un pain de ſucre: de petits arbres l'environnent du pied juſqu'au ſommet; ſa cîme eſt enfermée dans les débris de murailles, dont je parlois plus haut; elle forme au-dedans de ce circuit, une petite plaine de deux milles de contour, où, ſelon les apparences, il n'y eut aucun édifice.

Je remarquai que toutes les maiſons paroiſſoient, par leurs débris, avoir été conſtruites ſur la ligne du mur.

On diſtingue, parmi les ruines des égliſes, trois tabernacles aſſez beaux, qui faiſoient par-

tie de l'ancien temple élevé par ſainte Hélene, en mémoire de la Transfiguration.

Çà & là, ſont éparſes diverſes cîternes, deſtinées à recueillir les eaux des pluies, parce qu'il n'y avoit pas de ſource ſur cette montagne.

Quoique la plaine de la cîme ſoit très-expoſée aux rigueurs de l'hiver, je la trouvai couverte de fleurs & d'herbes odorantes, au milieu de cette ſaiſon. Une abondance de troupeaux & de bétail vient habituellement ſe nourrir & s'engraiſſer dans ce lieu fertile en pâturages.

Hors de cette plaine, du côté du midi, étoit un bain fort étendu, & ſubſiſtant encore en grande partie: mais incliné ſur le penchant de la croupe, & battu continuellement par la chûte des terres, il s'affaiſſera bientôt & s'écroulera, de maniere que dans quelques années l'on n'en reconnoîtra pas même la place.

Peu de tems avant mon voyage, l'on obſervoit ſur le Thabor beaucoup de débris curieux d'anciennes tours & de palais, que les ouragans ont abattus & briſés. Brocard nous en offre le détail, en nous ajoutant que ces mêmes ruines ſervoient de repaire aux lions & autres bêtes féroces. J'ai apperçu, en effet, dans les alentours, une quantité conſidérable de tigres & de ſangliers, mais je n'y ai pas vu de lions, & l'on m'a dit qu'il ne s'y en trouvoit pas.

Plusieurs personnages religieux visiterent cette montagne, illustrée, comme je l'ai dit, par les prodiges du Christ; elle n'est pas moins fréquentée aujourd'hui par la foule des chrétiens Orientaux, sans distinction de schismatiques ou de catholiques. Les Peres de la Terre-Sainte y viennent annuellement célébrer la Transfiguration.

A la descente de la montagne, l'on se trouve entre Saad & Tabur, villages de peu de population, qui s'éleverent sur les ruines de l'ancienne cité de Thabor, d'après les conjectures les plus probables. On y remarque le reste d'un temple qu'on y construisit en mémoire des neuf Apôtres, qui se tinrent dans ce lieu, quand le Sauveur étoit monté sur le Thabor.

A deux milles de là, est Naïm, ville de la tribu d'Issacar, située au pied du Mont-Hermon, en face du nord.

Ce fut dans le voisinage de ses portes, que le Sauveur ressuscita le fils unique d'une veuve; il y fit un autre miracle, en inspirant à Marie Magdeleine, de venir à ses genoux pleurer sur ses attraits & ses erreurs.

Naïm n'est présentement qu'un hameau, habité des Chrétiens, des Mahométans & des Hébreux. L'observateur n'y trouve aucun monument digne de sa curiosité.

Le torrent Cison, dont j'ai déjà parlé, coule

auprès de Naïm, & va se partager en deux rameaux dans la plaine d'Esdrelon, pour se jetter ensuite, d'un côté, dans le lac de Tibériade, & de l'autre, dans la mer Méditerranée.

La vallée d'Esdrelon, qu'on nomme indifféremment Maggedon & Jezrael, a vingt milles en longueur, & douze dans son plus large. Divers faits mémorables eurent lieu dans son enceinte. Sisara, général des troupes de Jabin, roi de Canam, y fut défait par l'armée de Barac. Jehu & Pharaon, roi d'Egypte, y remporterent deux victoires célèbres, sur Ocozias & Josias, rois d'Israël.

En retournant de Naïm à Nazareth, qui en est éloignée de huit milles, l'on n'apperçoit de remarquable, que la beauté & la fertilité des campagnes, dont la vue ne peut assez se repaître.

Parmi mes compagnons de voyage, se trouvoit le procureur de l'église grecque, établie à Acre, qu'on pria dans Nazareth, d'assister aux épousailles d'une jeune personne de sa nation. Chacun de nous se fit un plaisir d'accepter avec lui cette invitation. J'avois déjà vu célébrer en Chypre, plusieurs mariages, selon la coutume des Grecs; cependant je fus très-curieux d'être témoin de celui-ci, qui ne differe pas des autres pour les formalités & cérémonies. Mes Lecteurs me sau-

ront quelque gré de leur en offrir le détail.

Les deux parties étant convenues de contracter mariage, ce qui le plus souvent a lieu sans que l'une & l'autre se soient jamais vues, on regle à l'amiable, entre familles, tous les divers articles d'intérêt & de fortune. La veille du jour fixé pour les épousailles, les parentes & amies de la future se réunissent & vont ensemble la conduire au bain. Pendant qu'elle se lave, on chante en chœur, autour de sa baignoire, des chansons agréables, sur la félicité & les douces jouissances de l'union conjugale.

Arrive ce jour heureux; toutes les connoissances des deux époux viennent en pompe à la maison de la jeune fille, sur l'heure du midi, moment où l'on doit se rendre à l'église.

Cependant la future ornée de ses plus beaux atours, reste assise au milieu d'une grande salle, où chacune des femmes invitées vient lui faire son compliment d'usage qu'elle reçoit avec modestie, en bégayant quelques paroles; je desirois lui offrir aussi le mien avec tous les vœux que lui méritoient ses graces naïves & son air d'innocence; mais les hommes n'ont pas cet avantage en Syrie, comme en Chypre.

L'instant de la célébration venu, on conduit cette épouse dans une autre place où est élevé un autel.

Il faut dire ici, que les Grecs nomment pour les mariages un parrain & une marraine, dont la fonction est de diriger les conjoints dans les cérémonies, comme de les instruire de leurs devoirs réciproques.

Pendant que le prêtre prépare les choses nécessaires à la bénédiction, les parrain & marraine font les couronnes qui doivent ceindre les deux époux. On les compose de rameaux d'olivier qu'on entrelace de faveurs rouges. Cependant les voix des femmes s'élevent à la fois, pour célébrer l'approche du bonheur mutuel.

On fait avancer les époux devant le prêtre & ses acolythes décorés tous de riches ornemens. La conjointe donne la droite à l'homme, mais, d'après la coutume de l'orient, le côté gauche étant le plus honorable, l'épouse, ainsi placée, reçoit la droite de son mari.

Le diacre prononce des prieres, répétées tour-à-tour par le papas ou prêtre, que les auditeurs interrompent sans cesse par des *Kyrie-Eleïson* & des *Amin*, en encensant tantôt l'époux & l'épouse.

Dans cet intervalle, on bénit les guirlandes que le parrain tient suspendues sur la tête de la conjointe, & la marraine sur celle du mari. L'anneau nuptial également béni, le papas le met d'abord au petit doigt de la main droite de

l'homme, & ensuite à celui de la femme; formalité qu'il réitere jusqu'à trois fois.

Cette fonction achevée, les époux font le tour de l'autel, suivis de leurs peres, tandis que les prêtres entonnent des cantiques, & que les deux familles jettent en l'air du bled à pleines mains. Cela indique la prospérité & l'abondance qu'on desire aux conjoints & à leurs descendans.

Le papas vient ensuite présenter aux époux du pain trempé dans du vin. Ils le mangent ensemble, & vuident la coupe qu'ils jettent à terre pour la briser. C'est la derniere cérémonie qu'on pratique à l'église.

De retour du temple, la mariée danse une fois avec son conjoint, mais pour ne plus recommencer du jour : le ballet se continue entre les conviés, auxquels on sert des rafraîchissemens en café, vins de Chypre, liqueurs, & pâtisseries de diverses sortes. Vient l'heure de laisser les époux ensemble; aussi-tôt tout le monde se retire & se garde bien d'interrompre le tête-à-tête si bien employé.

C'est un usage général, dans toutes les contrées du levant, d'exposer le lendemain de l'union, les marques & preuves de l'hymen accompli, que les parens avec les intimes amis ne manquent pas de considérer. Cette nation, simple & cré-

dule, se persuade bonnement qu'on peut connoître la virginité d'une femme !

J'ajouterai ici que les Kosmicus - Jereus ou prêtres, peuvent se marier quand ils ont reçu l'ordre du diaconat, auquel on est admis chez eux à trente ans environ. Leurs épouses prennent le nom de papadies, ce qui veut dire prêtresses ou femmes de prêtre; mais si celles-ci meurent, ils n'ont pas droit de contracter un second mariage.

CHAPITRE X.

Départ de Nazareth pour Saffure, Sciefamer, & retour à Acre.

EN partant de Nazareth, vers le nord, & détournant, après quelques pas, du côté du couchant, l'on arrive à une plaine, dans laquelle s'éleve une petite montagne.

L'on y trouve un village appelé Saffure, qui jadis étoit la cité de Sepphoris, la premiere de toutes les villes de Galilée, dans la tribu de Zabulon. On la nomma en divers tems, Saffure, Seffore & Diocésacré.

Ce n'étoit qu'une citadelle au tems de Gabinius, général romain.

Antigone, fils d'Ariſtobule, s'en rendit maître, mais il en fut chaſſé par Hérode-le-Grand, fils d'Antipatre.

Quelques années après, un certain Judas vint s'y établir avec une troupe de brigands qu'il commandoit.

Elle rentra ſous la puiſſance romaine, par les armes de Varon, qui la mit en cendres, & emmena tous ſes habitans pour en faire autant d'eſclaves.

Hérode-Antipa la reconſtruiſit en la fortifiant de retranchemens, qui la rendirent une des places importantes de la Galilée.

Ceſtius-Gallus, gouverneur de la Syrie, envoya Ceſenius devant ſes murailles pour châtier la rébellion des Hébreux. Effrayés de ſon approche, ceux-ci allerent à ſa rencontre implorer ſa clémence.

Cette ville ne fût pas moins intimidée par les victoires de Veſpaſien, & lui ouvrit ſes portes, en le priant d'y laiſſer une garniſon de ſix mille hommes d'infanterie, avec mille chevaux.

Voilà ce que j'ai pu recueillir ſur cette ancienne cité, qui fut détruite & ſaccagée en 1339, par la fureur de ſes propres habitans armés les uns contre les autres.

Les ruines que renferme encore Saffure, démontrent l'exiſtence d'une grande ville. Je con-

jecturerois par quelques reſtes de ſes murailles, qu'elle a pu appartenir aux Chrétiens latins, quand ils regnoient dans ces contrées. Du moins, l'on n'y trouve aucun monument de plus haute antiquité.

Dans la partie orientale de cette enceinte, l'on obſerve les débris d'une églife, qui a dû être vaſte & magnifique ; les Mahométans en firent une moſquée, tant qu'elle fut habitable, mais depuis, ils l'abandonnerent aux Chrétiens, qui la conſacrerent à ſainte Anne.

L'on remarque dans les alentours, des chapiteaux de marbre, des morceaux de colonnes cannelées, de l'ordre corinthien, reſtes de quelques anciens palais.

Saffure, comme je l'ai dit, n'eſt plus qu'un village du domaine de Daher, habité par les Arabes & par un petit nombre de Chrétiens.

Au ſortir de ce lieu, je m'écartai de la route ordinaire qui conduit à Saint-Jean-d'Acre. Curieux d'examiner les campagnes, je pris plaiſir d'aller à travers champs, où je vis une abondance de bled, d'orge & de coton bien ſoignés par les cultivateurs.

Après avoir parcouru quelques plaines, & monté diverſes collines couvertes d'oliviers, l'on parvient au village de Sciefamer, lequel eſt ſitué ſur une petite montagne, au couchant de la ville d'Acre,

d'où je jugeai qu'il n'y avoit guere que douze milles d'éloignement.

Plusieurs édifices détruits me firent croire que ce village avoit été anciennement un endroit considérable.

Il est très-peuplé, & ses habitans sont la plupart Grecs catholiques. Daher d'Omar en afferme les revenus ou impôts à l'une des principales familles chrétiennes, à laquelle il donne le titre de Sciehk.

On regarde le coton de Sciefamer, comme le meilleur de la province, & il se débite chez les négocians de la ville d'Acre.

A la descente de cette colline, l'on tombe dans une belle plaine, qui s'avance jusqu'à la mer. J'examinai, chemin faisant, le marais de Cendevie, d'où le fleuve Belus tire sa source, & enfin, je retournai à Saint-Jean-d'Acre.

Dans ce moment où je rédige mes voyages, je me reporte encore, en imagination, sur la Galilée, province délicieuse par sa belle situation, par la fertilité de son sol, par les sources & les fleuves qui l'arrosent, par les avenues d'arbres sauvages dont elle est ombragée. On croiroit, en appercevant la verdure de ses prairies & de ses bosquets, toujours fraîche, toujours animée, au milieu de l'hiver même, on croiroit, dis-je, que cette contrée ravissante jouit d'un printems perpétuel.

Elle feroit plus propre que toute autre partie du monde à devenir le féjour des fciences, des arts & des mufes. L'antiquaire & le poëte s'y plairoient de préférence, parce que l'un y trouveroit des monceaux de ruines à étudier, & l'autre des fleurs à cueillir dans toutes les faifons.

CHAPITRE XI.

Voyage de Tyr.

AVANT de retourner en Tofcane, je voulus vifiter les lieux faints de Jérufalem, & obferver fur ma route quelques autres villes de la Syrie & de la Paleftine.

Je m'embarquai fur le vaiffeau Snow qui faifoit voile pour Tyr, où nous arrivâmes après trois jours de navigation.

Avant de parler de cette ville, je crois à propos de prévenir mes Lecteurs, que toutes les cités commerçantes des côtes du levant, & particulierement celles de la Syrie, fe nomment Echelles ; ce qui veut dire lieux de commode defcente pour les marchandifes. Ce nom d'Echelles eft venu à ces contrées des échelles ellesmêmes, faites en forme de petit pont, dont on

fait uſage pour faciliter l'approche de la terre.

Tyr, ville de l'Aſie ſur la côte de Syrie, eſt ſituée ſous les degrés cinquante-quatre, & trente de longitude, & trente-deux de latitude. Elle étoit compriſe dans le diſtrict de la tribu d'Aſer, quoique les Iſraélites n'en ayent jamais été pleinement les maîtres. Selon Ezechiel, elle étoit dans ce même tems, une des plus célèbres cités de la Phœnicie, comme on le trouve établi dans la Deſcription qu'il a donnée de ſon illuſtration & de ſa richeſſe.

Il y eut deux villes de Tyr, la plus ancienne appellée *Palætyrus*, & l'autre ſimplement cité de Tyr : celle-là étoit ſituée en terre ferme, & celle-ci dans une île.

La ville de Tyr, dont parle Joſué, doit s'entendre de l'ancienne, puiſque Joſeph l'hiſtorien nous dit dans ſes Antiquités Judaïques, que la cité de Tyr fut conſtruite 240 ans avant le temple de Salomon, conſéquemment 200 depuis Joſué. Mais je croirois que l'Auteur de la guerre des Juifs a voulu parler d'un rétabliſſement ou de quelqu'augmentation faite à la premiere Tyr, la nouvelle n'étant pas encore bâtie au tems de Salomon.

Cette cité, ſelon Iſaïe, dut ſa conſtruction aux Sydoniens, c'eſt pourquoi il l'appelle fille de Sidon.

Justin qui la croit postérieure à Sydon, dit cependant qu'elle fut fondée par les Sydoniens.

Nabuchodonosor s'en empara & la détruisit. Divers sentimens s'élèvent alors, & l'on ne sait trop, si la cité, abattue par ce prince, fut Palae-Tyrus ou la Nouvelle-Tyr. Les prophetes en avoient également prédit la ruine & la reconstruction. Mais comme Ezechiel avoit expressément annoncé que l'ancienne ville ne se releveroit pas de ses ruines, les écrivains les plus judicieux s'accordent à dire que la désolation totale de la cité de Tyr regardoit la premiere, & que son rétablissement devoit s'entendre de la nouvelle. Quoi qu'il en soit, cette seconde Tyr continua d'être fameuse & renommée par sa navigation & son commerce.

La Syrie & la Phœnicie étoient depuis quelque tems au pouvoir d'Alexandre-le-Grand, lorsqu'il se prépara à la conquête de cette place. Elevée dans une île, elle étoit séparée de la terre-ferme de quatre stades ou d'un demi-mille. Le conquérant de l'Asie fit plusieurs tentatives infructueuses pour s'en emparer. Il lui vint dans l'esprit un projet digne de son ame audacieuse, ce fut de combler le détroit, & de l'unir au continent. Ses troupes se mirent en œuvre de remplir cet espace de mer, de pierres, d'arbres & de terre. Ils parvinrent, en effet, à dompter les

flots, qui firent place, en se retirant, à un lieu ferme, solide & capable d'appuyer des machines de guerre. Malgré le succès de cette entreprise hardie, Alexandre faillit échouer sous les murailles de Tyr, vigoureusement défendue par ses habitans. Il se retiroit même, quand Pithagore, roi de Chypre, vint lui rendre l'espérance avec une escadre nombreuse de vaisseaux. Battue sur les deux flancs, la ville fut prise le septieme mois de son siége.

Du domaine des rois de Syrie, cette cité passa sous l'empire des Romains. Adrien la répara, & en fit la métropole de la province, dont elle fut encore la place la plus commerçante.

L'empereur Sévere la rendit colonie romaine, & lui accorda les loix de Rome, en récompense de sa fidélité pour la république. Il ne donna pas moins de soins à la maintenir dans son état d'opulence.

De la domination de Rome, elle tomba dans les mains des Arabes qui la retinrent assez long-tems.

En 1112, elle fut assiégée par Baudouin premier, second roi de Jérusalem, qu'elle força de se retirer de ses murs.

Baudouin II s'en empara, en 1124, après un siége de cinq mois.

Saladin vint l'attaquer en 1188, & échoua dans cette entreprise.

En 1289, elle succomba sous les efforts meurtriers du Soudan d'Egypte, qui la tint en haleine pendant trois mois d'assaut consécutif. Ce barbare conquérant, habitué à se jouer des pactes les plus solemnels, respecta cette fois les conditions du traité. Il permit, en conséquence, que les Chrétiens se retirassent à Ptolémaïde; & le reste des citoyens ne voulut pas, à leur exemple, habiter les ruines d'une cité qu'ils avoient vue florissante. C'est ainsi que cette Tyr fameuse se vit abandonnée pour ne plus sortir de cet état de malheur.

Nous lisons dans les poëtes, que Cadmus fut fils d'Agenor, roi de Tyr. Elise ou Didon, nous dit l'auteur de l'Ænéïde, descendoit de Belus, autre roi de cette cité, d'où elle prit la fuite pour s'arracher à la tyrannie du barbare Pygmalion, qui avoit trempé ses mains dans le sang de Sichée, son époux.

Mais il faut écarter l'opinion des Muses, qui presque toujours est fabuleuse. L'Histoire Sainte compte, au nombre des hommes illustres de Tyr, le roi Hiram, ami de David & de Salomon, qui accorda des cédres du Liban à Jérusalem pour la construction de son temple.

Le jeune enfant Abdemon, dont l'esprit pré-

maturé donnoit la ſolution de tous les problêmes de Salomon, cet enfant admirable naquit à Tyr.

Appollonius, hiſtorien Grec, qui vivoit ſous la CLXXXᵉ olympiade, étoit citoyen de cette ville.

Elle fut le berceau du célèbre juriſconſulte Ulpien, digne par ſes talens d'être le tuteur & le ſecrétaire d'Alexandre-Sévere. Heureux ſi l'ambition ne l'eut porté au premier grade des troupes prétoriennes qui l'égorgerent!

Guillaume de Tyr, ainſi nommé parce qu'il en fut l'archevêque, y avoit pris naiſſance. Quelques écrivains ont prétendu qu'il étoit Allemand, d'autres ont dit qu'il étoit Français, mais tous ſe ſont trompés. Il eſt vrai que Guillaume de Tyr vint étudier en occident dans ſa jeuneſſe, mais certainement il étoit Tyrien. En 1179, il aſſiſta au concile de Latran, dont il rédigea les actes. Nous avons de lui une Hiſtoire de la guerre ſainte, très-eſtimée pour ſon exactitude.

Lorſque la perſécution des empereurs recherchoit les Chrétiens, la ville de Tyr en ſouffrit plus que toute autre. On peut à peine compter le nombre des victimes que le fanatiſme y fit tomber ſous ſes coups.

Que pourrois-je dire des Tyriens qui ne ſoit déjà connu? Pluſieurs écrivains nous ont donné

des détails ſatisfaiſans ſur les arts & les ſciences dont ce peuple fut l'inventeur, ſur le degré d'importance auquel la navigation s'éleva par ſon induſtrie, ſur l'étendue de ſon commerce qui ſe porta dans des contrées de la terre à peine fréquentées juſqu'alors.

Pour donner une idée de la gloire de Tyr, il ſuffit de rappeler qu'elle comptoit au nombre de ſes colonies, Thebes, Cadix & Carthage, cité rivale & ennemie des armes de Rome.

Les Tyriens ſervirent ſous Salomon, dans la flotte navale qu'il fit conſtruire près d'Ailath, ſur le rivage de la mer Rouge, & qu'il envoya à Ofir.

Hercule étoit la principale divinité de Tyr, qui lui avoit élevé un temple. La piété publique s'étoit plu à l'enrichir de dons rares & précieux, dont l'avarice de Céſar ſe fit une proie. Un ennemi de la patrie n'a plus de reſpect pour les dieux. Céſar voulut punir, par un ſacrilege, l'hoſpitalité généreuſe que les Tyriens avoient exercée envers la malheureuſe épouſe de Pompée. Tel eſt l'homme dont l'hiſtoire a fait un héros !

Cette ville avoit auſſi élevé des autels à Jupiter Olympien, que Conſtantin, appelé le Grand, fit abattre avec tous les autres monumens du paganiſme.

Le célèbre Origene, né dans Alexandrie, en 185, mourut à Tyr, en 256. On y voyoit encore son mausolée dans le douzieme siecle.

Il s'y tint deux conciles fameux : le premier en 335, où saint Athanase fut dépouillé de son évêché, & banni d'Alexandrie; l'autre en 448, dont le résultat fut d'absoudre l'évêque Ibas, qu'on avoit accusé de soutenir les erreurs de Nestorius.

En 518, quelques prélats s'y rassemblerent en synode, & s'accorderent à y revêtir de leur sanction les actes légitimes du concile de Constantinople.

Tyr fut le siége d'un archevêque, soumis au patriarche d'Antioche, & comptoit quatorze suffragans sous sa dépendance. Innocent II ordonna ensuite que cette église rendît obéissance au patriarche de Jérusalem, mais en lui réservant dans ce nouveau ressort les droits qu'elle avoit sous le premier.

Cette ville s'appelle aujourd'hui Sour, nom déjà ancien, qui dérive de l'Hébreu, Zor, Sor ou Tsor, dont les Grecs tirerent le mot de Tyr, & les Romains celui de Sarra.

Notre vaisseau jetta l'ancre dans un havre exposé au nord de la ville, dont il est distant d'environ un demi-mille. Divers écueils le défendent au couchant, & l'unissent en quelque sorte

à la cité. Il eſt gardé par la terre-ferme dans la partie du levant ; & l'on peut dire qu'il eſt auſſi sûr que commode pour toutes eſpeces de navires.

Avant le débarquement, j'obſervai la forme de la péninſule, qui me parut aſſez reſſemblante à une hache, dont le col eſt l'iſthme, par lequel elle eſt attachée à la terre-ferme. L'ancienne ville occupoit preſque toute l'étendue du terrein, tandis que Sour eſt maintenant reſſerrée dans un très-petit eſpace.

Nous eûmes beaucoup de peine à débarquer ; il nous fallut employer l'eſquif, pour entrer dans le port intérieur, que j'appellerois plutôt une darſine de forme circulaire.

Cette entrée étoit plus facile, quand les murailles de la ville ſubſiſtoient, & même on trouvoit une bouche commode entre l'orient & le couchant, qui n'étoit défendue que par une groſſe chaîne. Mais aujourd'hui que toute l'enceinte eſt tombée en ruines, l'on ne peut deſcendre dans la cité qu'avec le plus petit eſquif d'un bâtiment. Des monceaux de pierres ont comblé le fond de l'eau, dont ils ont, par conſéquent, diminué le volume.

Je ne fus pas peu ſurpris d'appercevoir au milieu de ces débris, un amas de colonnes de granit oriental, de couleur rouge & griſe, avec

une quantité prodigieuſe de divers marbres. Je me figurai que c'étoit les reſtes des anciens murs, & mon admiration s'accrut encore pour cette fameuſe Tyr, qui devoit, ſelon moi, avoir renfermé des monumens ſuperbes, puiſque ſon enceinte me paroiſſoit avoir été conſtruite en matériaux ſi précieux. Mais l'on me dit qu'ils venoient de plus loin, & que les Arabes les avoient tranſportés dans cette darſine, pour la rendre inabordable aux galeres & autres bâtimens.

Tyr étoit la plus forte place de la Syrie, même dans les derniers tems que les Chrétiens en furent les maîtres. Elle n'avoit qu'une ſeule porte du côté de la terre. Deux murailles très-ſolides la défendoient vers la partie de la mer; & trois autres beaucoup plus épaiſſes l'environnoient vis-à-vis du continent, avec des foſſés larges & profonds; enfin, elle étoit flanquée de tours fortes & de baſtions redoutables ſur tous ſes côtés.

Combien le ſort de cette place fameuſe eſt différent aujourd'hui de ce qu'il étoit alors! La fureur de la guerre & les outrages du tems ont tellement renverſé toutes les marques de ſon ancienne gloire, que l'obſervateur peut à peine diſtinguer la circonférence du terrein qu'elle occupoit. Tout eſt détruit, tout eſt perdu juſqu'aux fondemens des édifices; ou du moins, le peu qui

en est resté, a servi à construire quelques maisons & retranchemens, dont les Turcs ont fortifié ce lieu. Ils y tiennent une garnison de soldats barbaresques aux ordres du chef résident.

On entre à Sour par deux portes, assez mal bâties & sur-tout très-étroites. L'une, à côté de la forteresse, fait face au septentrion, & l'autre regarde l'orient; cette derniere a été construite par le chef Hanzer.

Dans la partie du levant de la cité, on trouve encore quelque débris de l'ancienne cathédrale, qui, selon Eusebe, surpassoit en beauté & en magnificence tous les temples de la Phœnicie.

Le corps de l'église étoit d'un dessin gothique, ainsi que les deux tours élevées sur ses aîles. Il existe encore des parties de chaque escalier, qui avoient la forme de limaçon.

L'intérieur se divisoit en trois nefs, que séparoient divers rangs de pilastres. Je jugeai, par plusieurs de leurs chapiteaux, qu'ils étoient de l'ordre corinthien, & par conséquent assez opposés à la forme extérieure du temple.

Dans la proximité, je vis au milieu d'un amas de marbres, d'autres colonnes qui avoient appartenu à cet édifice religieux. Elles me parurent d'un superbe granit oriental. Je trouvai en les mesurant, qu'elles portoient dix-huit coudées en hauteur. Mon admiration s'arrêta particulierement

ſur trois d'entr'elles, grouppées ſur le même morceau de granit, ou pour mieux dire d'une ſeule piece. Le travail, qui en eſt noble & adroit, les rendoit dignes d'un meilleur ſort. Je ſuppoſai par l'élévation inégale du terrein, qu'il y en avoit beaucoup d'autres enfouies ou briſées à la même place.

Cette égliſe fût célèbre par le tombeau de l'empereur Frédéric premier, Barberouſſe, mort en 1190.

Alméric VI, roi de Jéruſalem, y épouſa la princeſſe Marie, petite-fille d'Emanuel, empereur de Conſtantinople, comme nous le rapporte Guillaume de Tyr.

Les Grecs catholiques & ſchiſmatiques y poſſédent des temples.

Les Mahométans ſont les ſeuls qui n'en ayent pas, mais le nouveau chef penſoit alors à conſtruire une moſquée, qui, probablement, exiſte aujourd'hui.

On trouve dans Sour un bazzar ou marché, fourni paſſablement de comeſtibles, & d'étoffes néceſſaires, avec un bain public & un café peu remarquable.

La douane eſt placée dans l'endroit de la ville le plus voiſin du port. Un Aga ou ſeigneur Grec la régit, & y fait percevoir les droits taxés pour l'im-

portation & l'exportation de diverſes ſortes de marchandiſes.

Je remarquerai ici que les négocians ne payent rien au Sciehk Hanſer, pour tous les chargemens qui, faits au port de Sour, ne doivent pas entrer ou paſſer par la ville.

Les vaiſſeaux d'Europe, deſtinés pour Seïde, ſont dans l'uſage de venir prendre terre à Sour, & d'y débarquer leurs cargaiſons, qu'ils tranſportent enſuite le long des côtes avec de petits batelets.

Il paroîtroit juſte que les droits de péage appartinſſent au chef de ce même port, mais le Bacha de Seïde prétend qu'ils lui ſont dûs, & ſe les fait envoyer exactement. Il eſt probable qu'un jour ou l'autre le Sciehk Hanſer ſe laſſera de cette condeſcendance envers le Bacha, lorſque la force des armes lui permettra de demander à la Porte, liberté & indépendance dans l'étendue de ſon gouvernement.

Il y a environ cinq ans qu'il s'eſt approprié le domaine de cette ville, pour la poſſeſſion de laquelle, il eſt convenu de payer au Grand-Seigneur un tribut plus ou moins conſidérable, à ſa diſcrétion. Moyennant cet accord, il jouit du ſurplus des impôts qui ſe prélevent ſur la cité & les campagnes. Ce Sciehk ou chef eſt né Arabe, dans le pays des Métuales.

Il eut à combattre de terribles difficultés avant de se voir maître de ce pays. Ses compatriotes eux-mêmes le harcelerent long-tems, & quelquefois le repousserent avec avantage. Mais une victoire décisive qu'il remporta sur eux, en 1766, remit la ville entre ses mains. Il y entra en conquérant qui ne sait écouter ni la clémence, ni la politique. Sa fureur saccagea tous les édifices, en dépouillant les vaincus de tout ce qu'ils possédoient.

Ouverte de toutes parts, Sour pouvoit être aisément reprise en cas d'assaut. Hanser fit élever à la hâte quelques murailles sur les anciens débris. On y travailloit encore à mon arrivée dans cette ville.

Comme la partie du couchant est élevée sur un tertre, en forme d'amphithéâtre, le nouveau chef crut devoir profiter de la situation de ce lieu. Réunissant tous les ouvriers des alentours, il y fit construire une espece de forteresse, qu'il doit habiter avec sa garnison : dans cette même enceinte, est une vieille tour, en assez mauvais état, mais capable d'être réparée & de faire défense.

J'allai faire visite à Hanzer dans cette nouvelle habitation. Il étoit assis au milieu des matériaux, avec cinq ou six personnes de sa suite, qui fumoient & prenoient le café, selon l'usage oriental.

Il voulut ſavoir de quel pays j'étois originaire, & quel motif m'avoit engagé à ce voyage ; m'offrant une place à ſes côtés, il me préſenta une pipe & une taſſe pour que je lui fiſſe compagnie. On devine bien qu'il me demanda mon ſentiment ſur le deſſin de la bâtiſſe. La maniere dont je lui en parlai le flatta beaucoup, & je dus à cette condeſcendance, les honnêtetés qu'il me fit, tout le tems de mon ſéjour dans cette ville.

Sour n'avoit pu ſe repeupler depuis ſa deſtruction. Il étoit impoſſible que le commerce s'y rétablît, au milieu des troubles continuels qu'elle eſſuyoit de la part de ſes voiſins. Inquiétée tantôt par les Métuales, tantôt par le Bacha de Seïde, elle ſervoit de théâtre à l'animoſité de différens partis.

Hanzer s'occupa de fermer ſes plaies. Il promit toutes ſortes d'avantages aux familles étrangeres qui viendroient s'y fixer. On devoit être exempt de tous impôts l'eſpace de cinq années. Il ſeroit libre à chacun de tirer des anciens débris toutes les pierres dont il auroit beſoin pour ſe bâtir une maiſon : on accordoit gratuitement la propriété du terrein néceſſaire aux nouvelles conſtructions.

Le Sciehk ne fut pas trompé dans ſes eſpérances ; on s'empreſſa de venir habiter cette ville.

Plusieurs rues s'y formerent en peu de tems. Le commerce s'y rétablit, & la population se porta à trois mille personnes. Je suis bien éloigné de croire que Sour égale jamais la gloire de Tyr, mais il est probable qu'elle deviendra une des places importantes de cette province, pourvu toutefois que le chef s'y maintienne dans un état de force & de tranquillité.

Trois religions sont pratiquées dans cette ville; la Mahométane, qui est la dominante, la Grecque schismatique, qui est la plus nombreuse, & la Grecque catholique, concentrée dans quelques familles seulement.

Les campagnes de Sour ont été plusieurs années incultes, mais les soins du laboureur y ramenent aujourd'hui la richesse & la fertilité. Abondantes en grain, sur-tout en orge, elles nourrissent les Echelles circonvoisines de la Syrie, & fournissent encore aux besoins de l'Europe.

La plante du tabac paroît se plaire sur les côteaux des alentours, où elle est bien soignée. Le débit s'en fait à Damiette, qui est dans l'usage de tout acheter.

On faisoit alors beaucoup de plantations de mûriers, qui doivent actuellement produire; & j'imagine que ce pays fournit en abondance des soies, aussi belles que celles de Seïde pour l'éclat & la blancheur.

Le commerce des marchandises européennes est très-borné dans la ville de Sour ; à peine sortie de ses ruines, elle n'a pu penser encore à l'ambition & au luxe, dont les cités maritimes de la Syrie ne sont que trop infectées.

On trouve dans les plaines voisines de Sour, beaucoup de pierres vitreuses, dont Guillaume de Tyr vante la qualité.

Les vaisseaux étrangers, dit-il, *en transportent dans les pays lointains pour en faire des vases, également admirables par leur blancheur & leur pureté.*

Ces pierres ressemblent au-dehors à la terre de la porcelaine, quand elle est cuite, & l'intérieur en est de couleur verdâtre très-éclatante, mêlée de particules rouges assez ternes.

Le séjour que je fis à Tyr me laissa le tems de rechercher quelques-unes de ces pourpres renommées, dont les anciens estimoient tant la couleur ; mais tous mes soins furent infructeuux, de sorte que je ne parvins pas même à découvrir une seule de leurs coquilles. Mon guide, qui étoit naturel, me fit observer sur le rivage une espece de limaçons, en m'ajoutant que ces petits animaux jettoient au-dehors une liqueur de *carmesi*, (nom que les Arabes donnent à la pourpre) mais qu'il falloit une attention particuliere pour la recueillir aussi-tôt. En effet, je pris dans les

mains plusieurs de ces limaçons, qui me les teignirent de la plus belle couleur de pourpre, & j'observai en les rejettant qu'ils en répandoient dans l'eau une assez grande quantité.

Comme je ne me rappelle pas qu'aucun naturaliste ait fait mention de cette espece, qui m'a semblé particuliere, j'en tracerai la figure sous ses différens aspects.

Ces limaçons sont connus sur toutes les côtes voisines; & d'après ce qu'on m'en a dit sur les lieux, ils ne se montrent que depuis le printems jusqu'en automne. Les Arabes ne savent pas tirer avantage de ces petits animaux ni de leur couleur.

CHAPITRE XII.

Environs de Tyr : Puits de Ras-Elein.

AU sortir de Sour, du côté de l'orient, s'éleve une tour ancienne, qui étoit autrefois renfermée dans l'enceinte des murs. On y trouve divers puits, d'excellente eau qui fournit au besoin des habitans de la ville, & même à l'approvisionnement des vaisseaux étrangers, qui la préferent à toutes les sources des Echelles de la Syrie.

Ces

Ces puits furent creusés pendant le siege que la ville de Tyr eut à soutenir, l'espace de cinq années, contre les Assyriens. Ceux-ci ayant coupé tous les aqueducs qui communiquoient à l'intérieur, la nécessité fit naître aux malheureux citoyens l'idée de suppléer ainsi à la disette prochaine dont ils étoient menacés.

Ces puits ont quinze coudées de profondeur, & ne sont pas abondans en eau; d'après la petite quantité qu'on en tire avec les seaux, j'ai conjecturé qu'il n'y en avoit pas plus de deux palmes en hauteur: cependant ils ne sont jamais à sec, parce que cette eau provient d'une source.

On me raconta de ces puits une particularité remarquable. Dans les premiers jours d'octobre de chaque année, l'eau fermente, souleve le sable & devient bourbeuse, au point qu'il n'est plus possible d'en faire aucun usage. On y remédie en y jetant cinq ou six cruches d'eau de mer, qui clarifient la source en moins de deux heures, & lui font recouvrer sa premiere qualité.

D'où vient l'effervescence périodique de cette eau? Pourquoi l'eau de la mer clarifie-t-elle l'eau douce? Comment est-il venu à l'idée de faire cette expérience? On ne sut m'en donner aucune raison: les habitans de Sour répondent seulement, qu'ils ont vu pratiquer cette opération par leurs ancêtres, & qu'ils la font à leur exemple; c'est,

ajoutent-ils, le mariage de l'eau de mer avec celle de la terre.

Leur ſuperſtition a érigé en fête publique le jour deſtiné à cette opération. Réunis ſur la grande place, ils ſe rendent aux puits avec le même ordre que nous obſervons dans nos proceſſions les plus ſolemnelles. C'eſt un honneur de porter les cruches, dont les vieillards eux-mêmes ſont jaloux; pendant qu'on les verſe, tous s'enchaînent par la main, forment un long cercle, & danſent au ſon des inſtrumens; après quoi, l'on retourne à la ville avec toute l'allégreſſe qu'inſpire un triomphe.

Je ne me ſuis pas trouvé à Sour dans le tems de cette ſolemnité, mais je tiens ces détails de pluſieurs Européens qui méritoient la plus grande confiance.

Pour aller de la péninſule de Tyr au continent, l'on traverſe l'iſthme, de ſept cens pas de longueur, formé comme je l'ai dit plus haut, par l'armée d'Alexandre. Ce trajet eſt difficile, étant rempli de ſable, que le ſouffle des vents y porte ſans ceſſe, des deux côtés de la mer.

On entre dans une belle plaine, dont l'expoſition eſt au midi, & après l'avoir parcourue dans ſon entier, l'on arrive aux puits de Ras-Elein (mot arabe qui ſignifie ſource d'eau).

Pluſieurs écrivains attribuent la conſtruction de

ces puits au roi Salomon, & les appellent de son nom : c'est un sentiment, selon moi, dénué de vraisemblance. Puisque ce prince ne fut jamais maître de Tyr, comment supposer qu'il ait voulu ou qu'il ait pu faire élever aucun monument sur une terre étrangere. Il faut donc appliquer à d'autres puits qu'à ceux de Ras-Elein, ces paroles du cantique : *Puteus aquarum viventium quæ fluunt impetu de Libano.*

Le plus considérable de ces puits, qui sont au nombre de trois, a trente-quatre coudées de diamètre, quinze en élévation au midi, & un peu moins dans ses autres parties. Sa forme est octogone; mais vu d'un côté, on le confond avec une tour quarrée qui l'avoisine.

La structure en est admirable. Formé de petits cailloux étroitement unis par un mastic impénétrable à l'eau, on le prendroit pour un rocher naturel. Quoiqu'il subsiste depuis une longue suite de siecles, il n'a pas encore souffert la plus légere altération.

On peut monter à cheval jusqu'à sa cîme, par une chaussée élevée en pente, construite de belles pierres, mais fort mal entretenue aujourd'hui.

Les eaux de ce puits sont abondantes, & on croit communément qu'elles découlent des cavités des montagnes de l'Anti-Liban, dont les plus

proches ſont diſtantes de ce lieu d'environ cinq milles.

Les naturels diſent qu'on ne ſauroit trouver le fond de ce puits : n'ayant pu le ſonder moi-même, je rapporterai ce qu'en a dit M. de la Roque.

« M. de Nointel eſt le premier Européen qui
» ait fait faire cette épreuve par le moyen de la
» ſonde, jetée en ſa préſence dans le principal ré-
» ſervoir. La ſonde trouva le fond environ à trente-
» cinq pieds de la ſuperficie de l'eau. M. Gal-
» land, qui étoit préſent à cette épreuve, m'en
» a pluſieurs fois aſſuré, & j'apprends que de-
» puis, d'autres voyageurs ont fait la même choſe
» avec le même ſuccès ».

Il eſt vraiſemblable que les eaux de ce puits ſe jetoient dans les deux autres par un aqueduc de quinze coudées. Ceux-ci ſont de forme quarrée, & conſtruits de mêmes matériaux que le premier. L'un a dix coudées de large, & l'autre environ trente. Leurs eaux ſont viſiblement plus baſſes, ce qui prouve aſſez que ces deux réſervoirs avoient beſoin du verſement du puits principal, pour pouvoir entrer dans le grand aqueduc, par lequel ils arrivoient juſques dans la ville de Tyr.

Les canaux ſouterrains qui conduiſoient les eaux de ces réſervoirs, avoient leur cours du couchant

au midi. On en voit encore plusieurs qui s'étendent dans un espace de trois milles, pour prendre ensuite une autre direction de l'orient au couchant.

Arrivé à un chemin, qui fait face à la cité, d'où il est distant d'environ un mille, l'on gravit la montagne, & l'on trouve à la descente, une mosquée mahométane peu digne d'observation. Un peu plus loin, sont des monceaux de ruines, mais si maltraitées, qu'on n'y peut rien distinguer de positif. Je crus cependant reconnoître des débris d'église, & une tour de construction moderne. Près de là est un village qui n'est pas bien important.

Je me souvins que Strabon avoit placé la ville de *Palæ-Tyrus*, à trente stades de la nouvelle Tyr, vers l'exposition du midi. Me trouvant à ce même point de l'horison, & à peu près dans le même éloignement, il me parut probable que ce lieu avoit été en effet l'enceinte de *Palæ-Tyrus*. Les habitans que je questionnai, me confirmerent en quelque sorte dans mon opinion, mais ne purent me donner aucun éclaircissement sur le sort de cette ville.

J'étois allé aux puits de Ras-Elein avec deux François, dont l'un étoit médecin & l'autre simple voyageur.

Comme nous parcourions ces campagnes, une foule de leurs habitans venoit à notre rencontre,

pour nous prier d'aller visiter leurs malades, dans l'espérance de recevoir de nous des avis & des médicamens. Il faut dire ici que dans tous les villages de la Syrie, on croît que les Européens ont la vertu de guérir. Dans la circonstance, on ne se trompoit pas entiérement, puisque sur trois personnes que nous étions, il y en avoit une qui professoit la médecine, mais qui ne vouloit pas se faire connoître, afin de prévenir les importunités de ces peuples. Cependant nous fûmes contraints, à la priere d'un prêtre Grec, qui nous accompagnoit, d'entrer dans la chaumiere d'un pauvre Chrétien, dangereusement attaqué. Notre médecin le saigna, & voulut rester quelque tems auprès de lui, pour voir si la maladie permettoit d'appliquer d'autres remedes.

Ce malade étoit un des habitans le moins malheureux de la contrée. Un amas de branches d'arbres, sur lesquelles on avoit étendu une couverture de laine, lui servoit de lit. Dans un coin de la cabanne étoient deux bœufs couchés à terre; dans un autre, on voyoit une femme qui faisoit assez remarquer sa douleur, en se couvrant la moitié du visage; un petit enfant restoit à côté de son pere, & lui présentoit de tems en tems quelques cuillerées d'eau où étoit délié un peu de farine.

L'aspect de cette situation déplorable nous

entretenoit dans des penſées aſſez triſtes, qui bientôt ſe diſſiperent par une petite ſcene que je vais raconter.

La chaumiere étoit ſituée ſur le ſommet de la colline, d'où nous regardions les campagnes environnantes. Nous apperçûmes à peu de diſtance, un grouppe de femmes Arabes ſur les bords d'un ruiſſeau; les unes y lavoient leurs vetêmens, les autres s'y baignoient, mais toutes étoient également nues. Ce ſpectacle produiſit un effet ſi ſubit dans le François ſimple voyageur, que nous eûmes lieu de connoître qu'il étoit d'un tempérament impétueux.

Il voulut auſſi-tôt deſcendre la colline, pour aller obſerver de plus près, nous diſoit-il, le coſtume de cette nation, & il m'engagea de l'accompagner. Connoiſſant mieux que lui l'eſprit oriental, je lui fis appercevoir les dangers ſenſibles auxquels ſa démarche devoit l'expoſer, ſoit de la part des femmes elles-mêmes, ſoit des Arabes qu'il pourroit rencontrer. Ce fut envain, il étoit décidé à s'inſtruire des mœurs des peuples, au riſque même de ſa vie.

Il fit ce qu'il put pour déterminer le médecin, qui, comme moi, n'avoit pas ſon courage. Le beſoin que le malade avoit de ſa préſence lui ſervit de prétexte. Ce fut alors que notre cher compagnon de voyage ne ſe contint plus; il frappa

du pied, accusa sa mauvaise fortune, de ce qu'il n'avoit pas du moins une lunette avec lui, & reprocha à la nature elle-même d'avoir placé tant de distance entre la colline & le ruisseau.

Emporté par la vivacité, il ne nous épargna pas davantage : nous étions, selon lui, des esprits pusillanimes & des cœurs glacés. Enfin, il s'élança de la chaumiere avec une telle promptitude, que déjà il étoit arrivé au bord du ruisseau, avant que nous nous fussions apperçus de son départ.

Je fus surpris de voir toutes les femmes sortir du bain, s'avancer quelques pas dans l'état où elles étoient, & l'inviter de venir prendre place parmi elles. Notre François redoubloit de saluts, en employant tous les signes expressifs qui pouvoient faire comprendre sa reconnoissance. Il fut reçu avec empressement, & presque aussi-tôt enfermé dans le cercle : mais ces premieres caresses cachoient un piege perfide. Les femmes sont par-tout un peu traîtresses. Toutes l'assaillirent à la fois ; celles-là lui arrachent les cheveux, tandis que celles-ci l'accablent de violens coups de poing ; je crois qu'il eût été la victime de leur fureur, si son courage ne l'eût arraché de leurs mains ; il esquiva ensuite, de son mieux, une grêle de pierres, qui toutes ne furent pas sans effet.

Cette ſcene tragi-comique excita nos ris & notre compaſſion. Il fallut que l'amour malade implorât la main du médecin pour panſer ſes plaies; il nous promit d'être plus prudent à l'avenir, & nous le crûmes ſans peine.

Le récit de cette petite aventure, n'eſt point ici hors de propos. Il peut ſervir à faire connoître le caractere des femmes du Levant, qu'il eſt dangereux d'approcher lorſqu'elles ſont réunies. Au ſurplus, elles reſſemblent à toutes les femmes de la terre, qui, pour l'honneur du ſexe, exigent en public beaucoup de reſpect des hommes, mais qui ne ſont pas toujours auſſi ſéveres dans le tête-à-tête.

J'ajouterai que les femmes Arabes font conſiſter la pudeur à ne pas être reconnues, quand elles ſont dans le bain; ſans changer de poſture, à la vue des paſſagers, elles ſe couvrent ſeulement le viſage d'une de leurs mains. C'eſt ce que j'ai eu occaſion de remarquer dans les différentes promenades que j'ai faites en Syrie.

En revenant à Sour, je retrouvai une autre partie des mêmes aqueducs, que j'avois laiſſés au pied de la colline. Il en eſt reſté trois arches que l'on peut compter parmi les chef-d'œuvres de l'architecture. Il ſemble que la nature jalouſe de l'art ait voulu s'approprier ce travail. Avec le cours des tems, elle s'eſt plu à le recouvrir d'un

crépi ſi ſolide & ſi beau, que ces arches paroiſſent être plutôt coulées d'un ſeul jet qu'un œuvre de bâtiſſe.

Les eaux qui regorgeoient du canal portées ſur ces arches, & celles qui diſtilloient des jointures des pierres, mêlées d'ailleurs de particules ſableuſes, ont, à la longue, formé ce crépi, qui eſt dentelé, & par-là, aſſez reſſemblant à l'intérieur de nos grottes.

On voit encore dans la même direction, les débris de l'aqueduc principal qui recueilloit toutes les eaux, pour les porter dans l'intérieur de la ville; ſon canal avoit deux coudées de largeur.

On a prétendu que cet aqueduc n'avoit pu être conſtruit que depuis la priſe de Tyr par Alexandre, parce que l'iſthme, ſur lequel il étoit appuyé, n'exiſtoit pas auparavant. C'eſt auſſi l'opinion de M. la Roque. Cependant nous trouvons dans les Annales de Tyr, écrites par Menandre, que cet aqueduc avoit lieu au tems de Salmanazar, roi des Aſſyriens, qui vivoit plus de deux ſiecles avant le conquérant de l'Aſie. Joſeph nous rapporte ſes propres expreſſions.

Ce prince à ſon retour plaça des gardes le long du fleuve & des aqueducs, pour intercepter toute communication avec la ville.

Comment accorder cette citation avec le ſen-

timent des écrivains qui placent la cité de Tyr dans une île ? Cela n'eſt pas impoſſible, quand on penſe que les aqueducs pouvoient traverſer le bras de mer par le moyen de quelques arches, élevées au milieu des flots. Si l'on objećte enſuite, que les débris de ces aqueducs annoncent une conſtruction moderne, ſeroit-il déraiſonnable de répondre que les anciens ont été détruits, & qu'on en a conſtruit de nouveaux ?

Je me reproche, au ſurplus, de paroître donner quelqu'importance à une diſcuſſion, qui n'appartient qu'aux antiquaires. Que fait au Lećteur de ſavoir préciſément que telles pierres ont été entaſſées les unes ſur les autres, dans un ſiecle plus ou moins moderne ? Peut-être même que dans cet inſtant, où j'écris, ces veſtiges, ſeuls reſtes d'une des plus fameuſes villes du monde, ſont enſevelis ſous terre.



CHAPITRE XIII.

Voyage de Sour à Tantur, & à Nahr-Eltemasieh.

L'ESPOIR de découvrir quelque vaisseau, qui fît voile pour Jaffa, me retint à Sour plus de tems que je n'avois dessein d'y passer. Mais ennuyé d'attendre inutilement, je me décidai à louer à mes frais un petit bateau. Plusieurs naturels s'offrirent de me rendre au port de Jaffa, pour une somme équivalente à dix écus de notre monnoie. Je fis accord avec l'un d'eux, en y mettant la condition de border les côtes, pour pouvoir mettre pied à terre dans tous les lieux un peu remarquables.

Au sortir du port, je fis diriger mon batelet vers le midi, & après trois heures de navigation, je me trouvai en face de Scanderon, distant de Sour, d'un peu plus de six milles. Je voulois y descendre pour y observer les ruines de la forteresse fameuse, qu'Alexandre y fit construire, & qui depuis fut réparée par Baudouin premier, roi de Jérusalem. Tous deux marchoient à la conquête de Tyr, & l'on sait que les armes du

prince Chrétien n'eurent pas le ſuccès de celles de l'autre.

Mon batelier me repréſenta que ce lieu étoit d'un accès difficile, & que d'ailleurs il étoit infecté de brigands, depuis que la diſcorde avoit armé l'un contre l'autre les peuples de la contrée. En effet, la côte me parut inabordable, & comme j'avois connoiſſance d'un aſſaſſinat commis récemment en la perſonne d'un négociant François, je crus qu'il étoit prudent de paſſer outre.

J'euſſe probablement regreté d'y être deſcendu, d'après ce que m'en dit le batelier. Scanderon eſt en mauvais état aujourd'hui. Situé dans une gorge étroite, il ne renferme plus que deux ou trois maſures, dont une ſentinelle fait payer l'approche aux voyageurs. C'eſt ainſi que l'avarice orientale fait tirer avantage de tous les lieux que l'hiſtoire & le génie ont pu rendre célèbres.

Cette fortereſſe ſe nomme plus ordinairement Scanderette que Scanderon, pour la diſtinguer d'une ville de ce dernier nom, ſituée à l'extrémité de la mer Méditerranée. L'un & l'autre de ces mots ſont arabes, & ſignifient Alexandrin.

Un peu plus loin eſt Anacur ou Nuachir, c'eſt-à-dire, choſe faite à coups de ciſeau; cette dénomination eſt venue à ce village de la route qui l'avoiſine, taillée dans la roche vive. Quelques écrivains ont prétendu que cette route avoit

été faite par l'armée d'Alexandre ; mais généralement on la regarde comme un œuvre des Romains : quoi qu'il en soit, elle n'est remarquable que par la difficulté vaincue, étant très-étroite, inégale & même périlleuse.

Le jour tomboit quand je passai le cap Blanc, que les anciens géographes nommerent *Album promontorium*, à cause des pierres blanches qui bordent la côte dans un espace de plusieurs milles.

Malheur aux passagers qui veulent approcher de Zib pendant la nuit ! La garnison du château-fort, qui ne distingue plus la voix d'un allié de celle d'un ennemi, leur prépare un mauvais traitement. J'avois permis au batelier de prendre avec lui sept ou huit Arabes qui devoient débarquer à Zib. Nous nous avançons du rivage pour cet effet. On jette en mer un petit esquif capable de les conduire à terre. A peine y sont-ils descendus, que nous entendons une décharge de mousqueterie : nous crions de toutes nos forces que nous sommes amis de Zib. On nous répond par une seconde décharge, dont l'un des Arabes est blessé. Il nous faut remonter ce blessé & ses compagnons dans le batelet, ce qui laisse le tems à la garnison de recommencer ses hostilités. Une grêle de balles vient cette fois cribler nos voiles & nos cordages, & nous nous croyons tous morts ;

mais une providence nous couvre, ſans doute, de ſon bras, & perſonne n'eſt atteint. Nous nous éloignons à force de rames, de maniere que bientôt nous ſommes à l'abri du danger. Enfin, au bout de deux milles, nous deſcendons les huit Arabes ſur la côte.

Par prudence nous regagnâmes la pleine mer, où notre trajet devoit être paiſible. Ces flots, qui jadis étoient couverts de toute eſpece de navires, ne portoient peut-être à cette heure que mon ſeul batelet. J'apperçus le promontoire du Carmel, avec le premier rayon du ſoleil. Après en avoir paſſé la pointe, l'on découvre le Château-Pélerin, qui n'en eſt diſtant que de ſept milles. J'y allai faire mes obſervations.

Ce Château-Pélerin, appelé Attik par les Arabes, fut conſtruit par l'un des fils de Raimond, comte de Toulouſe. Les Templiers qui depuis en devinrent poſſeſſeurs, y trouverent un tréſor conſidérable, dont ils ſe ſervirent pour le fortifier, de ſorte que cette place fut en état de faire réſiſtance.

On a cru que ce château tiroit ſon nom des pélerins qui y logeoient, en allant viſiter les ſaints lieux de la Paleſtine & de la Galilée. Mais on écarte bientôt ce ſentiment, quand on voit la ſituation de ce fort, qui n'étoit pas favorable à la communication des deux provinces. D'autres

disent qu'il fut ainsi appelé pour avoir été entretenu & réparé aux frais des voyageurs Européens. On le nommoit Pierre-Ancise au tems de Guillaume de Tyr.

Le terrein où ce château fut bâti, formoit autrefois une île, comme on peut le voir encore par les eaux abondantes dont il est presque entouré de toutes parts. Nous débarquâmes dans un havre exposé au midi, où il ne peut entrer que de très-petits bâtimens, qui même n'y sont pas en sûreté, quand les autans se font sentir.

On voit dans ce lieu quelques débris d'édifices qui durent être considérables. Je crus y reconnoître une portion d'église, de forme octogone, très-élevée. Ce qui reste de la forteresse n'offre rien de bien important.

Plusieurs maisons seroient encore habitables si l'on vouloit les réparer; mais elles sont toutes abandonnées aux injures de l'air, & toutes si désertes qu'on n'y apperçoit pas même aucun animal sauvage. Cependant l'on m'a dit que les Arabes y retiroient leurs troupeaux, quand il les amenoient aux pâturages voisins. On trouve sous le château plusieurs voies souterraines qui aboutissent à la mer.

Ce lieu est compris dans le district du Bacha de Damas, ainsi que les campagnes adjacentes, qui sont fertiles en orge & en bled.

Je

Je remontai ſur mon batelet, & en très-peu de tems nous arrivâmes à la pointe de Tantur, langue de terre, où jadis étoit élevée une des tours fortes, deſtinées, comme je l'ai dit ailleurs, à garder la côte.

En laiſſant derriere ſoi cette langue de terre, on voit en mer cinq petites îles ou plutôt cinq rochers, qui ſont peu diſtans du rivage. Il faut paſſer au milieu pour aborder à Tantur.

Cet endroit, voiſin de la mer, eſt poſſédé par des Arabes cultivateurs qui n'y ſont pas en grand nombre. L'oppreſſion & la rapacité du gouvernement turc, écartent de Tantur une foule d'hommes, que la richeſſe du ſol y appelle. Les campagnes ſemblent produire d'elles-mêmes du grain, du coton, & des fruits de toutes eſpeces. Le bled y eſt ſur-tout abondant, & d'une qualité préférable à celui des autres contrées de la Syrie & de la Paleſtine.

Les Européens qui veulent s'en fournir, ſont dans l'uſage d'en traiter avec les marchands naturels de la ville d'Acre; & de ce lieu, ils vont charger à Tantur, aux riſques du vendeur, qui garantit les chargemens juſqu'à leur entrée dans le port.

Daher d'Omar, dont j'ai tant de fois parlé, avoit étendu ſes conquêtes juſqu'à ce rivage; mais la réſiſtance invincible du Bacha de Damas le

força toujours de rétrograder. Il essaya, au défaut des armes, d'attirer à lui par le commerce toute la fortune de ce territoire, & ce dernier moyen lui a pleinement réussi. Les naturels, qui savent apprécier les hautes qualités du chef d'Acre, regrettent qu'il n'ait pu retenir la terre de Tantur. Quoique l'usurpation soit naturellement odieuse, on la pardonne, on se plaît même à la légitimer dans les princes, qui ramenent, sur un sol malheureux, la liberté, l'agriculture & la population.

Tantur occupoit jadis un rang distingué parmi les villes de la terre de Chanaan, sous les noms de Dor, Dora & Nephath, c'est à dire, maritime. Prise d'assaut par Josué, qui vainquit son roi, elle fut réunie à la tribu de Manassés.

Trifon, tyran de la Syrie, qui fit égorger le jeune Antiochus VI, pour usurper ses états, vint dans les murs de cette ville chercher un refuge contre la vengeance. Mais bientôt investi par une armée de cent vingt mille hommes, il eut recours à la fuite, & rassembla quelques troupes qui ne purent long-tems le défendre. Si le ciel permet quelquefois les grands crimes, ce n'est que pour donner ensuite au monde des exemples imposans de sa justice. Trifon perdit avec la vie tout le fruit de son assassinat.

Cette ville fut le siége d'un évêque, suffragant

de la métropole de Césarée en Palestine. Les écrivains qui nous en parlent, vantent beaucoup la majesté de ses temples & la splendeur de ses édifices. Mais Nephath a subi le sort de presque toutes les villes célèbres du Levant, dont on ne peut plus même distinguer la place.

Six milles au-delà de Tantur, est le Nahr-Eltemasieh, ou fleuve des crocodiles. Il est devenu fameux par une erreur de quelques historiens, qui jamais ne sont allés sur les lieux. Abusés par le nom, ils ont dit que le Nahr-Eltemasieh renfermoit un nombre prodigieux de crocodiles, d'une grosseur énorme, & tels qu'on n'en voit pas de semblables en Egypte. Ce qui n'est point du tout exact, il y a bien quelques crocodiles dans ce fleuve, mais tous y sont de la plus petite espece.

Il existoit jadis sur les bords du Nahr-Eltemasieh, une ville appelée Crocodilon, qui étoit détruite au tems de Pline. On regrette que cet écrivain n'en ait donné aucun détail.

Au milieu des terres, s'élevent quelques cabanes qui composent un hameau, auquel les Arabes donnent le nom de Zerca. On m'avoit dit que cette côte méritoit à certains égards, les observations d'un voyageur; mais comme elle est habitée par un peuple malfaisant & perfide, il n'y a personne aujourd'hui qui se hazarde d'y descendre

Ce peuple eſt Arabe & originaire de la Samarie. Semblable aux Syrenes de la fable, il guette l'approche des vaiſſeaux, & invite les paſſagers de venir ſur une côte amie chercher des vivres & des rafraîchiſſemens que la loi du pays, crie-t-il, oblige de donner gratuitement. Il n'eſt pás de démonſtrations ſéduiſantes qu'il n'emploie pour vous décider. Si votre crédulité ou plutôt la franchiſe de votre cœur vous entraîne au rivage, on ſe ſaiſit de votre perſonne, on vous dépouille, & vous êtes même expoſé à perdre la vie. Les autres Arabes des côtes de la Syrie ne ſeroient pas plus reſpectés que les étrangers, s'ils traverſoient cette plage, ſans une ſupériorité de forces viſibles. Pour engager ce peuple à développer toutes les reſſources de ſa perfidie, je feignis quelqu'incertitude : redoublant ſes inſtances & ſes ſermens, il me ſuivit le long de la côte, pendant plus de deux milles, juſqu'à ce qu'emporté par l'indignation, je lui fiſſe connoître que je m'étois joué de ſa mauvaiſe foi. On penſe bien qu'alors il changea de langage pour m'accabler de toutes les imprécations qu'il eſt poſſible d'imaginer. Mais la vîteſſe de mon batelet m'épargna bientôt le déſagrément de les entendre, & au bout de quatre milles, je parvins à Céſarée.

CHAPITRE XIV.

De la Ville de Césarée en Palestine.

Cézarée de Palestine s'appela d'abord tour de Strabon, du nom d'un célèbre général de Darius. Hérode-le Grand, ou autrement Hérode-l'Asclalonite, la nomma depuis Cézarée, en honneur de Cézar-Auguste, qui l'avoit confirmé dans la possession de ses états. Mais cette cité n'offroit rien encore qui répondît à la grandeur de ce nouveau nom. Hérode invita tous les artistes fameux de l'univers, de se rendre à sa cour. Il leur communiqua son dessin, en conféra avec eux, & de ce conseil des talens, présidé par un grand roi, émanerent des chef-d'œuvres en tous genres, qui bientôt fixerent les regards de Rome. L'enceinte de Cézarée s'agrandit, des rues alignées se formerent, des palais bâtis de marbre s'éleverent sur les anciennes masures; on vit paroître des cirques, des théâtres & des amphithéâtres, qui, regardant la mer, étonnoient au loin la vue des navigateurs.

Hérode sut tirer avantage d'une colline qui divisoit la cité en deux parties égales. Il y fit construire un temple qu'il dédia à Cézar, pro-

tecteur, en y plaçant sa statue modelée sur le Jupiter d'Olympie, & celle de Rome aussi grande que la Junon d'Argos. Les écrivains du tems nous laissent une description pompeuse de ce temple; mais il me suffit de dire, pour en donner une idée, que le granit & le porphire en furent les matériaux ordinaires, & que l'intérieur réunissoit tout ce qu'on peut imaginer de rare & de précieux.

Il parut à Hérode que ce n'étoit point assez pour la gloire d'une ville de renfermer des monumens de simple magnificence; ses vues se tournerent vers d'autres objets plus réels, & particulierement vers le commerce qui ne pouvoit fleurir que par l'établissement d'un havre. Cette entreprise demandoit de longs travaux & des sommes immenses; mais tout étoit devenu facile à un prince actif, intelligent, & habitué à triompher des obstacles. Cézarée eut un port qu'on n'hésita pas de comparer au fameux Pirée d'Athenes. Tant de merveilles furent l'ouvrage de dix ans, & la renommée, qui se plaît à divulguer les grands événemens, alla dire à toutes les nations du monde, qu'elles étoient invitées à venir être témoins de la dédicace prochaine de Cézarée.

Attirés par l'appat de l'or, des musiciens des lutteurs, des gladiateurs, s'acheminerent vers Cézarée, en se faisant suivre d'un grand nombre

de bêtes féroces & de tout l'attirail de ces ſpectacles de ſang, dont les peuples guerriers faiſoient alors leurs délices. Les chemins furent bientôt couverts d'une foule innombrable d'étrangers de tous pays, de toutes religions, de maniere qu'on eut dit que les extrémités du monde, preſſées par une force irréſiſtible, revenoient à leur centre commun. On vit arriver des ambaſſadeurs, & des rois mêmes qui voulurent y paroître en perſonne. Jalouſe de contribuer en quelque ſorte à la magnificence des fêtes, l'impératrice Julie y envoya différentes choſes précieuſes, dont la valeur fut portée à cinq cens talens.

Tout le monde fut accueilli, logé, traité ſelon ſon rang & celui de ſa nation. Chaque perſonnage conſidérable eut un palais particulier, des officiers de la couronne pour le ſervir, & des gardes pour l'eſcorter.

Il eſt ordinaire que l'imagination enchériſſe toujours ſur tout ce qu'elle enviſage, mais cette fois elle reſta beaucoup au-deſſous de la pompe & de l'éclat qu'on préparoit dans Cézarée.

L'ouverture des jeux parut merveilleuſe, la ſuite ſurprit davantage encore, & pendant neuf jours que ſe continuerent les divertiſſemens, l'admiration alla toujours en croiſſant, au point qu'on n'avoit plus aſſez de ſens pour ſuffire à tant de diverſité. Les Romains eux-mêmes, qui pleuroient

encore la perte de la liberté, semblerent un instant s'enorgueillir de leurs fers, en voyant élever au rang des dieux, celui qui venoit de les leur donner.

Cette dédicace eut lieu dans la CXCII^e olympiade, & Hérode annonça qu'elle se renouvelleroit tous les cinq ans avec le même appareil.

On sait combien Auguste aimoit l'adulation; il fut enivré d'un hommage aussi solemnel, & dans la vivacité du plaisir qu'il en ressentit, il ne put retenir ces mots : Hérode est un prince supérieur à sa couronne, qui mériteroit de commander à la Syrie & à l'Egypte entiere! Un empereur philosophe n'eut pas dit cela, ou plutôt il eut rejetté ces trophées de la flatterie qui déshonorent à la fois celui qui les offre & celui qui en est l'objet.

Cependant il faut dire que ces fêtes, ordinairement ruineuses pour les états, eurent ici une fin bien différente. Cézarée nouvellement agrandie, avoit besoin d'habitans. Son port, vaste & commode, manquoit de vaisseaux. Les atteliers du commerce attendoient des bras industrieux : en un mot, Cézarée étoit une belle machine, à laquelle il falloit le mouvement qui fait agir. La solemnité de sa dédicace produisit à cet égard les effets les plus salutaires. Une partie des étrangers, que le desir du merveilleux y avoit attirés,

fut retenue par la générofité du prince. On fe perfuada fans peine qu'on feroit toujours heureux, parce qu'on l'avoit été quelques jours de fuite, & les négocians, qui purent accorder l'intérêt avec le plaifir, vinrent de préférence établir leurs comptoirs dans cette cité.

Cézarée effuya avec les tems différentes révolutions politiques. Gouvernée d'abord par des rois qu'elle avoit vu naître, elle devint colonie Romaine fous Vefpafien, & changea fon nom en celui de Flavia.

En 548 de l'ère chrétienne, elle eut à fouffrir tous les excès du fanatifme, de la part des Juifs & des Samaritains, divifés en deux factions. Nombre de Chrétiens périrent fous leurs coups. Tous les temples furent brûlés, & le préfet Etienne lui-même fe vit affaillir dans le prétoire où on l'égorgea, après qu'on eut pillé ce qui lui appartenoit.

Les armes victorieufes d'Omar, l'un des fucceffeurs de Mahomet, forcerent, en 635, les habitans de Cézarée de fe rendre à la foi de l'Alcoran.

Elle fut reprife aux Sarazins par Baudouin premier, roi de Jérufalem, en 1101; les Génois lui furent d'un grand fecours dans cette expédition, & en récompenfe, il leur fut accordé le tiers du butin. Il échut dans leur lot, un vafe

de couleur verte, qu'on crut être une éméraude, & qui fut porté à Genes comme une rareté digne de cette ville. Il est déposé dans l'église métropolitaine de S. Laurent, & j'observerai que peu de voyageurs sont admis à le voir. Il faut un décret du sénat & un grand nom pour l'obtenir. Comme les gens de qualité sont rarement connoisseurs, je ne risquerai pas d'assurer sur leur parole, que le vase de Genes soit en effet une éméraude.

Baudouin se déshonora dans cette victoire, en permettant le sac de la ville. Un grand concours de peuple s'étoit retiré dans l'ancien temple de Cézar, qui pour lors étoit devenu une mosquée. La rage des Chrétiens y poursuivit les infideles, massacra sans pitié les femmes, les enfans, les vieillards, & fit couler tant de sang que les dégrés des autels en furent couverts. Ce sont là les effets ordinaires du fanatisme.

Les Chrétiens perdirent de nouveau cette ville en 1187, sous le regne du fameux Saladin. Un combat la leur rendit en 1191; un autre la leur enleva quelques années après. Ils la reprirent en 1251, sous Louis IX, qui répara ses fortifications, & finalement ils la céderent aux infideles en 1264, pour ne plus y rentrer.

Au milieu de ses désastres tant de fois renouvelés, cette capitale de la Palestine vit anéantir

ſa premiere ſplendeur & la magnificence de ſes monumens. Il ne reſte du temple bâti par Hérode qu'un débris de murailles, & une partie de la forteresſe qui l'avoiſinoit : çà & là ſont éparſes pluſieurs colonnes de porphyre; & dans l'enceinte de la cité on voit encore quelques ruines d'édifices, conſtruits en marbre blanc, mais que l'injure des années a totalement noircis.

Je n'ai pu reconnoître la place de l'ancien port que pluſieurs hiſtoriens ont vanté comme une autre merveille du monde. Il eſt probable qu'il n'a pas ſubſiſté long-tems, puiſque Guillaume de Tyr n'en dit rien dans la deſcription de cette ville.

Cézarée fait partie du gouvernement de Damas, mais elle eſt tellement abandonnée que le Bacha n'en tire aucun parti avantageux.

C'eſt dans cette cité fameuſe qu'Hérode Agrippa laiſſa au monde un exemple terrible de la colere céleſte. Enivré de ſes ſuccès & des baſſes adulations de ſa cour, ce prince s'aveugloit juſqu'à ſe croire un dieu; mais dans un inſtant, où revêtu de ſes habits royaux, il parloit avec mépris aux Sidonyens qui lui demandoient la paix, il tomba de ſon trône, & mourut conſommé de vers.

Après la chûte de Jéruſalem, Titus vint paſſer l'hiver à Cézarée avec les priſonniers nombreux qu'il traînoit à ſa ſuite. Il y célébra avec la plus

grande pompe la naissance de son frere Domitien, & telle étoit la barbarie de ces tems, que deux mille cinq cens hommes furent livrés, en signe de joie, aux flammes & aux bêtes féroces.

L'apôtre des Gentils y prêcha la foi catholique, & ne craignit pas de combattre l'orateur Tertullus en présence du président Félix. Il fut chargé de fers par l'ordre du proconsul Festus-Porcius, qui voulut le juger à son tribunal; mais Paul fit valoir son droit de citoyen Romain, qui l'autorisoit à recuser tout autre juge que Cézar lui-même, & en effet, il obtint d'être conduit à Rome.

Comme Cézarée étoit la résidence du gouverneur de la Judée, on y amenoit les Chrétiens persécutés pour y recevoir leur sentence de mort. Des milliers y souffrirent le martyre, sous les regnes de Gallien, de Dioclétien & de Valens.

Le fameux Origene y séjourna quelque tems, & y perfectionna le célèbre cantique, dont il avoit conçu l'idée à Athenes.

On compte plusieurs hommes illustres parmi les archevêques de Cézarée, tels que Théophile, Agricolaus, Talassius, Glicon, Elie, Eulogius, & particuliérement Eusebe, dont le nom n'est pas moins cher à la littérature & aux sciences qu'il l'est à la religion.

Cette métropole avoit sous sa dépendance vingt sieges suffragans qui se sont anéantis avec elle.

CHAPITRE XV.

Route de Cézarée à Arsur, & de là à Jaffa.

AU sortir de Cézarée, en bordant la mer, on rencontre sur son chemin les ruines d'une tour antique, qui, vraisemblablement, étoit environnée de quelques habitations. J'ai oui dire que cette tour servoit jadis à la défense de la côte.

A peu de distance est un endroit que les Arabes nomment Arsur, où se trouve une forteresse avec garnison, & une petite mosquée, desservie par quelques Derviches.

Il peut y avoir de là à Cézarée environ vingt milles. C'est dans cette enceinte que Salomon jetta les fondemens de la cité d'Assor ou d'Arsid, qui dans les siecles suivans changea son nom en celui d'Appollonie.

On a prétendu qu'Arsur étoit la même que l'ancienne Antipatride, élevée par Hérode-le-Grand, en mémoire de son pere. Mais cette opinion n'est pas celle des meilleurs géographes, qui placent cette derniere ville beaucoup plus avant dans les terres, entre Lida & Cézarée.

Arſur eſſuya toutes les horreurs de la guerre. Deux fois détruite, elle fut encore réparée par Aulus-Gabinius, gouverneur de la Syrie & de la Judée.

Godefroy de Bouillon en fit le ſiege après la priſe de Jéruſalem, mais ce fut ſans ſuccès. Une forte garniſon, de bons retranchemens, l'impoſſibilité de couper les vivres, déciderent le prince Chrétien à remettre la conquête de cette place à des tems plus heureux. Ayant été prévenu par la mort, ſon deſir fut rempli par Baudouin premier, ſon ſucceſſeur.

En 1265, elle retomba dans les mains des Turcs qui la poſſedent encore, & je crois pouvoir garantir qu'ils la retiendront long-tems, parce qu'en bonne foi, Arſur ne peut exciter l'envie d'un conquérant. C'eſt un miſérable hameau, décoré du nom de ville, où je ne conſeille pas au voyageur affamé de mettre pied à terre.

On pourſuit ſa route l'eſpace d'environ cinq milles, & l'on arrive à Jaffa. Un dîner m'y attendoit chez le vice-conſul Impérial & Toſcan. Je reçus de lui toutes les inſtructions dont un étranger a grand beſoin ſur cette côte; il ſe chargea du ſoin de mon départ pour Jéruſalem, en me recommandant de ne pas me découvrir aux naturels, qui preſque tous ſont voleurs de grand chemin.

Comme un voyageur n'écrit pas ſeulement pour les curieux de cabinet, mais encore pour être utile à ceux qui le ſuivront, il eſt à propos que je rapporte les précautions qu'il eſt d'uſage de prendre pour éviter tout riſque de vol.

L'hoſpice des religieux de Jaffa prend en dépôt votre argent, & vous donne une lettre de change de la même valeur ſur le couvent de Jéruſalem. Vous laiſſez croître votre barbe, & vous troquez votre habit pour un vêtement de naturel, afin de donner le change aux brigands. Un tel déguiſement, d'ailleurs, devient néceſſaire, parce qu'il eſt défendu d'entrer à Jéruſalem en coſtume européen, à moins que par grace ſpéciale on n'en obtienne la permiſſion du gouverneur.

Revêtu donc de mon nouvel habillement, on me conduiſit ſur ma route, ſans m'avoir averti que je partirois ce jour-là; & voici pourquoi: comme il eſt arrivé à plus d'un voyageur d'avoir été reconnu ſous ſon déguiſement, les bons Peres de l'hoſpice portent l'attention juſqu'à faire épier l'heure où le chemin eſt le moins fréquenté.

Je quitte Jaffa, ſans en rien dire, parce qu'on m'y a retenu preſque captif; mais devant être plus libre au retour, je promets au Lecteur de le dédommager.

CHAPITRE XVI.

Route de Rama.

GRACES à mon nouveau coſtume, on m'a pris dans Jaffa pour un Arabe. Je ſuis ſorti à pied, pour ne pas faire naître de ſoupçon ; à quelques pas plus loin, m'a-t-on dit, je trouverai une monture commode. En attendant que je la joigne, je tiens à la main une paire d'étriers qui me seront néceſſaires.

Je gravis la colline qui s'offre devant moi, jugez de ma ſurpriſe ; je tombe, à la deſcente, au milieu de cent ânes, qui attendoient autant de cavaliers. Un guide vient à ma rencontre, & m'aſſigne le mien, que je monte auſſi-tôt. La ſelle me paroît gênante, mais qu'y faire ? on eſt ſujet aux déſagrémens quand on voyage.

La caravane ne tarde pas à ſe completter, & à ſe mettre en marche, ayant à ſa tête trois ſoldats de la garniſon de Jaffa.

Je vois bien des figures qui ne ſont pas raſſurantes, en vérité, j'ai peur que cette route ne me ſoit funeſte.

Il eſt bon quelquefois de regarder en arriere ; j'apperçois venir à toute bride quelqu'un vétu à

la

la françoise & monté sur un bon cheval. Il rejoint la caravane, ralentit le pas, & reste avec nous; je l'aborde, je me fais connoître, & tous deux nous nous complimentons sur la bonne rencontre. Ce particulier se nomme Miolant : il habite Rama, où la France occupe plusieurs comptoirs.

J'apprends que le passage de Jaffa à Rama est ordinairemenr assez sûr, mais qu'une querelle, survenue depuis peu de jours, entre le gouverneur & les habitans de Rama, expose les passagers aux insultes de l'un ou de l'autre parti. C'est pour cela même que la caravane est aussi nombreuse; & en cas d'attaque, il faut que chacun de nous devienne soldat.

Nous avançons quatre milles & nous entrons dans le village de Zagur ou Jasur, exposé sur un tertre. Des ruines qu'on y observe, me font reconnoître un ancien château-fort.

Vis-à-vis, est une mosquée, qui n'a de remarquable que d'avoir été construite par un Derviche, dont la mémoire est immortelle parmi les Mahométans. « Ce n'est pas, me disoit M. Mio-
» lant, pour avoir fui les humains, pour avoir
» vécu d'herbe, & pour s'être macéré le corps,
» que ce bon religieux Turc a obtenu la véné-
» ration publique; il étoit le soutien & le pro-
» tecteur du canton, il alloit porter dans les

» chaumieres des aumônes & les encouragemens
» de la religion. Victime de son zele brûlant,
» il est mort pour avoir soigné, dans un tems
» de peste, une famille nombreuse que tout le
» monde délaissoit. Puisse cet exemple être pro-
» fitable à tous les Derviches de la terre ! »

Notre caravane s'arrête au pied de la mosquée, & nous faisons tirer de l'eau d'un puits qui se trouve voisin, pour donner à boire à nos montures.

Les campagnes que nous traversons, se nomment champs de Saron. La partie du midi, qui s'étendoit jusqu'au Caire, appartenoit aux Philistins, & celle du couchant, à la tribu d'Ephraïm.

Ce territoire est semé de concombres, qu'ici l'on nomme pasteches. La récolte annuelle en est si abondante qu'elle approvisionne les alentours, toutes les côtes de Syrie, l'île de Chypre & la ville de Damiette.

Quel dommage que des plaines aussi fertiles soient pour la plupart incultes, faute de bras & d'encouragement ! O fatal despotisme, tu amenes la stérilité où la nature avoit placé l'abondance, tu resserres les facultés de l'homme, & tu étouffes la population dans les abymes de la terre !

Cette triste pensée s'évanouit bientôt en contemplant la verdure qui, entre-mêlée de toutes

especes de fleurs, forme au loin un aspect riant & gracieux.

Ces mêmes pâturages étoient jadis couverts des nombreux troupeaux de David. C'étoit un honneur d'en être le surintendant, & le prince lui-même ne dédaignoit pas de les venir visiter. O les bons tems que ceux où les rois étoient pasteurs !

Pour donner une idée du beau dans sa perfection, Isaïe disoit, *il faut joindre la gloire du Liban & la beauté du Carmel à l'abondance du Saron.*

Au milieu de cette vaste plaine, entre Arsur & Lidda, s'éleve une petite montagne qui porte sur sa croupe un pauvre hameau, appelé Saron, du nom de l'ancienne ville, dont le roi fut vaincu par Josué. Ses habitans ne se doutent pas qu'ils occupent un endroit célèbre.

A un mille & demi de Zagur, est le village de Bergé; un mille plus loin, celui de Serfend, tous deux possédés par des Arabes mahométans.

Je n'ai rien vu de si beau que la route qui va de l'un à l'autre. Vous marchez sous l'ombrage d'une ancienne plantation d'oliviers. La grosseur de chaque arbre est telle que deux hommes réunis ne pourroient l'embrasser. Sur deux années, ils ne produisent qu'une fois. C'est la main seule de la nature qui en élague les branches parasites;

& j'obſerverai, à cet égard, qu'on ne taille les oliviers dans aucun lieu de la Paleſtine.

Quelques-uns de ces arbres étoient deſſéchés, & quelques autres entourés de paille avec des bandes d'étoffe. M. Miolant m'en apprit la cauſe. Il arrive ſouvent que les deux villages ſe diviſent : & alors par motif de vengeance, ils cherchent à détruire leurs propriétés. On profite de la nuit pour faire aux meilleurs oliviers des inciſions qui en tirent la ſeve. Heureux le poſſeſſeur qui s'en apperçoit à tems, il y remédie en appliquant une couche de fumier ſur chaque arbre malade. Cette maniere de ſe venger eſt auſſi familiere aux peuples des environs de Bethléem.

Sortis de Serfend, le négociant François m'engage à devancer la caravane, dont la marche devenoit ennuyeuſe. Nous n'étions plus éloignés de Rama que de deux milles, & nous les faiſons ſans nous en appercevoir.

Je me repoſe entiérement ſur mon guide qui me conduit au couvent des Peres de la Terre-Sainte. On nous ouvre ; paroît un convers, qui à la vue de mon coſtume, me referme la porte avec violence. Je reſte interdit de cette réception. M. Miolant s'emporte, fait bruit, en aſſurant que je ſuis un Européen qui paſſe pour Jéruſalem, & d'ailleurs, il s'offre d'être ma caution. Une voix répond que je dois être porteur d'une

lettre de l'hospice de Jaffa. — Je n'ai pas de lettre, & l'on ne m'a pas dit qu'il en fallût une. On replique qu'elle est peut-être en mains du chef de la caravane. Cependant on refuse d'ouvrir. Il faut se résoudre à attendre. Du moins, si les dehors du monastere valoient la peine d'une description, j'en amuserois le Lecteur !

Que le ciel en soit loué ! voilà le porteur de ma lettre d'admission. Il entre. Les doutes se levent. On accourt me faire des excuses. — Vous ne m'avez pas offensé, mes Peres, mon habit devoit vous donner de la défiance, puisque je l'ai pris pour ressembler aux brigands.

Cette maison n'est composée que de Portugais, d'Espagnols, & même d'Italiens. Vous jugez bien qu'on m'a fait fête : toutes les provisions de bouche sont à mon service, & j'en use comme un voyageur de grand appétit.

Un des religieux est originaire des environs de Toscane; il se nomme Baratti, savant profond & très-versé dans l'histoire du Levant. Nous sommes bientôt amis; il m'engage de passer quelques jours à Rama. Je risque de lui lire une partie de ces Voyages, qu'il veut bien encourager. Ce que je dis des Arabes modernes lui paroît très-exact. Il me communique des recherches curieuses qu'il a ressemblées sur l'ancienne Arabie, & me les offre. Je les accepte avec reconnoissance, & j'es-

pere que les gens de lettres me sauront quelque gré de les insérer ici. Il y a une curiosité naturelle à remonter à l'origine d'un peuple connu, & à l'étudier dans son premier développement, pour comparer ce qu'il fut autrefois avec ce qu'il est aujourd'hui.

Ce n'est point une histoire des regnes ou des révolutions politiques des anciens Arabes, que le Pere Baratti a voulu composer. Il se borne à faire connoître la naissance de l'Arabie, son premier culte, sa littérature, & ses mœurs & coutumes.

Plusieurs écrivains Orientaux, Mahométans ou Chrétiens, ont, dit-il, traité cette matiere avec un égal succès. Grégoire Albufarage, archevêque Jacobite, Ismaël Abulfede, roi de Hama, sont des noms célèbres dans le genre historique. Vers le milieu du siecle dernier, ils ont été traduits en latin, par Edouard Pocockius & Abraham Echellens, tous deux savans dans les langues Orientales. Mais leurs ouvrages ne peuvent être lus par tout le monde; outre qu'ils sont volumineux, ils rebutent beaucoup de lecteurs par les discussions généalogiques & chronologiques qui s'y trouvent entassées.

En écartant tout ce qu'on pourroit appeler longueur dans un apperçu général, j'ai rassemblé les morceaux les plus intéressans de leurs ouvrages.

J'ai, d'ailleurs, vérifié leur autorité, & quelquefois redressé des erreurs dans lesquelles ils sont tombés.

ORIGINE DES ANCIENS ARABES.

L'Arabie étoit anciennement divisée en trois parties comme elle l'est encore.

La nation comprenoit deux classes, l'une appelée Arab-Aldarab, c'est-à-dire, composée d'Arabes naturels, & la seconde Ala-Arab-Alm-Ostarabe, c'est-à-dire, composée d'Arabes naturalisés.

Les naturels étoient issus de Jactan, de Chus & de leur postérité.

Jactan, ou autrement appelé Cathan, descendoit de Noé. Il eut treize fils qui habiterent le Jecmen ou l'Arabie Heureuse. Il n'est pas indifférent que je les nomme. Ce furent Elmodad, Saleph, Asarmot, Helal, Hadoram, Uzal, Decla, Obal, Abimaël, Saba, Ophir, Hevila, Jobad.

Ils formerent autant de tribus qui porterent leurs noms.

Les enfans de Chus, autre pere des Arabes, peuplerent cette partie de l'Arabie, qui s'étend du golfe Persique à la mer Rouge. Ils s'appeloient Saba, Hevila, Sabatacha & Adan.

Les naturalisés doivent leur origine aux enfans qu'Abraham eut d'Agar & de Cethure, à Moab & Ammon, fils de Loth, & à Esan ou Edon, fils d'Isaac. De ceux-là, sont sortis tous les peuples connus en Arabie sous la dénomination d'Ismaélites, Madianites, Moabites, Ammonites & Iduméens. On les appela Arabes naturalisés, parce qu'ils vinrent s'établir dans le pays des premiers Arabes pour ne former avec eux qu'une seule & même nation.

Le Pere Baratti entre ici dans des détails que je me permets de retrancher. Il n'appartient qu'aux érudits de posséder avec l'exactitude des dates, les développemens de chaque tribu, leurs filiations, & les divisions de leurs propriétés respectives.

L'Ecriture-Sainte parle des Arabes sous le nom de Sabeins, ayant particuliérement en vue les habitans de leur ville capitale, qui étoit Saba.

On lit dans les écrivains Grecs que les Arabes étoient aussi appelés Sarazins, nom qui dans le principe servoit à distinguer les habitans de l'Arabie Heureuse d'avec le reste de la nation; mais que l'usage appliqua depuis à tous les Arabes indistinctement.

DU CULTE RELIGIEUX DES ANCIENS ARABES.

Comme enfans des prophetes, les anciens Arabes adoroient le vrai Dieu; mais en s'éloignant de leur origine, ils tomberent dans l'ignorance, devinrent ſuperſtitieux & puis idolâtres.

Le ſoleil & la lune qui ont été les premieres divinités des peuples ſauvages, furent auſſi les leurs. Ils nommoient l'un Allah, & l'autre Allat, c'eſt-à-dire, dieu & déeſſe.

Théophraſte fait mention d'un temple, élevé dans Sabot à l'aſtre de la lumiere. « Des nuages » d'encens, dit-il, s'élevent ſans ceſſe de ſes » nombreux autels ».

La lune avoit auſſi des temples en divers lieux, & il paroît vraiſemblable, que le reſpect des Mahométans pour cette planete, n'eſt qu'une ſuite de la ſuperſtition des premiers Arabes.

Un autre dieu, non moins vénéré de l'Arabie, étoit Bacchus ou Bar-Chus, mot compoſé, qui ſignifie fils de Chus. Il s'appeloit en ſon nom propre Abdehms, c'eſt-à-dire, ſerviteur du ſoleil; mais ayant remporté pluſieurs victoires & fait un grand nombre de captifs, il fut ſurnommé Saba, mot arabe qui répond à l'expreſſion latine *predare*.

C'eſt à ſes exploits multipliés que ce Saba dut les honneurs divins. Rien n'étonne plus le commun des hommes que la rapidité des conquêtes; & ce qui n'eſt ſouvent que l'effet d'une audace heureuſe, paroît une action plus qu'humaine. Les Arabes crurent découvrir un dieu ſous les traits d'un guerrier. Saba obtint de ſon vivant des autels, des ſtatues & des prêtres; & quand il mourut, on ſe perſuada ſans peine qu'il ſe dépouilloit d'une forme périſſable, pour aller reprendre ſon rang parmi les immortels.

Sa mémoire fut ſi chere aux tribus, qu'elles adopterent, avec un égal empreſſement, les goûts qui lui avoient été familiers. Par exemple, on ſe raſa les cheveux en forme de couronne, parce que Bacchus ſe les étoit ainſi raſés. Les couleurs de ſa robe furent préférées à toutes les autres. Rien, en un mot, de ce qu'il avoit paru rechercher, ne sembla indifférent. C'eſt ce qui fit dire à un ancien écrivain Arabe, que l'attachement qu'on portoit à Saba, avoit preſqu'autant contribué à ſon apothéoſe, que l'admiration qu'avoient excité ſes victoires.

Bacchus fut auſſi nommé Duſſorah, c'eſt-à-dire, ſeigneur de Sorah. Sorah ſignifie maiſon ou édifice, & je crois que c'eſt de cette maiſon que veut parler Mahomet, quand il en attribue fauſſement la conſtruction à Abraham. Voici ſes pro-

pres paroles : « La premiere maiſon que bâtirent » les hommes fut dans Becca ; elle fait face au » monde, elle eſt bénie & conſacrée, & l'on y » voit des ſignes certains de la demeure d'A- » braham ».

Ce temple dédié à Bacchus donna ſon nom à la ville de la Mecque, qui d'abord s'appeloit Becca.

« C'eſt auprès de Becca, diſent les écrivains » Grecs, que Bacchus fut nourri & élevé par » les nymphes. Il eſt devenu le dieu des Arabes; » ſon nom eſt dans leur bouche un ſerment ſacré. » Soit qu'ils veulent exalter une choſe par leurs » louanges, ſoit qu'ils admirent une belle action, » ils s'écrient Bacchus, Bacchus! expreſſion qui, » dans leur idée, ſignifie grand, illuſtre & mer- » veilleux ».

C'eſt aſſez m'arrêter ſur Bacchus, je paſſe aux autres idoles.

On adoroit auſſi Vénus en Arabie, mais ce n'étoit pas ſous les titres charmans de mere de l'amour, de déeſſe de la beauté, & de reine des cœurs. L'imagination n'avoit encore prêté aucuns charmes à ce nom chéri que les ſiecles des arts ont entrelacé de fleurs.

Les Arabes ne voyoient dans Vénus que l'étoile Zoharah ou Lucifer.

On ne ſait trop pourquoi une pierre noire

devint la statue de cette Vénus. Trois écrivains Latins en font mention. C'est, nous dit Suida, une pierre quarrée, informe, haute de quatre pieds & large de deux. Elle présente, dit Eutime, une tête qu'on appelle tête de Vénus. Les Perses, lit-on dans Clément Alexandrin, adorent un fleuve & les Arabes une pierre.

Cette pierre étoit singuliérement vénérée. On fléchissoit les genoux devant elle, on passoit dessous, on y appliquoit respectueusement les lévres, & l'on se croyoit sanctifié. Mais quelles fables ridicules n'inventerent point les Mahométans pour justifier ce culte idolâtrique ? Si l'on en croit Ahmed, historien Arabe, la pierre d'adoration fut créée avec le monde, & placée dans le paradis terrestre pour soutenir la tête d'Adam pendant son sommeil. Par une seconde faveur du ciel, elle fut sauvée du déluge, & déposée aux pieds de Dieu, qui la renvoya par un Ange au patriarche Abraham, lorsqu'il bâtissoit un temple.

Il est une autre pierre également en vénération chez les Musulmans, qu'il ne faut pas confondre avec celle-ci. L'ancienne statue de Vénus se trouve dans un angle contigu à la porte de Caaba. La pierre dont je parle est blanche, & précieusement conservée dans un grand coffre de fer, sous un dôme qui fait face au midi de la ville.

On fait croire au peuple que cette pierre a couvert le tombeau d'Ifmaël, & de plus, on lui fait baifer l'empreinte d'un pied, qui fut, à ce que l'on affure, celui du patriarche Abraham.

Le temple de Caaba étoit anciennement le lieu le plus facré de l'Arabie payenne. La defcription qu'en offrent les écrivains eft vraiment impofante. Plus de trois cens ftatues d'idoles y étoient renfermées, &, entr'autres, celle d'Hobel qui les furpaffoit toutes en grandeur & en majefté.

Hobel étoit le premier des dieux : fon nom fignifie grand & avancé en âge. Il étoit, en effet, repréfenté fous la figure d'un vieillard, tenant en main fix fleches. On fait par tradition que le culte de ce dieu fut apporté aux Arabes par un certain Amru, fils de Lohai, citoyen de Balcha. Mais tous ces fimulacres furent indiftinctement détruits par Mahomet, la huitieme année de l'égire, dans laquelle il prit la Mecque fa patrie.

« Le prophete, dit Abulfede, crut voir dans » ces idoles des figures d'Anges, & dans celle » d'Hobel tous les traits d'Abraham. Quoi, s'é» cria-t-il, les pervers ont armé le main du jufte! » Abraham eut-il jamais befoin de fleches? Puiffe » le ciel vengeur les confondre dans fa colere! » Incontinent il ordonne de mettre en poudre » ces images infenfées, & il eft obéi ».

Personne, avant Mahomet, ne s'étoit douté qu'Hobel pût être Abraham ; mais le prophete eut un caprice ce jour-là, ou si l'on veut, un projet politique, qu'il n'a pas jugé à propos de révéler.

Je viens de dire que le temple de Caaba étoit le principal sanctuaire de l'Arabie ; j'ajouterai que sa célébrité y attiroit annuellement de nombreuses caravanes de pélerins, qui rendirent la Mecque aussi fameuse que l'ancienne Delphes.

La garde en fut d'abord confiée à un homme vénérable qui, selon la loi, devoit être indistinctement choisi dans toutes les tribus. Mais comme il est ordinaire que les familles regnantes cherchent à s'approprier tout ce qui est de droit public, les descendans d'Ismaël, souverains de Caaba, usurperent l'honneur de cette fonction. Par faveur ou par intrigue, la tribu Khozaa, issue de Jactan, parvint à l'obtenir & en jouit assez long-tems. Mais les Ismaélites, jaloux une seconde fois de donner des ministres au temple, en conferent les clefs à Abi-Ghabscian qui étoit enclin à l'ivresse ; dans un moment où ses sens n'étoient pas libres, il vendit le sacerdoce pour une outre de vin, à un certain Codha, de la tribu des Coraisques, d'où naquit Mahomet. La folie de cet Abi-Ghabscian donna lieu à ce pro-

verbe arabe : Qu'on se repent envain après le mal fait.

En brisant les idoles de Caaba, Mahomet en conserva le temple dont il fit une dédicace solemnelle à Dieu & aux patriarches ses amis. Les rits & cérémonies de l'ancien culte furent maintenus en vigueur, & sont encore suivis avec tout le scrupule qu'on connoît aux Musulmans. Le prophete les observa lui-même, dans le pélerinage qu'il fit à Médine, la dixieme année de l'égire, qui fut la derniere de sa vie. Ce pélerinage fameux, qu'a décrit Marracci, mérite d'être rapporté.

« Entré, dit-il, dans la Mecque avec sa nombreuse escorte, Mahomet fit sept fois le tour » de Caaba, trois fois en courant & quatre fois » à pas posés. Il visita ensuite les monts Safa, » Merua, la vallée Mina & le mont Arafat, où » il parla au peuple. Ayant encore parcouru d'autres lieux saints, il revint à la vallée Mina, » où selon son usage, il jetta sept pierres pardessus son épaule pour lapider le diable. Cela » fait, il immola des agneaux qu'il avoit fait » amener exprès. Soixante-trois tomberent sous sa » main, & trente-sept sous le couteau d'Ali. » Lorsqu'il eut consommé ce sacrifice, il re- » tourna à Caaba pour renouveller les mêmes » circuits qu'il avoit faits autour du temple. Il

» but de l'eau tirée du puits Zamzam, vint sé-
» journer trois jours dans la vallée Mina, où
» de nouveau il lapida le génie malfaisant. Il
» revint à Caaba, en fit sept autres fois le tour,
» termina ainsi sa visite, & regagna Médine avec
» sa caravane qui croyoit avoir acquises les
» béatitudes célestes, en le suivant ».

La visitation de Caaba, de Saba, de Merua, du mont Arafat, avec les cérémonies décrites d'une course précipitée & puis d'un pas lent, la lapidation, l'immolation des victimes, l'usage de boire de l'eau du puits Zamzam, faisoient partie du rituel des Arabes idolâtres.

Il n'est pas hors de propos que je place ici la description de la Mecque & de son temple, tracée par le célèbre géographe Cerif-Edris.

« La ville de la Mecque s'étend sur une lon-
» gueur de deux milles, depuis Maalab, située
» au midi, jusqu'à Mas-Salah, qui est au sep-
» tentrion. Elle a dans son plus large environ
» un mille, à mesurer du pied du Mont-Agiad
» jusqu'au sommet du Mont-Caicaan. Les mai-
» sons sont bâties en terre cuite ou en pierres
» de taille, qu'on tire des montagnes environ-
» nantes. Il y a peu de places publiques; dans
» le centre de la cité, s'éleve une mosquée de
» forme circulaire, renfermant dans son enceinte
» la célèbre Caaba. C'est un édifice quarré, long
» de

» de vingt-quatre coudées de l'orient au cou-
» chant, large de vingt-trois du nord au midi,
» & haut de vingt-ſept à vingt-huit. La porte
» d'entrée fait face à l'orient, & n'eſt guère plus
» élevée de terre que de quatre coudées. Dans
» un angle voiſin eſt dépoſée la pierre noire de
» Vénus. Contigu à cet édifice, eſt un autre bâti-
» ment en forme de tour, long de cinquante
» coudées, dans lequel on garde avec reſpect la
» pierre blanche (dont il a été queſtion). Le
» puits de Zamzam eſt à l'orient de la moſquée.
» La Caaba eſt couverte au-dehors de draps de
» ſoie d'Irac, qui en rendent l'aſpect riche &
» majeſtueux : du reſte, la ville de la Mecque
« eſt fort miſérable, manquant, pour ainſi dire,
» des choſes les plus néceſſaires à la vie. Elle
» ne reçoit d'eau courante que d'un aqueduc,
» dont elle doit la conſtruction au Calife Almoe-
» tader-Abbaſidas. Il eſt vrai que les puits y ſont
» en grand nombre, mais leurs eaux ſont ſalées,
» ameres & mal-ſaines. Celle du puits Zamzam
» ne ſe boit que par dévotion. Le ſol ingrat
» & malheureux ne produit que des arbres ſau-
» vages. Heureuſement les environs ſont plus fer-
» tiles. Le bled, l'orge, les légumes, & les fruits
» y croiſſent en abondance & approviſionnent les
» habitans de la Mecque ».

On admire à trois milles de là le château

du chef, qui se plaît à embellir de palmiers, d'oliviers & de pêchers, les vastes jardins qu'il y possede.

Le culte des Arabes ne se restreignoit pas au seul temple de Caaba; chaque tribu avoit encore son dieu particulier. Les Hamiarites adoroient le soleil; les Kenanites la lune; la tribu Misam l'étoile Aldobran ou l'œil du taureau; la tribu Gedam Jupiter; la tribu Caïs la canicule; la tribu Asad Mercure; la tribu Takif une maison située dans la partie supérieure de Naehlah.

Il en est encore beaucoup d'autres, dont l'énumération ne pourroit être que fastidieuse. Il me suffira de dire que certains étoient adorés sous les traits de l'homme & de la femme, tels que Vaddo & Savao, & d'autres sous la forme d'un lion, d'un cheval & d'un aigle, comme Jaghuth, Janc & Hasro. Si l'on veut acquérir des connoissances plus détaillées sur cette matiere, on peut consulter la Chronique Orientale d'Abraham-Echellens, traduite en latin par Josep Assemani.

Jusqu'ici je n'ai parlé que des Arabes idolâtres; il faut dire un mot des tribus qui ne l'étoient pas.

Le christianisme florissoit dans les tribus de Rabbia, de Ghassan & de Codaa. Celles de Hamiar, de Beni-Kenanah, de Beni-Alharet, & quelques autres pratiquoient le judaïsme. On trou-

voit dans le Jecmen ou l'Arabie Heureuſe, pluſieurs égliſes, évêchés & monaſteres. Mais l'héréſie muſulmane s'eſt appliquée à détruire une religion, qui ne craignoit pas de l'anathématiſer, au milieu même de ſes ſuccès. Par crainte ou par amour de la nouveauté, les Arabes admirent tous le Coran, de ſorte que le Jecmen n'offre plus au voyageur une ſeule famille catholique.

SCIENCES ET LITTÉRATURE DES ANCIENS ARABES.

Les écrivains modernes Orientaux conſiderent les Arabes dans deux états diſtincts. Ils nomment le premier Hal-Algiahaliat, ou état d'ignorance, & le ſecond Alaſlam, c'eſt-à-dire, état d'Iſmaéliſme. L'un comprend les premiers tems de l'Arabie, & l'autre commence avec l'égire. Le mot Hal-Algiahaliat, qui veut dire ignorance, ne ſignifie point un homme ſans lettres, mais un homme privé de la connoiſſance du vrai Dieu. C'eſt pourquoi l'on dit communément que les Arabes, avant Mahomet, ont vécu dans les ténebres, pour dire qu'ils étoient idolâtres. Je ne parlerai que de la littérature des premiers Arabes, l'état d'Iſmaéliſme ayant été traité fort au long par pluſieurs hommes illuſtres.

« Les ſciences favorites des anciens Arabes, » (dit Abulfede) étoient la généalogie, l'aſtrologie, la chronologie, & l'interprétation des » ſonges ».

Voici les paroles d'Albufarage :

» Les Arabes mettoient leur gloire à bien connoître leur langue, à la parler correctement, » à tourner un vers avec art, & à diſcourir en » public. La marche des étoiles leur étoit familiere, & l'expérience leur apprenoit à prévoir » les changemens de tems & les variations des » ſaiſons.

» Dans ces différentes ſortes de ſciences, ils » ne le cédoient pas aux nations les plus cultivées.

» Quant à la philoſophie, on peut dire que » la divinité ne leur en avoit pas accordé l'intelligence. Ils paroiſſoient même incapables d'y » faire aucuns progrès ».

Je remarquerai qu'Albufarage entend parler de la philoſophie grecque qui s'enſeignoit de ſon tems, & dont les Arabes n'eurent connoiſſance que dans l'état d'Iſmaéliſme.

Le ſavant Albert Scultens n'eſtimoit que trois choſes dans les peuples Arabes, « l'uſage de » l'épée, le don de la parole, & l'exercice de » l'hoſpitalité ».

La poéſie, au rapport de Pocockius, leur tenoit

lieu de commentaire. Par elle, ils conservoient les généalogies, transmettoient la mémoire des faits illustres & perfectionnoient même leur langue.

Deux manieres de raisonner étoient en usage chez les orateurs; l'une appelée manthur, & l'autre mantzum : la seconde étoit une espece de consonnance, dans laquelle Mahomet paroît s'être complu, en composant son Alcoran. Je ne m'arrêterai pas à démontrer quelle étoit l'éloquence arabe, parce qu'il ne nous en est resté aucun vestige. Nous ne connoissons que les noms de Cossus & de Sciban-Vaïel, qui furent célèbres dans le genre oratoire. Mais on pourroit en quelque sorte juger du style de cet âge par le Coran lui-même. Ce ne sont que phrases sententieuses, paroles gonflées, & proverbes qui se succédent sans art, sans méthode & sans liaison. On en pourra juger par ce chapitre du Coran, la CXI[e] Sorath, qui a pour titre Al-Sciam-So, ou le soleil.

« Par le soleil & sa lumiere; par la lune qui » lui succéde; par le jour quand il s'offre dans » tout son éclat; par la nuit qui couvre sa » gloire de ténebres; par le ciel & celui qui le » créa; par la terre & celui qui la fit sortir du » néant; par l'ame & celui qui la forma, en » lui inspirant à la fois ses vertus & ses vices,

» heureux l'homme qui a purifié son cœur, &
» malheureux celui qui l'a corrompu!

» Les Themudites aveuglés par l'orgueil, accu-
» serent de mensonge l'envoyé de Dieu qui leur
» apparoissoit dans un état de misere : envain il
» leur dit, je suis l'envoyé de Dieu; je suis le
» chameau de Dieu; je porte sa boisson céleste.
» Ils lui reprocherent de nouveau son mensonge,
» & l'accablerent du poids de leur rage; mais le
» Seigneur les réduisit en poudre, & son envoyé
» n'aura plus à craindre les Themudites ».

On n'apperçoit dans ce morceau qu'irrégularité de style & désunion d'idées; cependant il plaît à un Arabe, par la raison qu'il est habitué à ce genre d'écrire.

Cette littérature irréguliere finit, pour ainsi dire, avec Mahomet. Les Arabes, devenus conquérans, apprirent à connoître les ouvrages des Grecs; leur goût s'y forma, ils les transmirent dans leur langue, & les prenant pour modeles, ils devinrent, eux-mêmes, orateurs, poëtes & historiens.

Je passe à l'examen de l'ancienne poësie arabe. Le savant Giauharius fait mention d'une place publique, où tous les ans se tenoit une foire qui duroit un mois. Les poëtes s'y rendoient avec les commerçans. Les uns & les autres y occupoient des quartiers séparés; tandis que de ce côté-là,

on vendoit des étoffes, de celui-ci, on débitoit des tirades de vers. Les muses échauffées produisoient à l'envi, & la victoire restoit à la plus féconde. Heureux celui qui la remportoit! Son nom étoit gravé sur les piliers du temple. Sa tribu lui décernoit les honneurs du triomphe. Toutes les femmes, dit Poccokius, venoient, au son des instrumens, le reprendre sur la place publique, on jettoit à pleines mains des fleurs sur sa tête. Son chemin étoit couvert de branches de palmiers; les enfans & les vieillards crioient à haute voix : Célébrons le grand poëte, qui éloigne de nos têtes les maux dont elles étoient menacées! Béni soit celui qui immortalise le nom de notre tribu! Une salle de festin, ou plutôt une salle nuptiale, attendoit le vainqueur. Il y étoit placé en pompe; on l'y retenoit plusieurs jours de suite au milieu des jeux & des concerts; & son nom continuoit d'être chéri & vénéré.

Amri-L-Cais, Tarafa, Zohair, Lebid, Antara, Amro, Hareth, sont comptés au nombre des poëtes illustres qui fleurirent de ce tems. Chacun d'eux, dit Jones, a dans son genre un égal mérite. Amri-L-Cais a la touche moëlleuse, agréable, brillante & sur-tout variée. Tarafa est hardi, véhément, mais parsemé quelquefois de traits de gaîté. Zohair offre des leçons de morale & de

vertu, qu'il faut admirer malgré qu'elles ſoient auſteres. On trouve dans Lebid une tournure légere, ſoignée, délicate, & même tendre, qui le fait comparer à Virgile dans l'églogue. Lebid veut corriger dans une amie l'amour du faſte & de la ſomptuoſité, cependant il eſt tenté de lui pardonner ſes richeſſes en faveur de ſes bonnes actions; Lebid met toute ſa gloire à célébrer les hauts faits de ſa tribu. Antara eſt emporté & menaçant, mais il enleve par la grandeur & la beauté de ſes images. Amro n'eſt pas moins emporté qu'Antara, & il eſt peut-être plus magnifique encore. La ſageſſe, la dignité & le patriotiſme, caractériſent Haret. On a de lui pluſieurs oraiſons poëtiques, qui ont pour objet de ramener à l'union deux tribus, devenues ennemies.

Albert Scultens, grand admirateur de la littérature arabe, s'eſt appliqué à tranſmettre en latin pluſieurs fragmens de l'ancienne poëſie arabe; mais ſa verſion eſt à peine ſupportable. En voulant conſerver avec trop de ſcrupule les penſées de ſes auteurs, il les a rendus ridicules. Il a été dit avec aſſez de raiſon, que pour bien traduire un poëte, il falloit être poëte ſoi-même, & Scultens n'eſt qu'un ſavant. D'ailleurs, la muſe arabe differe des muſes grecque, latine, italienne & françoiſe. C'eſt une autre maniere de penſer, un autre goût & une autre touche.

Voici cependant un morceau qui m'a paru ſe rapprocher aſſez de la tournure européenne. Il eſt tiré d'un poëme qui a pour titre : les Amours d'Antara & d'Abla.

L'amant eſt un héros redoutable dont le nom ſeul jette l'effroi dans le cœur de ſes rivaux. Abla eſt la fille d'un roi qui adore la valeur d'Antara. Un certain Amarh, riche cavalier, mais obſcur dans le métier des armes, oſe aſpirer publiquement à ſa main. Une compagne d'Abla ſe répand en reproches amers contre cet Amarh, ſi peu digne d'une amante, & trop lâche pour ſoutenir devant elle l'approche du lion de la vallée, qui eſt Antara.

« Amarh, bannis de ton cœur ce fol amour
» que tu portes à nos jeunes filles. Quels ſont
» tes droits ſur la beauté ? Fus-tu jamais un
» cavalier redoutable un jour de combat ? re-
» pouſſas-tu une ſeule fois les coups d'un ennemi ?
» & tu oſes rechercher Abla ! penſes, penſes plu-
» tôt à la terreur du lion de la vallée ! .....
» Des épées qui ne ſont pas teintes de ſang,
» des lances rouillées ſont indignes d'appro-
» cher Abla. Abla mépriſe un amant qui va ſe
» perdre dans l'obſcurité des forêts. Amarh,
» ceſſe de fatiguer Abla de la langueur, ou
» crains qu'Antara ne verſe ſur toi la coupe de la
» mort.

» Il n'eſt qu'un Antara qui ſache vraiment » aimer. Lors même que ſes regards reſpirent » l'amour, ils ne ſont pas languiſſans. Antara » eſt un lion qui aime une jeune biche.

» Ces vêtemens recherchés qui brillent ſous » tes armes, t'attirent la dériſion de nos jeunes » filles, tu es devenu la fable de ceux qui t'é- » coutent; & l'écho des collines répete auſſi ton » nom mépriſé. Crains que ces railleries ameres » ne redoublent encore ſi tu reparois dans le » cercle de nos belles. Le lion viendra, ce lion » que redoutent même les autres lions de la » vallée, il viendra pour ne te laiſſer que la » honte qui, ſeule, t'eſcortera dans ta fuite. Abla » ſera préſente & te verra humilié; nos belles » te verront & applaudiront.

» Antara eſt le héros des héros! plus coura- » geux qu'un lion, il ſurpaſſe la mer en géné- » roſité. Nous autres jeunes vierges ſommes ſem- » blables aux fleurs; nous avons l'odeur de la » violette & de l'anemone. Abla, la belle Abla » s'éleve au milieu de nous, comme un rameau » de myrthe, que couronne la lune ou le pre- » mier rayon du ſoleil. Mais toi, Amarh, tu es » le plus vil de ceux qui montent nos courſiers; » tu ſurpaſſes en avarice les plus avares; tu es » plus abject que le chien qui aboye. Meurs de » honte, ou conſens à vivre mépriſé! Il n'eſt

» perſonne qui s'éleve contre les accens de ma » voix ».

J'ai de préférence cité ce morceau, parce qu'il donne une idée des mœurs guerrieres du peuple Arabe. On voit avec plaiſir qu'une femme reſpecte aſſez la valeur, pour ne pas ſouffrir qu'elle ſoit dégradée par les foibleſſes de l'amour.

La poëſie arabe m'a paru ſe rapprocher beaucoup du cantique de Salomon. Elle offre par-tout le même genre de ſtyle, les mêmes figures & les mêmes comparaiſons.

On reproche au génie arabe de trop ſe complaire dans les hyperboles outrées. Par exemple, quand un Arabe veut exprimer l'ennui qu'il reſſent d'une converſation inſipide, il dit :

» Cet homme obſcurcit de ſon ſourire toute » l'immenſité de l'atmoſphere, & fait rétrograder » le premier rayon du ſoleil ».

La langue arabe eſt plus riche en expreſſions que les langues grecque & latine, & je crois qu'elle n'eſt pas moins harmonieuſe. Les ſyllabes les plus dures s'adouciſſent tellement dans la bouche d'un Arabe, qu'elles ne choquent pas l'oreille la plus délicate. Cependant la prononciation varie ſelon les lieux. Ici, elle eſt plus moëlleuſe, là, plus dure, ailleurs, plus ſonore, dans un autre endroit, plus reſſerrée. Les habitans d'Alep parlent l'arabe avec douceur, les Druſes

avec rudesse, les Maronites avec trop de volubilité, les citoyens de Jérusalem avec une inflexion ouverte & distincte, & les Egyptiens avec plus de grace que tous les autres.

On distinguoit deux dialectes dans cette langue, l'un appelé Arabiat-Homair, & l'autre Arabiat-Coraisque. Le premier étoit celui des Homerites, issus d'Hamiar, fils de Saba, qui habitoit l'Arabie Heureuse. Le second étoit commun aux Coraisques, descendans d'Ismaël, & aux tribus fixées dans la province Heggiaz, où se trouvent les deux célèbres villes de la Mecque & de Médine.

L'idiôme Coraisque passoit pour être le plus pur, & s'appeloit par excellence la langue claire & élégante. Comme Mahomet naquit à la Mecque, il parla ce dernier dont il fit usage pour tous ses écrits. Insensiblement ce dialecte s'altéra par la confusion de plusieurs mots étrangers, de sorte que la langue qu'on parle actuellement à la Mecque, n'est plus qu'un mêlange d'idiômes affricain, asiatique & européen.

Nous ne connoissons pas le dialecte des Homérites, qui s'est perdu dans les conquêtes de Mahomet & de ses successeurs. Tous les historiens disent qu'il étoit différent du Coraisque, & n'en savent pas davantage. L'un d'eux a prétendu qu'il avoit beaucoup d'affinité avec l'Hébreu, un autre avec le Syriaque, un troisieme avec la

langue Phœnicienne, un dernier avec le Carthaginois, mais auçun ne juſtifie ſon opinion.

Un géographe célèbre fait mention de deux îles, Chartan & Martan, où cet idiôme étoit familier, & dans leſquelles on le parle peut-être encore. Mais perſonne n'a pu découvrir ces deux îles.

Les Homérites avoient une écriture qui leur étoit auſſi particuliere, dont les caracteres nous ſont de même inconnus. Elle s'appeloit Moſnad, & on lit dans Lben-Chalican, que les léttres en étoient déſunies & très-diſtantes l'une de l'autre. Il étoit défendu d'en donner connoiſſance à un homme du bas peuple, ni à aucun étranger, ſans une permiſſion ſpéciale.

Cependant plus d'un auteur Arabe dit avoir découvert & interprété des inſcriprions Homéritiques, entre leſquelles eſt celle-ci :

« Moi Giaſſan, fils d'Amru-Alcail, (Dieu ſeul » eſt immortel) ai véçu au milieu des travaux, » & ſuis mort au terme de la vieilleſſe, un » jour où la peſte moiſſonna plus de douze mille » perſonnes ».

C'eſt au haſard, ajoute-t-on, qu'on doit la connoiſſance de cette inſcription, prétendue homéritique. Une pluie violente entr'ouvrit la terre dans un endroit du Jecmen, laiſſa voir un ſouterrein dans lequel on put deſcendre ſans dan-

ger. On y trouva un lit d'or, où étoit étendu un homme de ſtature giganteſque ; de riches habits enveloppoient ſon corps, & à côté du lit, étoit une table plaquée de cuivre, où il avoit gravé les paroles qu'on vient de lire.

Il paroît que ces caractères homéritiques étoient déjà tombés dans l'oubli, au tems de Mahomet. Une autre écriture qui les avoit remplacés, étoit devenue commune aux différentes Arabies. Elle s'appeloit Cufique, du nom de la ville de Cufa, en Méſopothamie, où elle avoit été inventée. Ce fut un certain Mazar, fils de Morrah, de la ville d'Anbar, qui l'apporta à la Mecque & à Médine. De cette même écriture ſont reſtés pluſieurs monumens, qu'on a recueillis. Finalement, les caractères cufiques furent eux-mêmes remplacés par l'écriture arabe, qui s'eſt tranſmiſe ſans éprouver de changement.

MŒURS ET COUTUMES DES ANCIENS ARABES.

Les Arabes, dans l'état d'ignorance, étoient partagés en deux claſſes. L'une comprenoit les habitans des villes, & l'autre les vagabons des déſerts. Les premiers vivoient des grains qu'ils ſemoient, des fruits de palmier, & de la chair de leur bétail. Adonnés au trafic, ils alloient

porter leurs productions dans les royaumes étrangers. Les seconds se nourrissoient du lait de chameaux & de la chair des moutons, qu'ils s'occupoient à faire paître. Toujours errans, ils habitoient sous des tentes; c'étoit du moins leur maniere d'exister dans le printems, l'été & l'automne; & à l'approche de l'hiver, ils se refugioient dans les villages d'Irac & les alentours de la Syrie, où ils supportoient, avec courage, les incommodités du besoin & de la saison. C'est ainsi qu'Abraham-Echellens nous en parle.

« Tous sont guerriers & infatigables. Leurs » corps sont à demi-nuds : on leur voit des ban» des d'étoffes, de diverses couleurs, qui leur » descendent sur la région des reins. Ils mon» tent indistinctement les chevaux & les cha» meaux. Aucun d'eux ne cultive la terre. Sans » loix, sans gouvernement, sans habitations, ils » vivent au gré de leur caprice & de leur in» constance ».

Ces deux especes d'Arabes, dont les mœurs étoient si opposées, se rapprochoient dans certaines pratiques. Ils respectoient également leurs vieillards, & exerçoient avec une même sollicitude, les devoirs de l'hospitalité. Quoique très-sobres dans leur nourriture, ils étoient enclins à l'ivresse, & souvent devenoient victimes de cette passion, comme Abi-Ghabscian, dont j'ai rapporté l'ac-

de folie. Les jeux de hasard ne leur étoient pas moins chers que le vin. C'est pour cela que Mahomet les défendit, avec menace expresse de malédiction.

Il n'y a aucun doute que les Arabes ne se soient abstenus de la chair de porc, de maniere que Mahomet ne fit que se conformer à l'usage, en la prohibant. Ils observoient les ablutions qu'ordonne le Coran, & l'on voit dans Hérodote qu'elles étoient sur-tout d'usage dans les unions conjugales. Ils se faisoient circoncire, comme ils le font encore après treize années révolues; les femmes s'honoroient de paroître décentes en public; leur figure étoit voilée à l'exception d'un œil qui servoit à les conduire, aimant mieux, disoient-elles, se contenter d'un demi-jour, que de s'exposer aux regards des hommes lascifs.

Cicéron & Strabon rapportent plusieurs coutumes des peuples Arabes. « Ils consultent, dit » le premier, le chant des oiseaux qu'ils ont » appris à connoître dans leurs courses fréquentes, » & l'interprêtent d'après les idées qu'ils s'en sont » faites.

» Les arts qu'ils ont découverts par l'étude, » dit le second, ne sont pas communiqués de » l'un à l'autre; on est jaloux d'en renfermer » l'exercice dans les familles..... Les freres » sont préférés aux enfans, comme étant les plus

» âgés.

» âgés. Tout eſt commun à ceux d'une même tribu,
» & c'eſt toujours l'âge qui marque les premiers
» rangs. Il n'y a qu'une femme pour tous. Celui
» qui, chez elle, entre le premier, laiſſe à la
» porte ſon bâton, ſans avoir à craindre d'être
» troublé par un rival. Cependant c'eſt le droit
» de l'ancien d'y être reçu la nuit, à l'excluſion
» des autres. L'inceſte n'eſt pas un crime parmi
» eux. Ils entrent ſans ſcrupule dans le lit même
» de leur mere. On punit de mort le péché d'a-
» dultere, qu'on eſt réputé avoir commis, lorſ-
» qu'on a été trouvé avec une femme d'une
» autre famille que la ſienne ».

Ce paſſage de Strabon a été réfuté en partie par Abraham Echellens. En admettant que les anciens Arabes épouſoient leurs meres, leurs ſœurs & leurs filles, il ne convient pas qu'ils n'ayent eu qu'une ſeule femme dans une famille. En effet, comment concevoir que la population ſe ſoit multipliée ? Il eut donc fallu que les femmes de ce pays euſſent été auſſi fécondes que la reine des abeilles.

« Les Arabes, ajoute Strabon, ſont remar-
» quables par l'auſtérité de leurs mœurs, mais
» plus encore par leur grande économie. L'opi-
» nion à cet égard a établi une ſorte de flé-
» triſſure pour l'homme qui diſſipe ſa fortune,
» comme elle accorde des honneurs publics à

» celui qui l'augmente. C'eſt pour cela qu'on
» voit peu de perſonnes entrer au ſervice d'au-
» trui ; ce ſont les parens qui ſe ſervent, chacun
» à leur tour, & cet uſage a également lieu dans
» les familles des riches.

» Dans le nombre de ceux qui ſont employés
» au ſervice des tables, il y en a deux chargés
» d'exécuter des morceaux de muſique. Il eſt de
» coutume que le roi de la nation donne en
» public des repas ſomptueux, & l'on a remar-
» qué que perſonne ne pouvoit y boire plus de
» onze fois. Le prince ſe montre familier avec
» tous, juſqu'à même les ſervir à table. Il y a
» des circonſtances où il ne dédaigne pas de
» rendre compte de ſon adminiſtration, en pré-
» ſence de ſon peuple ; mais il n'eſt permis à
» aucun de ſes ſujets de rien révéler de ſa con-
» duite ſecrette ».

Hérodote nous apprend quelle étoit la maniere de contracter des Arabes. « Aucune nation ne
» porte plus loin le reſpect dû à la foi promiſe.
» Quand deux hommes veulent faire un pacte,
» ils appellent un tiers qui ſe place au milieu
» d'eux. Celui-ci prend le doigt principal de
» chacun des contractans, y fait une petite ou-
» verture avec une pierre tranchante, releve un
» pan de leur robe où il a poſé ſept pierres,

» les arrose de sang, & invoque sur le traité
» les noms d'Uranie & de Bacchus ».

La divination étoit en usage en Arabie, & se pratiquoit avec les fleches.

Il étoit ordinaire que les familles se complimentassent mutuellement à l'avénément d'un poëte, d'un fils & d'un poulain.

Le commerce florissoit en Arabie & sur-tout dans le Jecmen. Bétail, riches étoffes, lingots d'or & d'argent, parfums, aromates & pierreries; il embrassoit tout ce qui peut exister d'utile, d'agréable & de précieux.

On ne peut se figurer, dit Bochart, toute la richesse de ces peuples. Les maisons des simples particuliers égalent en magnificence les palais des plus grands princes. On prodigue dans l'intérieur, les vases précieux, les lustres, les diamans, l'ivoire, les marbres rares, & les sculptures les mieux finies. Les dehors sont presque aussi riches; on voit sur la façade des bâtimens, sur les colonnes, sur les portes, des plaques d'or & d'argent massives, ce qui donneroit à croire que ces deux métaux y sont aussi communs que la pierre.

Un passage du Livre des Rois vient à l'appui de cette description. On y lit que « la reine de
» Saba voulut visiter Salomon, pour s'assurer
» elle-même de sa haute sagesse. Elle lui destine
» les présens les plus magnifiques; plus de qua-

» tre cens chameaux chargés d'étoffes d'or, de
» lingots, d'aromates & de pierreries, marchent
» devant son char. Elle étonne Jérusalem & son
» roi ».

C'est depuis cette époque que la Judée fit un traité d'alliance avec l'Arabie.

Quand Mahomet institua le pélerinage de la Mecque, ce ne fut pas par un motif religieux. Connoissant l'esprit oriental, que la chaleur brûlante du sol affaisse & anéantit, il employa la superstition pour arracher le Turc au repos de ses foyers, & le conduire au sein du commerce & de l'opulence.

Je ne m'arrêterai pas sur le calendrier des anciens Arabes, parce que j'ai parlé plus haut de celui des Musulmans, qui est à-peu-près le même. Il me suffit d'observer que l'Arabie n'avoit point d'ère ou d'époque commune. Les Homerites comptoient leurs années depuis l'installation de leurs rois; les Ismaélites depuis la fondation du temple de Caaba; quelques tribus depuis le débordement d'Arem, & d'autres enfin, datoient de telle ou telle guerre qui leur avoit été glorieuse ou meurtriere.

Les Arabes n'avoient pas non plus de gouvernement uniforme. Ici c'étoit un roi, là un chef de tribu, ailleurs une espece de république, mais par-tout regnoient l'indépendance & la liberté.

Ce tableau général de l'ancienne Arabie me paroît avoir un intérêt qui lui eſt particulier ; c'eſt qu'il préſente à la fois l'homme ébauché par la nature, & l'homme perfectionné par la civiliſation.

CHAPITRE XVII.

Route de Rama à Jeruſalem.

JE ſortirai de cette ville comme de Jaffa, ſans y avoir rien obſervé. Mais au retour, je donnerai la deſcription de l'une & de l'autre.

On m'apprend qu'une caravane doit partir à l'heure même pour Jéruſalem ; je me prépare à la ſuivre. Le pere ſupérieur me donne des lettres de recommandation & des avis pour ma route.

Vous avez, me dit-il, des riſques à courir ; plus d'un brigand arrêtera la caravane, ſous prétexte de lui demander l'aumône : ne répondez à aucun, & refuſez-les tous. Il eſt poſſible qu'ils vous maltraitent, juſqu'à vous frapper. Mais il faut tout ſouffrir avec réſignation, en vue de Dieu.

Ce conſeil-là me raſſure peu ; & ce qui m'inquiete bien autant, c'eſt d'aller ſeul rejoindre la caravane qui me devance d'un demi-mille.

On me selle un bon cheval que je lance à toute bride. Mais qu'apperçois-je de loin? Ce sont quatre Arabes qui viennent à moi, la lance en visiere. Ils me barrent la route, m'environnent & m'obligent de rallentir le pas. En cheminant, ils m'adressent la parole; mais fidele aux avis, que je dois croire, je ne réponds rien. On m'interroge de nouveau, & je suis encore muet. Mon silence est mal interprété. Ce cavalier sans langue, dit l'un des quatre, va, je le jure, ma foi, quitter les étriers! Une telle apostrophe me détermine soudain à changer de principe; je parle donc, & je vois qu'on m'en sait gré. Ces quatre Arabes sont vraiment de fort honnêtes gens. Ils se détournent de leur chemin pour m'indiquer la caravane, & n'attendent pas même que je les en remercie.

Cette caravane est composée de Chrétiens grecs, d'Arméniens, & de Mahométans, avec lesquels je ne pense pas devoir beaucoup m'amuser.

Nous entrons dans un village qu'on nomme Amoas, rendez-vous ordinaire des passagers qui vont à Gaza & de là au Caire.

Amoas, autrefois Amaus, est la même que Nicopolis, ainsi appelée sous le regne de l'empereur Alexandre.

Cette ville fut, au tems des Chrétiens, le siége d'un évêque, suffragant de Césarée de Palestine.

Elle eſt plus célèbre dans les Annales Eccléſiaſtiques que dans l'Hiſtoire du monde.

Pluſieurs écrivains placent ici le château d'Emmaus où vint le Chriſt, le jour de ſa réſurrection. Mais c'eſt une erreur, dans laquelle la conformité des noms les a fait tomber. Il y a trois Emmaus dans les alentours de Jéruſalem; celui où apparut le Chriſt, n'en eſt diſtant que de ſoixante-dix ſtades, tandis que de l'Emmaus, où je paſſe, on en compte plus de ſept cens vingt.

A peu de diſtance du village Amoas, eſt un champ d'oliviers, où ſe trouve un ancien temple abandonné aux animaux ſauvages. C'étoit dans l'origine une égliſe dédiée aux ſaints Martyrs Machabées.

En reprenant le grand chemin, on rencontre, à gauche, le village de Latrun, que les auteurs Latins nomment *Caſtrum boni Latronis*. Il eſt ſitué ſur une éminence, & préſente à l'obſervateur quelques ruines d'anciens édifices. Près de là, s'élevoit anciennement une chapelle célèbre, conſtruite en mémoire du bon larron, dont il reſte encore des débris.

Poſtés ſur la route qui fait face au village, des Arabes nous comptent de loin, & nous attendent avec impatience pour prélever ſur chacun de nous, un droit de péage, dénommé gafar.

Gafar eſt une impoſition que les rois de Jéru-

ſalem mirent jadis ſur la tête de chaque paſſager. Le produit ſervoir à l'entretien des routes, & à nétoyer les alentours des Arabes vagabonds. Il y avoit des gardes dans chaque bureau qui eſcortoient le voyageur d'un endroit à l'autre.

Les infideles ont toujours maintenu cette impoſition, avec cette différence qu'elle ne tourne plus à l'avantage du public.

Le droit de gafar eſt encore le même, mais il s'eſt multiplié. Vous trouvez fréquemment des troupes d'Arabes, qui vous demandent, à ce titre, quelques pieces de monnoie.

Notre caravane met pied à terre à un mille de Latrun, pour aller voir le puits de Job. C'eſt-là, me dit-on, que le ſaint homme vint habiter dans ſon malheur; & comme ſi l'eau de ce puits devoit donner de la patience & de la réſignation, les plus religieux ſe félicitent d'en pouvoir boire.

Quels regrets ne cauſerois-je pas à ces bons Orientaux, ſi je leur prouvois par l'Ecriture-Sainte, que Job ne quitta jamais ſes premieres poſſeſſions? Mais il vaut mieux les laiſſer dans une erreur qui leur fait plaiſir.

Nous continuons de cheminer, & nous ſommes au moment de courir des riſques. Ici s'ouvre une gorge étroite, qui s'étend aſſez loin entre deux montagnes. Il eſt rare qu'elle ne recele pas

des brigands. En effet, nous voyons s'approcher six ou sept Arabes, de ceux-là qui cultivent la terre, espece plus grossiere & plus inhumaine que celle des vagabonds. Ils sont à pied, & demi-nuds : des massues ferrées, de hauteur d'homme, sont dans leurs mains; ils portent, en outre, un fusil & un poignard. Ils nous coupent la route, & jettent des pierres à la tête de la caravane pour l'arrêter. Quoiqu'ils soient en petit nombre, il paroît prudent à nos guides de ne pas faire de résistance, parce qu'une seule décharge de carabine attireroit à leur secours une centaine de leurs camarades.

Je ne savois quel étoit leur dessein, ni quelle en seroit l'issue. Ils se contentent heureusement de demander l'aumône à chacun de nous. Je crois devoir les refuser, & je faillis en être la victime. Un d'eux me lance une pierre, qui me rase le front. Si la main du ciel ne l'eut détournée, je ne serois certainement pas arrivé à Jérusalem. On m'accable ensuite d'imprécations, & j'en suis quitte pour la peur.

Un Grec de la caravane, témoin de ce mauvais traitement, m'engage de ne plus m'y exposer. Une petite piece de monnoie turque, un medin, vous eut, me dit-il, sauvé de toute insulte. Je vous conseille d'en tirer quelques-uns de votre bourse, & de les tenir prêts, en cas de nouvelle rencontre.

Ce conſeil-là eſt aſſurement fort ſage ; mais je me défie de celui qui le donne. Les Chrétiens grecs ont été de tout tems ennemis des Européens, & quand ils leur connoiſſent de l'argent, ils font ſigne aux Arabes de les dépouiller. Cependant pour ne point faire connoître ce ſoupçon, je réponds au Grec que je ne poſſéde pas même un denier.

Il eſt fâcheux que la crainte occupe trop l'eſprit du voyageur. Ces montagnes méritent qu'on y arrête la vue. Des fleurs, un verd gazon, des arbuſtes bien touffus, des rochers, des eaux lympides qui tombent en caſcades, tout rend ces lieux intéreſſans.

Ils furent jadis habités, puiſque je vois des ruines dans une enceinte que l'on nomme Seritz, & des reſtes d'une plantation de figuiers dans ſes alentours.

Après avoir marché à travers ces montagnes, l'eſpace de cinq milles, nous ſommes arrêtés de nouveau par une bande d'Arabes qui ſort d'une grotte. Comme les premiers, ils exigent une aumône, que quelques Arméniens refuſent d'abord, mais qu'ils cédent enſuite à la force d'un bâton menaçant.

Cet exemple me détermine à être charitable, & je prie un des guides d'avancer un medin pour moi ; ſatisfaits de tous les paſſagers, les Arabes ſe retirent en nous ſaluant.

Nous descendons dans une vallée, que les naturels appellent Uvadi-Ali, où une autre troupe d'Arabes nous attendoit. Ces brutaux sont plus mal intentionnés que leurs camarades. Sans rien demander à personne, ils se jettent sur les brides des premiers chameaux, les saisissent & veulent les enlever avec leur charge. Nous craignons tous d'être dévalisés. Des cris, des hurlemens font retentir la plaine. Les Arméniens & les Grecs sont à demi-morts d'effroi, parce qu'ils conduisent à Jérusalem une très-grande quantité de marchandises. Mais nos guides parviennent à toucher les pillards, qui veulent bien laisser nos paquets intacts, pour une modique somme de trois medins par tête.

Cette conversion subite des Arabes est assurément l'effet de la grace céleste, ou du bon accord qui regne entre les brigands & nos muletiers! Quoi qu'il en soit, ceux-ci n'oublient pas de s'attribuer la gloire de notre salut, en demandant, en récompense, quelques pieces de monnoie; & pour nous déterminer à la générosité, ils préviennent que leur médiation doit nous être encore nécessaire. C'est alors que chacun voit clairement que les Arabes ne sont pas les plus grands voleurs de la contrée.

D'autres importuns sont épars çà & là, mais nous connoissons le moyen de les écarter. Tel

une volatille nombreuſe pourſuit les voitures qui ramenent la moiſſon, on ſe délivre des affamés par quelques épis, qu'on leur jette ſur la route.

Nous deſcendons dans le village de Kariet-Eleuneb, nom arabe qui ſignifie lieu de la grappe. Les terraſſes environnantes ſont, en effet, tapiſſées de vignes, & offrent l'apparence d'une bonne culture. Un peu plus bas, eſt une abondante plantation d'oliviers.

Les catholiques appellent cet endroit S.-Jéremie, en mémoire d'une égliſe qui portoit le nom de ce prophete. Ses débris ſervent de parc aux troupeaux, & l'on diſtingue encore ſur divers pilaſtres des peintures groſſieres, qui ſont de la plus haute antiquité.

Ce temple étoit deſſervi par les Peres de l'Obſervance, dont le couvent étoit contigu. On ignore préciſément dans quelle année ils vinrent s'y établir. Les inſultes des Arabes les forcerent de s'en éloigner, vers le milieu du dernier ſiecle. Ces brigands les rançonnoient chaque jour, & dans une ſeule nuit ils leur maſſacrerent quatorze vieillards. On déplore la deſtruction de ce monaſtere qui étoit fort commode aux voyageurs Européens.

Des monceaux de ruines qui s'élevent dans ce hameau, donnent à croire qu'il a pu être anciennement une ville ou tout au moins un gros bourg.

Au ſortir de ce lieu, on gravit d'autres montagnes qui ſont ſur la gauche. Cette traverſe n'eſt ni incommode ni périlleuſe. Vous tombez, à la deſcente, dans la vallée de Terebint, célèbre par la victoire que David, encore enfant, remporta ſur le géant Goliath. L'armée des Philiſtins étoit campée ſur l'éminence, & défioit avec un mépris inſultant les troupes Iſraélites.

On rencontre quelques jardins, avec un petit nombre d'habitations, mais beaucoup de ruines, entre leſquelles paroît un vaſte bâtiment, qui s'avance juſques ſur la route. Il eſt aiſé de reconnoître qu'il fut conſtruit pour des moines.

Delà, vous appercevez le village de Colonie, expoſé ſur une monticule. Les Muſulmans y entretiennent une petite chapelle & une maiſon de Derviches.

Un peu plus loin eſt le torrent de la vallée de Terebint, qu'on traverſe ſur un pont dans la ſaiſon pluvieuſe, & qui eſt à ſec pendant l'été. C'eſt dans ſon lit que David releva les cinq pierres, dont il atteignit le front du géant Philiſtin.

Rien n'eſt ſi beau que les montagnes voiſines; elles ſont couvertes d'oliviers, de figuiers, de vignes, & même de pluſieurs ſortes de grains.

Nous montons un ſentier étroit, & fort incommode aux chevaux eux-mêmes. Ce terrein eſt

pierreux & d'une très-mauvaiſe qualité. Combien eſt admirable le ſoin du cultivateur, qui le force à devenir abondant ! pas une petite partie en friche. C'eſt là qu'on peut dire que la nature obéit à l'homme. Mais pourquoi délaiſſe-t-on les vaſtes campagnes, qui ſe trouvent, depuis le château du bon Larron juſqu'au torrent de Terebint? Pour peu qu'elles fuſſent labourées, elles rendroient au centuple. Je comprends que les fréquentes diviſions des Arabes en ſont l'unique cauſe. Comme tous les autres arts, l'agriculture a beſoin de la paix, de la ſûreté, & de la protection des gouvernemens. Ce ſol qui produit au milieu des pierres & des ronces, eſt ſous la défenſe d'une ville, adminiſtrée par un Bacha.

Du torrent à Jéruſalem, on compte près de cinq milles. Vous découvrez, de côté & d'autre, des cabanes, des égliſes, des moſquées, & divers autres monumens à demi détruits.

Parvenu au ſommet de la plus prochaine montagne, j'apperçois enfin Jéruſalem. Ma vue ſe repaît avec avidité de la contemplation de cette antique ville, que les prodiges du Chriſt & les ſanglantes victoires des Européens rendirent la plus fameuſe du monde.

CHAPITRE XVIII.

De la Ville de Jérufalem.

NOUS arrivons à la porte qu'on nomme de Bethléem, & n'ayant perſonne pour me guider, je me détermine à ſuivre la caravane. J'entre à cheval dans la ville; permiſſion que n'avoient pas les Européens dans le dernier ſiecle. Une ſentinelle turque nous fait faire halte, & nous payons le droit d'entrée, qui eſt de deux medins par tête.

A peine ai-je fait quelques pas dans la premiere rue, qu'un Chrétien de la communion latine m'aborde avec politeſſe, en me demandant ſi je ne ſuis pas François, dénomination ſous laquelle on comprend tous les Européens. Il s'offre, ſur ma réponſe, de me conduire au couvent de S.-Sauveur, que poſſédent les Peres de la Terre-Sainte. Cette attention obligeante de la part d'un inconnu, me donne une idée avantageuſe des mœurs de Jéruſalem.

Un des interprètes, qui ſont au ſervice du couvent, paroît ſurpris de me voir arrivé, ſans qu'on ait prévenu les religieux, de la part du gouverneur. Je lui raconte comment je ſuis entré,

& il me replique qu'il me faut ressortir, parce qu'il est défendu aux Européens qui viennent de Jaffa, de passer par une autre porte que celle de Damas. L'infraction à cette loi d'usage exposeroit le monastere, & pourroit m'exposer moi-même à quelqu'avanie. Ce contre-tems est désagréable pour un voyageur fatigué. Je murmure tout bas contre le fanatisme mahométan, qui se plaît à tourmenter, par de sottes coutumes, des étrangers d'une autre religion que la sienne. Mais cependant cela ne remédie pas au mal, & d'ailleurs, me dis-je, pourquoi tant blâmer les imbécilles Musulmans ? Ils font aux catholiques ce que ceux-ci font eux-mêmes aux Juifs. Quelle raison plausible à notre Italie de forcer ces enfans des Hébreux à porter sur leur tête un chapeau jaune, qui leur attire la dérision du bas peuple (*a*) ? Nous nous vantons pourtant d'être éclairés & philosophes !

(*a*) On les rélegue dans les cloaques de nos villes, où l'avarice du gouvernement s'étudie sans cesse à les dépouiller. Mais c'est sur-tout dans les états du saint Pere qu'ils éprouvent le plus de vexations.

Ils ont acheté fort cher, en certains lieux & particuliérement à Avignon, le droit d'avoir des synagogues. Les nonces ne rougissent pas de leur en faire renouveler le payement quatre à cinq fois l'année. Dans un

Du

Du moins m'épargne-t-on la peine de faire un long circuit hors des murailles. Un Janiſſaire de la garde du couvent ſe détache pour me conduire à la porte de Damas, en traverſant la ville du couchant au nord.

Cependant l'interprète va demander au gouverneur la permiſſion de me faire entrer. Il me rejoint avec un Cioeadar ou officier du Bacha, qui m'introduit, moyennant quelques medins. Nous retournons à S. Sauveur, & je ſuis préſenté au chef de la maiſon, dont je reçois l'accueil le plus gracieux. Il me demande mon nom, celui de ma patrie, & l'objet de mon voyage, afin de m'inſcrire ſur le regiſtre des pélerins, qu'on conſerve précieuſement dans les archives du couvent. Cela fait, il m'introduit dans une cellule fort commode qui m'eſt deſtinée. L'interprète m'adreſſe enſuite aux autres officiers de la maiſon.

---

beſoin d'argent, ils font ouvrir la ſynagogue deux heures plus tard qu'à l'ordinaire. Cela ſuffit pour avertir les Juifs de leur intention. Si le lendemain ceux-ci ne ſe préſentent pas au gouvernement, la ſynagogue eſt condamnée. Il faut alors que les malheureux proſcrits ſe hâtent de faire entr'eux une contribution. On devine bien que le nonce n'eſt pas viſible quand on va la lui porter ; mais on dépoſe l'offrande ſur une des tables de l'appartement, & ſi elle eſt jugée ſuffiſante, les portes de la ſynagogue ſe r'ouvrent ſans délai.

J'ai dans ce moment une ſurpriſe bien agréable. Trois négocians françois, dont je ſuis devenu l'ami, lors de mon ſéjour à Acre, arrivent au monaſtere. Ils ſe nomment MM. Ventre, Leblanc & Sube. Ils ont couru beaucoup de dangers ſur leur route, & ne ſe rappellent que confuſément des divers lieux où ils ſont paſſés, preſque en fugitifs. Les bons Peres ſont contens de réunir quatre Européens, auxquels ils ont beaucoup de queſtions à faire. La plupart naquirent en France, & la religion, qui les appela parmi les infideles, n'a pu leur ôter encore le doux ſouvenir de leur ancienne patrie.

Quelques cérémonies religieuſes ſe pratiquent envers les voyageurs, & il ne ſeroit ni décent, ni honnête de s'y refuſer. On les conduit aux vêpres, & on les invite de ſuivre la proceſſion, un cierge à la main. Les prêtres qui officient leur lavent les pieds, au milieu des oraiſons & d'un *Te Deum* chanté par le chœur; après quoi on les reconduit à l'hoſpice, en les priant de conſerver leur cierge, en mémoire de cet auguſte pélerinage.

Tous les Européens, quelle que ſoit leur religion, ſont reçus dans le couvent, & fournis de toutes choſes néceſſaires & commodes. Il eſt libre à chacun de donner ou non une petite aumône, en partant.

Les Orientaux, du rit latin, peuvent aussi loger chez les Peres de la Terre-Sainte, mais seulement pendant trois jours; & si leurs affaires exigent d'eux un plus long tems, il faut qu'ils se retirent dans une petite maison voisine du couvent, où l'on continue de leur porter des vivres.

Le gardien a pour mes amis & pour moi toutes les attentions les plus soigneuses. On nous donne une table séparée, & nous sommes quelquefois servis par les religieux eux-mêmes, qui nous sacrifient volontiers leurs momens de loisir.

Ces Peres paroissent curieux de savoir ce qui m'est arrivé dans le trajet de Rama à Jérusalem. Je leur avoue avec franchise que leurs confreres de cette ville m'avoient donné d'assez mauvais conseils, & je leur raconte les risques que j'ai courus pour les avoir d'abord suivis. Une plus longue persévérance, leur ajoutai-je, eut obtenu la couronne de martyr à quelqu'un d'assez courageux pour l'ambitionner. On me répond à cela d'une maniere, qui justifie les religieux de Rama.

Un Européen, me dit-on, qui veut passer à Jérusalem, est plus exposé à la suite d'une caravane, que s'il voyageoit avec deux ou trois Arabes d'une probité connue. Plusieurs même sont prêts à toute heure d'escorter les pélerins, moyennant une somme modique que leur paye le couvent

de Jérusalem. Ils vous conduisent par des chemins peu fréquentés ; & d'ailleurs, ils sont presque toujours respectés des brigands qui les rencontrent.

Cependant pour plus grande sûreté, il est à propos qu'un voyageur ne découvre pas sa condition, ses facultés & ses projets. Un vêtement simple & même usé lui est avantageux, en ce qu'il écarte tout soupçon d'opulence. Si néanmoins on l'arrête pour lui demander l'aumône, c'est pour s'assurer si en effet il est aussi pauvre qu'il paroît l'être. Un refus confirme son déguisement, & il ne peut pas lui en arriver mal, parce qu'on n'insulte point un passager pour le seul plaisir de le faire. Finalement, on conclut que j'ai fait une mauvaise application des avis qu'on m'a donnés.

Les Arméniens ont là-dessus des principes qui leur sont particuliers. Loin de craindre les mauvaises rencontres, ils les desirent & les recherchent même. Quelques coups de bâton, vigoureusement appliqués, rendent, selon eux, un pélerinage plus méritoire. A cette singularité, ils en joignent une autre ; c'est, qu'au retour, ils ne parlent pas des insultes qu'ils ont essuyées. Le silence, à cet égard, leur est enjoint sous peine d'excommunication.

J'observerai que cet article de leur croyance,

eſt le fruit de la politique de leur Patriarche, réſident à Jéruſalem. Il a ſu enraciner dans ſon peuple ces idées ſuperſtitieuſes, qui lui ſont profitables. Comme il eſt de coutume que chaque pélerin lui faſſe un don à ſa volonté, plus le nombre en eſt grand, plus il perçoit. C'eſt ainſi que l'homme abuſe par-tout des choſes ſaintes, pour les faire ſervir à ſon luxe & à ſon orgueil.

Quoique la route de Jaffa à Jéruſalem ſoit très-dangereuſe pour les paſſagers, il eſt rare qu'on y arrête les paquets, & même les malles d'argent.

Le couvent les confie aux chefs des Arabes, qui les eſcortent & les font parvenir exactement pour une ſomme très-modique. Une fois qu'ils ont donné leur parole, on ne doit rien craindre; ils ſe feroient plutôt égorger que de ne la pas tenir.



CHAPITRE XIX.

Eglise de la Résurrection, & Cérémonies Religieuses.

J'AI fait en sorte d'être rendu à Jérusalem pour la semaine de la Passion, parce que les solemnités y sont plus remarquables qu'en tout autre tems. On est si familiarisé avec les cérémonies d'église, que je craindrois de décrire celles qui se pratiquent en Orient, si elles n'offroient pas quelques différences d'avec les nôtres. Au surplus, si je déplais au Lecteur, il passera légerement sur cet article, en me pardonnant un défaut naturel aux écrivains de mon pays.

C'est dans une église, appelée du nom de la Résurrection, que se trouve le sépulchre du Christ. Elle n'est ouverte que dans ces jours solemnels. Tous les religieux & les pélerins y viennent célébrer les mysteres, sous la protection du gouverneur, qui les fait escorter de soldats. On y entre processionnellement, au son d'une musique lugubre. De quelque religion qu'on soit, je pense qu'il seroit difficile de se défendre du sentiment de terreur & de respect qu'inspire la vue de ce temple auguste.

Vaste & sombre, il reçoit sa plus grande clarté des lampes suspendues à ses voûtes. Les pilastres sont noircis par le cours des ans. On ne voit aucun ornement sur ses murs. Les autels & les statues des saints sont d'une pierre grossiere, les chandeliers en bois. Tout ce qui sert au culte est de la plus grande simplicité. En un mot, ce temple est pauvre, mais il est ce que doit être un temple. La divinité ne demande de l'homme qu'une vie exemplaire & la pureté du cœur. Pourquoi le Christ vécut-il lui-même dans le sein de l'indigence? N'étoit-ce pas pour apprendre au monde que la religion étoit inséparable de la pauvreté? J'oserai le dire, c'est insulter au ciel que de prodiguer dans les lieux saints, le luxe & la magnificence. C'est assimiler le sacré au profane. C'est légitimer dans l'esprit de l'homme opulent la passion des richesses, qui lui fait détourner les yeux de dessus l'infortune. C'est surtout affliger le cœur du pauvre, qui ne peut se résoudre à bénir sa misere au pied d'un autel, resplendissant d'or, d'argent & de pierreries.

Le cortege religieux s'incline devant la pierre de l'onction, qui servit à embaumer le corps du Christ à la descente du calvaire. On y fait une priere, après laquelle les prêtres & assistans adorent la croix. Près de là, est la chapelle de l'Annonciation, où l'officiant vient s'asseoir, & présente

ſa main à baiſer au peuple. On chante divers cantiques au bas des autels, qui portent les noms de nos myſteres. Le ton du recueillement & de l'humilité rendent ces prieres vraiment pénétrantes.

Toutes les ſectes chrétiennes de l'Orient ont la permiſſion d'officier dans cette égliſe, comme celles des Abyſſins, des Cofles, des Arméniens & des Grecs. Elles s'y raſſemblent le dimanche des Rameaux, & ſe partagent les chapelles.

La proceſſion des Grecs eſt particulierement remarquable par un grand nombre d'étendards, où ſont repréſentés les myſteres de la paſſion. C'eſt le patriarche qui officie ce jour-là, ayant pour acolytes des évêques & des prêtres qui portent à la main des flambeaux & des branches d'oliviers. Il eſt d'uſage qu'à la fin de la proceſſion, le peuple briſe les palmes & les foule aux pieds.

On ſe perſuade aiſément combien il y a de cacophonie & de confuſion entre ſept à huit ſectes oppoſées. Chacun y pſalmodie ſur un ton différent, & en ſa langue originaire. Qu'on joigne à cela un bruit effroyable, qu'on fait avec des tables de hêtre, auxquelles ſont attachées de groſſes chaînes de fer. Placées dans la nef en guiſe de cloches, on les agite fortement l'une contre l'autre, & quelquefois même on frappe deſſus avec des

marteaux. Ces inſtrument ſinguliers ſe nomment ſimantirions.

On repréſentoit autrefois avec la plus grande pompe l'entrée du Chriſt dans Jéruſalem. Tous les habitans de la cité, chrétiens & infideles, ſe raſſembloient au couvent de S. Sauveur. De là, on partoit pour Bethphagée, qui eſt ſiſe au pied du mont des Oliviers, du côté de l'orient, endroit où le Seigneur envoya ſes diſciples pour y prendre une âneſſe. Quand on y étoit arrivé, le diacre commençoit l'Evangile de S. Matthieu, juſqu'à ces paroles que reprenoit le prêtre : *Allez dans le château voiſin, vous y trouverez une âneſſe attachée avec un ânon, déliez l'un & l'autre, & amenez-les-moi.*

Deux ou trois religieux s'y rendoient promptement, & juſqu'à leur retour, on continuoit de chanter l'Evangile.

En les voyant approcher, le prêtre diſoit aux aſſiſtans : *Ils le couvrirent de leurs habits.*

Tous alors s'empreſſoient d'étendre ſur l'âneſſe des manteaux, des tapis, & on y aſſeyoit le prêtre lui-même, comme repréſentant le Seigneur.

L'Evangile fini, on marchoit en confuſion vers Jéruſalem, & pour ſe conformer à ce récit, *une foule nombreuſe jette ſes vêtemens ſur le chemin*, les hommes, les femmes & les enfans ſe

dépouilloient à l'envi, en s'estimant trop heureux de pouvoir servir au triomphe du Seigneur. On voyoit les Sarazins eux-mêmes abattre des branches d'arbres, & semer sur la route des herbes odorantes, de sorte qu'on eut dit que le Christ renouveloit son premier miracle.

« *Béni soit le fils de David qui vient au* » *nom du Seigneur!* » s'écrioient ensemble les religieux & la multitude.

A la descente de la montagne, d'où le Christ attendri sur Jérusalem, en annonça la destruction, le diacre lisoit, avec un ton pénétrant, l'Evangile de S. Luc, Chap. XIX. Tous les assistans répandoient des larmes, & retournoient dans leurs maisons méditer encore la grandeur de ce mystere.

L'établissement de cette procession est d'une date antérieure à l'institut des Peres de la Terre-Sainte. C'est Guillaume de Tyr qui en parle le premier, en exposant quel étoit le sort des Chrétiens sous les Califes d'Egypte. Il rapporte à ce sujet un trait de perfidie, de la part d'un citoyen, qui vouloit anéantir dans Jérusalem les restes du christianisme.

« Cet impie, dit-il, va pendant une nuit
» mettre un chien mort à la porte de la prin-
» cipale mosquée, espérant que les infideles ne
» manqueroient pas d'imputer cette dérision aux

» catholiques : ce qu'ils firent en effet ; & sans
» s'assurer si ce soupçon étoit ou non fondé,
» ils courent toutes les rues de la ville pour
» appeler le peuple Musulman à la vengeance.
» Tous les Chrétiens alloient périr, si le ciel
» n'eût inspiré à un jeune homme le courage
» héroïque de se dévouer à la mort pour ses
» freres, en se déclarant seul coupable de l'in-
» sulte faite au temple ; & son sacrifice calma
» la rage des persécuteurs ».

Quand Godefroy de Bouillon fut assis sur le trône de Jérusalem, il s'occupa de rendre à la religion catholique son antique splendeur. Il rétablit, enrr'autres choses, la solemnité des palmes qu'on représenta sous son regne & sous celui de ses successeurs, avec l'appareil militaire. Cet article religieux faisoit même partie de la constitution de l'ordre du S. Sépulcre.

Cette procession fut interrompue par la chûte des princes Chrétiens. Mais un événement imprévu, que raconte Quaresmius, la fit renouveler dans la suite.

Il arriva qu'une extrême sécheresse désola Jérusalem, jusqu'à lui faire craindre la perte prochaine de sa population ; le gouverneur, qui pour lors étoit Mahométan, fit ordonner des prieres publiques. Comme elles furent sans effet, il ne resta plus d'espoir à la malheureuse cité.

Mais la providence, ajoute l'auteur latin, qui n'avoit pas oublié son peuple fidele, voulut que cette détresse servît à le tirer de son humiliation. Elle inspira au gouverneur d'appeler à lui les religieux de la Terre-Sainte, qui habitoient le Mont-Sion. En leur exposant ses inquiétudes, il leur recommanda de chercher, par leurs sacrifices, à fléchir un ciel qui étoit devenu d'airain. En conséquence, il leur permit de faire dans l'étendue de la ville une procession solemnelle. Cet hommage religieux monta jusqu'au trône de Dieu. L'atmosphere s'obscurcit tout-à-coup, les nuages s'entr'ouvrirent, & verserent sur la terre une pluie abondante, qui rendit la vie à la Palestine entiere. La reconnoissance du gouverneur devoit être sans bornes. Aussi octroya-t-il aux Chrétiens l'exercice de leur culte, avec le droit de faire chaque année la procession des palmes.

Les Juifs n'avoient pas vu sans envie cette faveur accordée au christianisme. Ils attendirent la mort du Bacha, pour être plus sûrs de la détruire. Sous l'apparence du zele, ils insinuerent à l'administration, que le triomphe de la croix pouvoit abaisser le culte du prophete. Une telle crainte détermina le nouveau gouverneur à défendre la procession.

En 1667, le Grand-Seigneur permit de la rétablir; & depuis lors elle n'a pas été défendue.

Cependant elle n'a plus lieu, à cauſe des charges dont il plut au gouverneur de la grever. Sous prétexte que la ſûreté des religieux demandoit qu'il y envoyât une compagnie de Janiſſaires, il ſe faiſoit payer une contribution, d'abord légere, mais qui devint aſſez conſidérable pour décider S. Sauveur à ne plus ſortir de ſon enceinte.

CHAPITRE XX.

Départ de Jeruſalem pour Jérico.

DANGEREUSE eſt la route qui mene de Jéruſalem à Jérico. Des hordes d'Arabes infeſtent cette plaine ainſi que les campagnes où coule le Jourdain. C'eſt pourquoi il eſt de la prudence de ne le traverſer qu'avec bonne eſcorte; & encore n'y eſt-on pas à l'abri de tout danger, ſi l'on n'achete des chefs Arabes le droit de paſſage.

C'eſt le Muſſelin ou gouverneur de Jéruſalem qui traite avec eux pour le prix, & en fait les avances pour les caravanes. Quand on eſt d'accord, les Arabes envoyent dans la ville quelques-uns de leurs Sciehks, pour s'y tenir en otage juſqu'au retour des pélerins; en outre, ils vien-

nent au nombre de deux cens cavaliers attendre la caravane au sortir des portes, pour l'accompagner sur la route. Le gouverneur ne manque jamais de faire ce voyage avec une garde de cent soldats Turcs.

Il est libre à tous les étrangers, qui se trouvent à Jérusalem, de se joindre au corps des voyageurs; & ce qui paroît d'abord étonnant, c'est qu'ils soient tenus de payer la taxe du chemin, lors même qu'ils restent à la ville. Il y a à cela une espece de raison. Comme le gouverneur se charge de procurer des chevaux ou autres montures à la caravane, & qu'il en arrête autant qu'il y a d'étrangers dans Jérusalem, il ne veut pas souffrir le dommage du surplus.

Cette caravane part tous les ans pour Jérico dans la semaine sainte. Composée autrefois de quinze mille personnes, elle ne monte plus aujourd'hui qu'à cinq mille.

La fourniture des tentes & des vivres est à la charge de tous les monasteres, qui, pour dédommagement, sont autorisés à percevoir sur chaque Chrétien de leur paroisse, ou de leur communion, un modique impôt. Les papas ou prêtres des sectes schismatiques mettent à profit cette permission, & souvent extorquent de leurs prosélytes des sommes considérables.

Plus désintéressés, les Peres de la Terre-Sainte donnent gratuitement leurs comestibles, ne demandant aux pélerins que le prix du louage du cheval, qui appartient, comme je viens de le dire, au gouvernement. J'ajouterai qu'on exige des simples voyageurs un droit de louage, beaucoup plus fort que celui que paient les religieux.

La majeure partie de la caravane étant formée de Chrétiens Orientaux, il faut que les Européens attendent, pour le départ, le jour qu'il plaît à ceux-ci de choisir. Ce n'est pas tant l'avantage du plus grand nombre qui les y détermine, qu'une raison d'intérêt. Ils savent que le gouverneur feroit payer à deux ou trois cens Chrétiens latins, une somme aussi forte que pour la conduite de cinq mille.

On estime que chaque pélerinage peut produire au gouverneur environ quinze mille séquins. Qu'on en défalque deux ou trois mille pour le louage & les frais de monture, quatre autres qu'il distribue aux chefs Arabes, il lui en restera sept de net qui tombent dans ses caisses. Voilà comme les Bachas Turcs font, en peu de tems, des fortunes immenses.

Pour fournir à la caravane un nombre suffisant de montures, le gouverneur fait amener des environs de Jérusalem, tous les chevaux, les mulets & les ânes qui s'y trouvent. On les partage

en différentes écuries, aux portes desquelles les pélerins viennent, par-tour, prendre l'espece de monture que le hasard leur assigne.

Moyennant une gratification faite aux écuyers, les Peres de la Terre-Sainte obtiennent de choisir, la veille, les chevaux dont ils ont besoin pour eux & pour les voyageurs logés dans leur couvent.

Nous avons ordre de partir la nuit du 12 Avril. Il y a des regles établies pour la marche. Les Européens devancent la caravane. Deux heures après, suivent les religieux ou prêtres, au nombre de cent cinquante, avec quatre séculiers & autres gens de service, comme interprètes, Janissaires & vivandiers. C'est le vice-procureur qui commande ce second peloton.

Vient en troisieme lieu la troupe des femmes portée sur des chameaux, ayant au milieu d'elles les enfans trop jeunes encore pour se tenir à cheval. On croit bien que ce n'est pas la moins bruyante.

Cet avant-garde sort de la ville par la porte de Bethleem, où les premiers attendent les plus tardifs.

Paroît enfin le corps de la caravane, composé, comme je l'ai dit, de Grecs & d'Orientaux. Ces derniers ont le privilége de sortir par la porte de S. Etienne.

Après

Après avoir marché deux milles, nous traverſons la célèbre vallée de Joſaphat, où, d'après l'Ecriture, je penſe que les Chrétiens Grecs, Orientaux & Européens, ſe retrouveront un jour ſans ſe diſputer le pas.

Nous paſſons Béthanie, & graviſſant un ſentier fort étroit, nous arrivons, après deux autres milles, à la fontaine des Apôtres, que le peuple appela de leur nom, dans la perſuaſion où il eſt qu'ils s'y déſaltererent en venant de Jérico à Jéruſalem. Jadis elle étoit ornée de fort beaux marbres qui ſe détruiſent par l'injure des ſaiſons. C'eſt la ſeule ſource qu'on rencontre ſur le chemin, & malgré que je n'aie pas la ſuperſtition d'un Oriental, ſon eau m'a paru excellente.

Non loin de là, eſt une miſérable hôtellerie, où pluſieurs veulent entrer. Des Arabes y fument leurs pipes, & vendent du café à qui veut en prendre.

Nous allons tenir une route périlleuſe, & par prudence nous attendons ceux qui ſont en arriere. Le clair de la lune nous fait diſtinguer Bahurim, Barachim ou Bachora. Je me rappelle que David y courut le plus grand riſque. Ce pere malheureux, fuyant les coups d'un fils révolté, fut reconnu, à ſon paſſage, par le fils de Gera, qui l'aſſaillit de pierres. Il ne reſte de cet endroit que des débris de murailles.

Passé Bahurim, on descend dans une vallée étroite, que l'élévation de deux montagnes rend singuliérement obscure. Des lumieres qu'on apperçoit dans le lointain, nous donnent des craintes. A mesure qu'elles approchent, l'allarme croît; & bientôt on s'imagine qu'une horde de brigands va fondre sur la caravane. La tête fait reculer la queue, de maniere que tout se débanderoit, sans les efforts des gardes qui barrent le chemin. Ce qui pourtant n'empêche pas qu'un grand nombre ne s'échappe des flancs pour gravir la montagne. Heureusement c'est une terreur panique. La troupe qui vient à nous n'a pas de mauvaise intention. Un des soldats de notre escorte, plus courageux que les autres, s'avance seul à sa rencontre. Il reconnoît une compagnie de femmes Musulmanes, qu'environnent deux cens Arabes armés. Ce cortege féminin vient de faire un pélerinage dans une petite mosquée, qui est construite sur la côte de la mer Morte; comme il appréhendoit de trouver en nous un parti d'ennemis, il se préparoit de son côté à la défense. Rassurés de part & d'autre, nous nous croisons, en nous souhaitant un bon voyage.

Nous appercevons Adommim avec le premier rayon du soleil. Plus d'un voyageur perdit la vie dans ce lieu. Il est singulierement favorable aux projets des brigands, qui s'y tiennent en embus-

cade. Son nom même en fait preuve, puisqu'Adommim ne signifie autre chose, en langue hébraïque, qu'un lieu de sang.

Adommim me remet en mémoire cette parabole touchante de l'Evangile, où l'on voit qu'un pauvre citoyen de Jérusalem fut assailli & blessé mortellement sur la route de Jérico. Un lévite, un prêtre entendent ses soupirs, & passent sans lui jetter un regard de compassion. C'est un pécheur, c'est un Samaritain qui le releve dans ses bras, l'assied sur son cheval, & va le panser dans une hôtellerie voisine, en laissant au monde le plus bel exemple de charité fraternelle.

Adommim étoit une petite cité qui échut au sort à la tribu de Judas.

Dans la proximité, subsistent encore les ruines d'un grand kan ou hôtellerie. Cet édifice fut bâti de pierres de taille. On le nomme Kan du Samaritain, parce qu'on croit que le Samaritain y déposa le malheureux assassiné.

En mémoire de cette belle action, on éleva jadis près de ce lieu, une petite chapelle, où tous les voyageurs sensibles s'arrêtoient pour prier.

Plus avant, à main gauche, paroît une forteresse qui commande les alentours. Assise sur la pointe d'une montagne, elle est défendue par des fossés, creusés au ciseau dans la roche vive. Les Chrétiens, qui la construisirent, avoient pour but

de protéger dans cette plaine périlleuſe la marche des pélerins.

Quelle vaſte ſolitude s'ouvre devant nous? Ce ne ſont que rochers, que landes, que vallées incultes. Je ne m'étonne plus que l'habitant de ces lieux ſoit d'un naturel féroce. Par-tout où le ſol eſt triſte & ſtérile, l'homme eſt ſombre & avide de pillage. La mélancolie & le beſoin entourent ſon berceau. Ses yeux, en s'ouvrant, n'apperçoivent qu'aridité, abandon & détreſſe. Le premier ſentiment qui ſe développe dans ſon cœur, eſt celui de la ſouffrance. On lui crie de toutes parts que la terre lui refuſe ſa nourriture. On lui met en main une arme meurtriere, que la faim lui fait tourner contre le voyageur. Faut-il le dire? Il n'éprouve de jouiſſance, que quand un aſſaſſinat heureux l'a rendu maître des dépouilles d'autrui. Ce ſont les ſeules moiſſons que lui produiſent ces campagnes.

On fait douze milles à travers ce déſert, au bout deſquels on deſcend par une pente rapide dans la plaine de Jérico. Il y a près de ſept heures que la caravane eſt en marche.



CHAPITRE XXI.

Du Mont de la Quarantaine.

ENTRÉ dans la plaine de Jérico, on prend la route qui conduit à gauche, & après un mille & demi, on arrive au mont de la Quarantaine; nous mettons pied à terre, & des Arabes s'approchent de nous, pour tenir nos montures. Quoique nous n'en connoissions aucun, il seroit imprudent de leur refuser cette preuve de confiance. Tout ce qu'on peut craindre d'eux, me dit-on, c'est qu'ils ne volent, non les chevaux, mais les brides, dont ils sont très-curieux. Du reste ils ne font pas acheter bien cher le service qu'ils rendent : chaque cavalier en est quitte pour un ou deux medins.

Nous ne sommes que douze, qui ayons le courage de vouloir observer cette montagne. Le reste de la caravane se repose sous l'abri de quelques masures voisines.

Ce mont de la Quarantaine est au nord de Jérico. On ne voit sur sa croupe ni arbustes, ni gazon, ni terre. Ce n'est, du pied au sommet, qu'un bloc de marbre blanc, dont l'air a jauni la surface.

Le ſentier, par lequel on y monte, inſpire l'effroi : il s'éleve en ſerpentant entre deux abymes, que l'œil n'oſe ſonder. D'abord aſſez large, il ſe retrécit juſqu'à peine laiſſer place aux deux pieds de front.

Plus d'un d'entre nous ſe défie de ſes forces, & ſe croit trop heureux de pouvoir rétrograder ſans péril.

Montés plus haut, nous trouvons un Arabe étendu ſur le chemin, qui nous fait payer le paſſage.

Il faut ici ne pas perdre la tête. L'un des parapets du ſentier eſt écroulé, & nous nous cramponons à celui qui reſte, juſqu'à ce que nous ayons atteint une petite grotte, placée là fort à propos, pour nous laiſſer le tems de reprendre haleine.

Nous pourſuivons notre entrepriſe qui devient de plus en plus périlleuſe. Preſque ſuſpendus à la roche, ayant en face toute l'horreur du précipice, nous n'avançons qu'en pouſſant les pieds l'un contre l'autre, tellement qu'une écaille détachée ſous nos pas, nous entraîneroit dans le fond de ce vaſte tombeau.

Nous rencontrons une ſeconde grotte qui préſente une ouverture de ſix coudées. Elle ſeroit aſſez ſpacieuſe, ſi une partie de ſa voûte, tombée en ruines, ne la combloit aux deux tiers.

Elle aboutit dans une autre, où la curiosité nous fait descendre. Mais nous manquons d'être étouffés par l'abondance des chauves-souris qu'elle renferme. Voulant sortir à la fois, quand nous entrons, elles s'abattent sur nous & nous couvrent le corps en entier. Heureusement elles se font passage, & nous respirons un peu. Le demi-jour nous fait appercevoir que cette grotte est couverte, à la hauteur d'une palme, des excrémens de cet insecte volatille. Nous remarquons quelques ouvertures murées, qui nous donnent à croire, d'après ce que nous avons observé ailleurs, que ce lieu servit de sépulcre aux anciens anachoretes. Cela est d'autant plus probable, que la grotte voisine étoit une église; un reste d'autel, quelques peintures à la grecque ne permettent pas d'en douter. Dans l'angle droit est une grande cîterne, dont l'enduit conserve encore la premiere solidité, quoique rompu en quelques endroits.

L'angle gauche offre un petit escalier qui conduit à une troisieme grotte. Celle-ci est plus longue que large : ses murs sont aussi peints à la grecque, & représentent les douze Apôtres de grandeur naturelle. Mais leurs figures sont tellement altérées, qu'on ne pourroit les reconnoître, si le nom de chacun n'étoit écrit en caracteres grecs sur l'auréole. Dans le fond, s'éleve une table d'autel

un peu écaillée, au-dessus de laquelle est un tableau oval de l'Annonciation, parfaitement conservé.

Pour rendre ces trois grottes égales & régulieres, on s'est servi du ciseau, & il paroît qu'elles furent habitées par un certain nombre de solitaires, qui se dévouerent à la vie contemplative.

Il reste à savoir quel fut le fondateur de cet hermitage. Aucun écrivain n'a pu précisément le dire, & Nicefore & Eusebe, qui ont décrit tous les temples de la Palestine & de la Judée, ne parlent pas des chapelles de la Quarantaine.

Cette montagne est une des plus hautes de la province, & un des lieux les plus vénérés. Elle tient son nom du jeûne rigoureux que le Christ y observa, après avoir triomphé des vanités du monde & de la puissance des enfers.

En mémoire de ce miracle, on construisit anciennement une chapelle sur la cîme du mont. Elle se voit de la plaine, mais on ne peut en approcher de l'endroit où nous sommes, parce que le chemin est rompu. Peut-être bien est-elle accessible d'un autre côté de la montagne? Beaucoup de grottes sont éparses à l'entour, dans l'une desquelles, dit Quaresmius, se trouvent déposés plusieurs corps d'anachoretes qui sont encore intacts. J'ai oui assurer la même chose dans le

pays, mais je n'ai rencontré perſonne qui les ait vus.

Nous jouiſſons du plus bel aſpect imaginable. Cette partie de la Quarantaine domine les montagnes de l'Arabie, la terre de Gaalad, le pays des Ammonites, les plaines des Moabites, la plaine de Jérico, le fleuve du Jourdain & toute l'étendue de la mer Morte. C'étoit-là que le démon diſoit au Fils de Dieu : *Je t'accorderai tous ces royaumes, ſi, te proſternant devant moi, tu conſens à m'adorer.*

Ces campagnes furent le théâtre des exploits du peuple d'Iſraël, & des prodiges que le ciel manifeſta en ſa faveur.

Dans le champ des Moabites, il ſe partagea les dépouilles des Madianites qu'il avoit vaincus; & Moyſe ayant ordonné un recenſement des troupes, les chefs vinrent lui dire : « Nous avons » compté tous les combattans que tu ſoumis à » nos ordres, il n'y en a pas un ſeul qui ſoit » mort dans la bataille ».

Vis-à-vis Jérico, au-delà du Jourdain, s'éleve la montagne de Nimbo, d'où Dieu fit voir à Moyſe la terre qu'il avoit promiſe à ſon peuple. Satisfait de l'avoir contemplée, le ſaint homme mourut, & fut enſeveli dans la vallée de Moab.

Sur le Phogor, voiſin du Nebo, Balaam combla de bénédictions le peuple d'Iſraël, au

lieu de le maudire, comme il l'avoit juré à Balac, roi des Moabites. Quelque tems après, le peuple ſaint y pécha contre ſon Dieu, en adorant l'idole Beelphegor, par amour pour des femmes proſtituées.

A un mille & demi eſt la plaine de Galgala, où vinrent camper les Iſraélites, après le paſſage du Jourdain. Joſué y dépoſa les douze pierres qu'il avoit relevées du fleuve, pour laiſſer aux nations une preuve de la puiſſance divine, & leur apprendre à la craindre. Le Seigneur commanda enſuite à Joſué de changer ces pierres en couteaux, & de circoncire tous ceux qui, nés dans le déſert, n'avoient point ſatisfait au vœu de la loi.

C'eſt pour cela qu'on appela lieu du Prépuce, la petite colline où cette opération s'accomplit.

Saül, au grand contentement de ſon peuple, y reçut le diadême.

C'eſt encore dans Galgala que les Hébreux célébrerent leur premiere pâque, depuis leur entrée dans la terre promiſe. Enfin, cette plaine eſt mémorable par beaucoup d'autres faits qui ſont rapportés dans l'Ecriture-Sainte.

Après avoir ſatisfait notre curioſité, nous quittons cette montagne effroyable que les hommes ont été forcés d'abandonner aux vautours & autres

oiſeaux ſauvages. J'évite au Lecteur de lui décrire les nouvelles peines que nous éprouvons à cette deſcente, qui nous coûte plus de deux heures de danger.

CHAPITRE XXII.

Suite de la Route, & Deſcription de la Ville de Jérico.

PRESQUE contigus à la Quarantaine, ſont quelques anciens aqueducs, avec un reſte de bâtiment incliné ſur un tertre, qui s'enchaîne à la montagne. Chacun de nous ne manque pas de faire ſes conjectures. Celui-ci prétend que c'étoit un monaſtere; celui-là une manufacture de ſucre, élevée dans le tems que la plaine de Jérico en produiſoit en abondance; cet autre croit reconnoître des débris d'une hôtellerie; j'ai auſſi mon opinion, & ſoutiens que cet édifice ſervit à tous ces divers uſages à la fois. Ce que je prouve, en rappelant l'inſtitut des anciens monaſteres, qui s'occupoient de l'agriculture, exerçoient les arts méchaniques, & logoient les voyageurs.

On trouve, un mille plus loin, la fontaine

d'Elisée, dont l'eau est excellente. Elle réunit deux sources, qui se forment dans les cavités de la Quarantaine. Son abondance est telle qu'elle faisoit jadis tourner plusieurs moulins, que le tems a détruits.

On lit dans la Bible que l'eau de cette fontaine étoit d'abord mal-saine & amere, & qu'elle s'améliora par un vase de sel qu'y jetta le prophete Elisée, en invoquant le nom de Dieu.

Son amertume, dit l'historien Joseph, corrompoit non-seulement les fruits, mais causoit encore des maladies mortelles aux femmes, qui par hasard en avoient bu. Et ce qu'il y a de particulier, c'est que la violence du mal s'attachoit aux parties de la génération.

Il ajoute que la source se desséchoit par l'ardeur du soleil, & que brûlante dans son lit pendant l'été, l'eau, qu'on en tiroit, se rafraîchissoit au vent, comme elle avoit aussi la propriété d'être chaude en hiver.

Cette fontaine est ombragée par le feuillage d'un arbre extraordinairement touffu, qu'on appelle dom en langue arabe. Il est petit & d'un bois très-serré, qui demande peu de culture. Son écorce ressemble à celle du limon, & présente des pointes fortes & aigues de la largeur d'un doigt & demi. Quoique rondes & petites, ses feuilles imitent celles du gigeolier, & son fruit,

quand il eſt ſec, rappelle de même celui de cet arbre. On ne le mange pas dans ſa fraîcheur, à cauſe de ſon âpreté. Le dom eſt très-commun dans la plaine de Jérico, & fort agréable au voyageur, qui trouve, ſous ſes rameaux, un abri contre les rayons du ſoleil.

De la ſource d'Eliſée à Jérico, on compte un peu plus d'un mille.

Cette cité fut la premiere du pays de Chanaam, qui tomba au pouvoir des Iſraélites, après leur entrée dans la terre promiſe.

Perſonne n'ignore comment ſes murailles s'abattirent d'elles-mêmes devant l'Arche d'Alliance, au premier ſon des trompettes. Il me ſuffira de rappeler l'époque de ſa chûte, qui remonte à l'an 2584 du monde, & 1469 avant Jeſus-Chriſt.

Elle fut reconſtruite 538 ans après, par Héliel de Bethel, qui fut aſſez malheureux pour perdre ſes deux fils Abiram & Segub, avant qu'il en eût poſé les portes.

Il eſt à propos de remarquer ici qu'il exiſtoit une autre Jérico, peu éloignée de l'ancienne. On en trouve la preuve dans le Livre des Rois, où il eſt dit, que David envoya des ambaſſadeurs à Hanon, prince des Ammonites, pour le conſoler de la mort de ſon pere. Ils furent mal accueillis du peuple qui leur coupa la moitié de

la barbe. Honteux de retourner à leur maître dans cet état d'humiliation, ils attendirent qu'elle fût repoussée.

L'ancienne ville portoit aussi le nom de cité des Palmiers, avant sa destruction par Josué, & dans le tems qu'Eglon, roi des Moabites, s'en empara ; ce qui eut lieu 112 ans après.

Héliel parvint à rendre à Jérico sa population, sa splendeur & son commerce, & elle se maintint dans cet état florissant pendant plusieurs siecles. Vespasien la saccagea dans la suite, & mit en pieces tout ce qui s'offrit à sa fureur. Le carnage fut nombreux, parce que ses habitans ne purent chercher un asile dans les montagnes de Judée.

Rétablie par Adrien, en 138 de l'ère chrétienne, elle éprouva de nouveaux désastres quelques années après.

Les Chrétiens la réparerent encore, & en firent le siége d'un évêque. Mais finalement, elle fut renversée par les infideles, dans le douzieme siecle, pour ne plus sortir de ses ruines.

Jérico étoit située dans une plaine, bornée par diverses montagnes au midi, au couchant & au nord.

Ses murailles avoient un contour de vingt stades, ou deux & demi de nos milles.

Les prophetes Elie & Elisée y vinrent habiter quelque tems.

Ce fut dans Jérico que les Samaritains indiquerent aux Juifs deux mille femmes & enfans qu'ils leur avoient enlevés dans la guerre. Ils firent cet acte de justice par le conseil du prophete Obed, qui les menaça de la foudre, s'ils abusoient plus long-tems de l'avantage de la victoire.

Judas & Mathatias y furent égorgés par la trahison de Ptolomé, leur beau-frere, qui mit à profit la faveur d'un festin.

Hérode, appelé le Grand, commit un pareil crime envers le grand-prêtre Aristobule, dont il avoit épousé la sœur, connue sous le nom de Marianne.

Ce même prince, qui devoit souiller sa mémoire de toutes les especes d'attentats, ne rougit point d'ordonner la mort d'Antipatre, son fils. Mais le ciel irrité de voir un cœur d'airain dans un pere, le frappa lui-même, cinq jours après, d'une maladie vermineuse. On l'inhuma dans un lieu appelé Hérodie, distant de Jérico d'environ huit stades; & son fils Archélaus fut salué roi à ses funérailles.

Le Christ manifesta dans cette ville plusieurs miracles fameux.

Jérico fut souvent honorée de la présence des

rois, qui l'embellirent de palais, de cirques & d'amphithéâtres.

Juſtinien s'appliqua à y faire réparer les temples & les hôpitaux, préférant la gloire de la religion, & le ſoulagement de l'indigence, à la ſomptuoſité & au luxe.

Pendant que les Chrétiens latins en furent les maîtres, on éleva trois couvens dans ſon enceinte; l'un ſous l'invocation de ſaint Baſile, le ſecond dédié à ſaint Benoît, & l'autre occupé par des Carmes.

Mais Jérico n'eſt plus qu'un endroit fort chétif, où l'on rencontre quelques Arabes à peine couverts. Il ne reſte des anciens édifices qu'une eſpece de tour aux trois quarts démolie, des débris de murs peu remarquables; &, en perdant ſa premiere gloire, cette ville a auſſi perdu ſon nom qu'elle a changé en celui de Rihha, mot arabe qui ſignifie odeur.



CHAPITRE

CHAPITRE XXIII

Plaine de Jérico.

AU ſortir de Jérico, nous revenons à la plaine, où ſont dreſſées des tentes pour les voyageurs.

Des Arabes nous demandent nos chevaux, que nous leur confions ſans inquiétude, après toutefois leur avoir ôté les brides.

Cependant, arrive la caravane des Orientaux, précédée de l'eſcorte arabe, & ſuivie du Muſſelim ou gouverneur, au milieu de ſa cour.

Cette entrée dans la plaine ſe fait au ſon des tambours & de la muſique. En même tems commence une cavalcade vraiment curieuſe : deux cent cavaliers Turcs & autant d'Arabes ſe diſputent la gloire de manœuvrer devant le Muſſelim, & les uns & les autres fixent également l'attention.

Le Turc a plus d'art, plus de facilité & plus de grace; mais l'Arabe ne ſe fait pas moins valoir par ſa contenance hardie, ſa vélocité, & ſa grande habitude à plier le cheval. On voit que l'un ne cherche qu'à paroître agréable, & que l'autre veut être maître de ſes mouvemens.

Quand le gouverneur a pris possession de sa tente, nous lui envoyons un interprète accompagné de deux Janissaires à cheval, pour lui faire notre compliment sur son heureuse arrivée; par un retour de politesse, il nous fait porter ses remercîmens, une demi-heure après.

Les tentes sont dressées au nord de la plaine, & s'étendent vers le midi. Chaque communion a les siennes séparées des autres.

Il y en a cinq destinées à l'usage des Chrétiens latins : la plus grande pour les Peres de la Terre-Sainte; une autre pour les séculiers Européens ; une troisieme pour les séculiers Latins Orientaux; la quatriéme occupée par les gens de service ; & la derniere employée aux besoins de la cuisine. Ces cinq pavillons sont inspectés par le vice-procureur, en sous-ordre du Mussélim, qui dirige tous les mouvemens des parties de la caravane.

Nos montures sont au soin des guides Arabes, qui les enferment dans une espece de parc, formé autour des tentes par des rangs de piquets, liés avec des cordes. On ne leur donne à manger qu'une fois par jour, en leur laissant la selle, comme c'est l'usage d'Arabie.

Des Janissaires gardent les pavillons, & font des patrouilles dans la plaine pour y maintenir l'ordre & la tranquillité entre les pélerins.

Les heures de retraite, de repas, de cavalcade, ſont reglées par le gouverneur, & s'annoncent au bruit du tambour.

Tous nos comeſtibles ſont, comme je l'ai dit, apportés de Jéruſalem. Nous en uſons ſelon notre appétit, & enſuite on nous permet d'aller obſerver la ſituation de la plaine, & de jouir de tout ce qu'elle offre de curieux.

Cette plaine forme un demi-cercle par la diſpoſition des montagnes qui l'enchaînent au couchant, au midi & au nord, dont quelques-unes s'abaiſſent en amphithéâtre. Le fleuve du Jourdain, qui a ſon cours vers l'orient, la ſépare du pays & des campagnes des Moabites, que dominent les monts pierreux de l'Arabie : à voir de loin leurs cîmes, parfaitement égales, on diroit qu'elles ont été coupées de niveau pour plaire à l'œil.

Il eſt aiſé de croire qu'une plaine ainſi enfermée doit être toujours brûlante. L'air extérieur, obſtrué par des maſſes énormes, n'y pénetre pas; & d'ailleurs, j'ai remarqué que des ſommets arides répercutoient la chaleur avec plus de force que d'autres qui étoient cultivés.

Cette plaine s'étend ſur un eſpace de vingt milles en longueur, & de dix dans ſon plus large.

Pluſieurs citadelles redoutables y furent anciennement conſtruites. Strabon parle de deux,

appelées Thrax & Taurus, que renversa Pompée.

L'historien Joseph fait mention de trois autres, l'une élevée par Vespasien, la seconde nommée Dagon, la troisieme Cypris, du nom de la mere d'Hérode l'Ascalonite, qui la fit bâtir; cette derniere fut détruite par des séditieux, sous le regne d'Agrippa.

Ce sol, dont les écrivains latins ont vanté l'abondance, n'est cependant pas naturellement fertile. Il ne dut ses riches moissons qu'aux eaux de la source d'Elisée, qui le fécondoient en l'arrosant; & il ne faut pas oublier de dire à la gloire d'Archelaüs, fils d'Hérode-le-Grand, que ce fut lui qui les fit répandre dans les campagnes, en applanissant le terrein dans un espace de cent stades.

Il s'en faut de beaucoup que la culture de cette plaine soit la même qu'elle étoit autrefois. A l'exception de quelques parties fructueuses, elle n'offre plus qu'une surface aride & abandonnée.

De toutes les productions de Jérico, la plante du baume est la plus connue, & l'on a même dit qu'elle étoit particuliere à la Judée; mais cela est démenti par les voyageurs. Je me suis assuré par moi-même qu'elle étoit abondante dans les alentours de la Mecque & de Médine; & je lis

dans Joſeph qu'on croyoit généralement à Jérico, qu'elle avoit été apportée à Jéruſalem par la reine de Saba : opinion qui paroît plus que probable, quand on conſidere qu'elle croît ſans culture en Arabie, tandis qu'elle demandoit le plus grand ſoin en Paleſtine pour ne pas dégénérer.

Les Romains la cultiverent après la deſtruction de Jéruſalem, juſqu'au tems que les Egyptiens, devenus maîtres de cette contrée, la tranſplanterent à Babylone, qui eſt devenue la cité du Caire.

Cette plante s'éleve à la hauteur du grenadier, auquel elle reſſemble beaucoup par ſes rameaux longs & fluets. Ses feuilles ſont petites, d'un beau verd, & imitent celles de la rue. Son bois eſt rouge & gommeux ; ſa fleur, blanche, petite & d'un odeur fort agréable. Son fruit eſt un petit noyau, couvert d'une pellicule ſéche & brune ; il contient une amande, & quelquefois en place, un ſecond noyau plein d'une liqueur jaune, amere & piquante.

Dans les mois de juin, de juillet & d'août, les Arabes lui font, avec un fer, une légere ſaignée, d'où découle une humeur viſqueuſe.

Les naturaliſtes obſervent qu'il eut été dangereux de faire cette inciſion aux plantes de Paleſtine avec le fer ou l'acier. On ſe ſervoit d'une

pierre tranchante, d'un couteau d'os, ou d'un morceau de verre; & de plus, il falloit avoir l'attention que l'ouverture ne portât que ſur l'écorce; en atteignant le bois, on avoit à craindre de le faire deſſécher; au ſurplus, on pouvoit employer la ſerpe pour élaguer les branches.

Le ſuc qu'on tire de cette plante ſe nomme opo-baume; ſon fruit, carpo-baume, & ſon bois xilo-baume. L'opo-baume en eſt la partie la plus parfaite : blanc, quand il ſort de l'arbre, il devient verd, & enſuite de couleur d'or; mais en vieilliſſant, il ſe ternit un peu, & finit par reſſembler au miel. Son odeur, quoiqu'aſſez forte, eſt agréable; il s'épaiſſit comme la térébenthine de Chypre.

Cet opo baume qui nous vient de l'Arabie, eſt ſouvent mêlangé avec cette même térébenthine, d'après ce que me dirent les naturels. Annuellement on en tranſporte en Europe une aſſez grande quantité, tandis que les plantes en fourniſſent très-peu dans le pays. Ce ſont les Haggis ou pélerins Turcs qui l'alterent & le dénaturent, à leur retour de la Mecque.

On eſt quelquefois même trompé ſur les lieux, où l'on vous vend pour opo-baume un ſuc extrait à force de feu, du bois, des branches & du fruit de la plante, qui eſt de beau-

coup inférieur à la résine qu'on tire par les incisions.

Mais on peut connoître si le baume est sans mêlange, en le versant dans un vase d'eau. Quand il est pur, il jaunit, se délaye, se mêle avec l'eau, s'en sépare & surnâge, en devenant blanc comme le lait; si, au contraire, il est falsifié, il tombe au fond du vase & s'y colle, sans changer de couleur.

M. Lémery, dans son Traité des Simples, donne à cette plante le nom de baume judaïque, suivant en cela l'erreur de tous les écrivains qui l'ont cru particuliere à la Judée.

Le plamier n'étoit pas moins commun dans la plaine de Jérico. Il s'appeloit thamar en hébreu, fœnix en langue grecque, & nachla chez les Arabes.

Cet arbre croît facilement en Syrie, & monte à la hauteur d'un homme, après cinq à six ans de plantation.

Son tronc est extraordinairement écailleux, ce qui provient de la coupe des branches, dont on le dépouille pour le faire élancer davantage. Il ne porte de rameaux qu'à la cîme. Ses feuilles ont la forme d'une épée. Son branchage incline vers la terre, à l'exception du bois qui pousse du milieu de l'arbre, & qui même se courbe à mesure qu'il croît & se dilate.

Sous ses branches, & particuliérement au-dessous de celles qu'on a coupées l'année précédente, s'élevent de grosses ampoules qui contiennent des fleurs; en les entr'ouvant avec précaution, elles se séchent sur l'arbre sans en tomber. Ces fleurs, qui ressemblent à nos jasmins sauvages, sont enfilées les unes dans les autres, & tiennent à un rameau commun par des membranes déliées.

Chaque fleur se change en un fruit, qui d'abord est rouge, ensuite devient verd jusqu'à la moitié de son accroissement, & enfin, se jaunit ou se brunit selon la qualité du palmier. Il a beaucoup d'âcreté dans sa fraîcheur, mais il s'adoucit en séchant, à peu près comme nos cormes. On donne à ce fruit le nom de dattes.

La cîme du palmier est couverte d'une moëlle, appelée cervelle, qui n'est autre chose que son germe. Je ne saurois mieux la comparer, pour la consistance de la matiere, qu'à la tête du cardon, excepté qu'elle est plus blanche, plus agréable au goût, contenant en soi un suc laiteux.

Cet arbre est de la plus grande utilité, puisqu'il n'offre aucune partie dont les Orientaux ne tirent avantage. Son bois, quoique poreux, est propre cependant à la bâtisse, acquérant beaucoup de solidité & de résistance des fibres qui

le composent. On fait de ses feuilles des paniers ou corbeilles pour renfermer des marchandises destinées aux pays lointains, comme l'encens, la myrrhe & le riz. Ses rameaux conviennent à beaucoup d'usages, & particuliérement à faire des malles, des cages, des chaponieres, & même des lits. Il découle de sa cîme une liqueur agréable, qu'on boit sans aucun mêlange. Les naturels la nomment Lebbi, expression qui signifie dans notre langue, larme de palmier. Les noyaux du fruit ne sont pas non plus inutiles; on les tourne & on les travaille comme l'os & l'ivoire, qu'ils imitent de maniere à s'y tromper; les Mahométans en portent des couronnes à la main.

Plusieurs écrivains s'accordent à dire que les palmiers de Jérico & de l'Egypte ont les mêmes propriétés que ceux de l'Inde. Mais comme les Indiens sont plus industrieux que les habitans de Judée, ils savent tirer un plus grand parti de cet arbre. Ils construisent avec son bois des corps de vaisseaux & leur mâture. Ils filent son écorce & ses fibres, dont ils composent des cables & des toiles. Ils font, avec le fruit, des vases & des coupes, après en avoir extrait le suc. En un mot, dit Hernandez, le palmier est un arbre nourricier qui fournit à l'Inde son pain & son vin.

Pline le naturaliste a compté jusqu'à qua-

rante-neuf eſpeces de palmier. De ceux que j'ai vus, quelques-uns ſont très-élancés; d'autres plus bas & d'un tronc épais; ceux-ci portent une datte ſans noyau; ceux-là donnent un fruit tendre & oblong; pluſieurs enfin l'ont très-gros & fort dur.

Parmi les palmiers de Chypre, j'en ai remarqué un, près du bourg des Salines, qui m'a ſemblé extraordinaire par un de ſes rameaux, qui égaloit en groſſeur le corps de l'arbre. De cette principale branche en ſortoient d'autres plus petites, revêtues de feuilles, comme en porte la cîme, elle produiſoit des dattes, à l'excluſion du reſte de la plante, qui étoit frappée de ſtérilité. Je vis néanmoins un aſſez grand nombre d'ampoules ſur l'écorce de tous les rameaux de ce palmier; mais on me dit que les fleurs, dont elles ſont remplies, ſe deſſéchoient ſans jamais fructifier.

Mattioli, s'appuyant de l'autorité de Téophraſte, aſſure que les palmiers, mâles & femelles, ſont également féconds; mais on ne croit pas cela en Chypre ni en Syrie. Il eſt dans ces contrées des palmiers ſtériles, appelés mâles, qui ſont ſi néceſſaires à la production des autres, qu'en les enlevant on arrête auſſitôt la fécondité d'une plantation entiere. C'eſt un fait certain dont j'ai eu la preuve ſous les yeux dans les environs de Larnic.

Le palmier ſe propage en plantant les rejettons

qui poussent du pied de l'arbre, ou bien en semant les noyaux des dattes, ou une partie du germe de la cîme, que j'ai nommé cervelle. Il demande un climat chaud, un terrein sableux, mais humide & nitreux; & quand il est nouvellement planté, on entoure les racines de sel & de cendre, pour lui donner de la vigueur & de l'accroissement; mais il faut avoir grand soin d'en écarter toutes les matieres grasses & putrides, comme très-nuisibles à la plante.

On ne connoît aucun arbre qui ait la durée du palmier. Bravant toutes les intempéries de l'air, il conserve sa premiere vigueur pendant plusieurs siecles, tellement que les naturels ne se rappellent pas d'avoir vu dessécher un palmier, à moins qu'il n'ait été frappé de quelqu'instrument. Quand cela arrive, on coupe l'arbre jusqu'à sa racine, on le brûle sur la place, & on couvre ses cendres d'une forte couche de terre; bientôt s'éleve du milieu un rejetton qui croît & se fortifie en très-peu d'années. Comme la Bible donne quelquefois au palmier le nom de Phœnix, je serois porté à croire que l'histoire fabuleuse de l'oiseau Arabe, qui renaît de sa cendre, est tirée du renouvellement de cet arbre.

Cet arbre, comme on sait, est devenu le symbole de tout ce qu'il y a de grand & de merveilleux parmi les hommes; il désigne la victoire, le

triomphe, la longueur du tems, l'innocence, la juſtice, & particulierement la fertilité de la Judée. Lorſque les Romains ſe furent rendus maîtres de Jéruſalem, ils frapperent une monnoie, où étoit repréſentée une belle femme, aſſiſe au pied d'un palmier, qu'elle arroſoit de ſes larmes; au bas on liſoit ces deux mots: *Judæa capta*, la Judée ſoumiſe.

On trouve dans la plaine de Jérico & lieux circonvoiſins, un arbre nommé zaccon ou zaccum, dont il n'eſt parlé dans aucun des auteurs orientaux; ce qui me fait croire qu'on ne connoiſſoit pas alors l'huile ſalutaire qu'on tire de ſon fruit.

Le zaccon reſſemble beaucoup au prunellier. Ses rameaux préſentent des épines, longues de quatre à cinq pouces. Son écorce eſt noueuſe & ridée: verte quand elle couvre l'arbre, elle ſe jaunit en ſéchant; ſon bois eſt de la couleur du buis, & quoiqu'il n'en ait pas la dureté, il acquiert, ſous le tour, le même poli & le même luſtre. Ses feuilles ſont ſemblables à celles de l'olivier, mais plus étroites, plus aigues, d'un plus beau verd, & preſque piquantes; ſa fleur eſt blanche & odorante; ſon fruit eſt une eſpece de gros gland, ſans calice, enveloppé d'une forte pellicule; il donne peu de chair, & ſe réduit preſque à rien dès qu'il eſt détaché de l'arbre, mais il

contient un noyau où se trouve une amande, qui se fond en huile en la pressant.

Les Arabes font un si grand cas de cette huile, qu'ils la préferent à celle du baume, pour les contusions internes, les plaies & les blessures.

Quand les caravannes chrétiennes arrivent à Jérico, on voit s'avancer à leur rencontre des troupes de femmes, pour offrir aux pélerins de cette huile salutaire, qu'elles vendent dans des petites outres de peau. Mais comme on a découvert quelquefois que cette huile étoit mêlée avec l'olive, il est plus sûr de la faire préparer sous ses yeux; si elle coûte un peu plus, du moins évite-t-on la fraude.

C'est ainsi que je l'ai vu faire.

On jette dans un grand vase une quantité suffisante de fruits de zaccon, bien mûrs; on en broie avec une pierre l'écorce, la chair, le noyau & l'amande, & à mesure qu'il en sort de l'huile, on la tire du vase; on presse le mare avec la main, jusqu'à ce qu'il soit devenu sec; puis on le jette dans une chaudiere d'eau bouillante, qui acheve d'extraire ses parties huileuses, qui surnagent & qu'on enleve aisément jusqu'à la derniere goutte. Cette huile est de beaucoup inférieure à la premiere.

L'huile de zaccon a le goût & la couleur de celle d'amandes douces; elle se clarifie difficile-

ment, parce que la maniere de l'extraire ne la dégage pas de sa lie.

J'observai que les femmes Arabes, en l'exprimant, s'en frottoient toutes les parties du corps; leur en ayant demandé la raison, elles me répondirent que cela leur étoit salutaire, en ce que l'huile arrêtoit l'excessive transpiration, qu'occasionne la chaleur du climat, dont elles se sentoient très-affoiblies.

M. Lémery nous décrit l'huile de zaccon, comme propre à délayer les humeurs froides & visqueuses.

Quaresmius dit qu'elle calme promptement les plus fortes coliques, ajoutant qu'il en a fait l'expérience.

Je puis moi-même attester la vertu de cette huile, ayant été témoin d'une guérison qu'elle a opérée sur un voyageur vénitien. Ce particulier s'étoit blessé par une chûte de cheval; il ressentoit des maux de poitrine qui devenoient inquiétans. On lui conseille de se frotter d'huile de zaccon, & d'en boire; il le fait, & en peu de jours, la blessure se seche & les douleurs internes se calment & se dissipent.

Il naissoit dans les jardins de Jérico un arbuste, connu dans la langue hébreuse, sous le nom de copher, que les Latins appeloient *Cyprus*. Il est commun dans l'isle de Chypre, & j'en ai donné la description sous le nom de Kenna.

On voit encore des roſiers dans ces campagnes, mais l'eſpece en eſt bien inférieure à celle qui eſt tant vantée dans la Bible, dont quelques naturaliſtes prétendent poſſéder des fleurs dans leurs cabinets.

Le roſier de Jérico eſt une petite plante, d'une racine touffue, profonde d'un doigt & demi; il préſente un faiſceau de rameaux, qui divergent de terre; peu garni de feuilles, il eſt ſurchargé de fleurs qui paroiſſent rouges en bouton, mais pâliſſent en croiſſant, & à la fin deviennent tout-à-fait blanches. Ses fleurs m'ont paru très-reſſemblantes à la fleur de ſureau, avec cette différence qu'elles ſont privées de toute eſpece d'odeur. Leurs tiges ne s'élevent pas à plus de quatre à cinq doigts de terre.

Cet arbuſte ſe dépouille de ſes feuilles & de ſes fleurs, en ſechant; on voit alors ſes rameaux courbés du milieu, s'entrelacer à la cîme & former ainſi une eſpece de globe ſphérique; cela arrive pendant les chaleurs, & ils ſe r'ouvent dans les tems humides & pluvieux.

Dans ces contrées ignorantes & ſuperſtitieuſes, on ne juge pas, avec des yeux de phyſicien, la propriété qu'a cette plante de ſe fermer & de s'ouvrir alternativement; elle paroît être un miracle périodique, que le ciel veut bien manifeſter pour faire connoître les événemens de ce monde. Les

habitans des alentours viennent examiner les rosiers, quand ils doivent entreprendre un voyage, former une alliance, conclure une affaire, & lorsqu'il leur naît un fils; si les rameaux des plantes sont ouverts, ils ne doutent plus de leurs succès; mais aussi s'estiment-ils malheureux de les voir fermés, & renoncent à leur projet, s'il en est tems encore.

Cette plante n'est sujette ni à la pourriture ni au dessechement; elle souffre la transplantation, & croît sans dégénérer, sur toute espece de terrein.

Je ne sais pourquoi on lui donne le nom de rosier de Jérico, n'étant pas originaire de cette plaine; il faut croire que les voyageurs qui l'appelerent ainsi, ignoroient qu'on l'avoit apportée des campagnes de l'Arabie Pétrée.

J'observai sur ce territoire plusieurs autres plantes qui me parurent remarquables par leur utilité ou le parfum de leurs fleurs; j'en recueillis un assez grand nombre que je donnai, à mon retour, au docteur Manetti. Il a fait dessus ses observations, dans une séance publique de la société de physique & de botanique de Florence.

En un mot, il ne manquoit à cette plaine aucun des arbres qui pouvoient la rendre abondante & heureuse; réunissant tous ceux qui sont communs chez nous, elle en renfermoit qui lui étoient particuliers.

Joseph

Joseph attribue tant de fertilité à la chaleur de l'air & à l'abondance des eaux; l'une dilatoit les plantes, & l'autre les rafraîchissoit.

Cette plaine de Jérico est couverte encore aujourd'hui, de riches moissons de froment & d'orge, qui commencent à mûrir sur la fin d'avril.

Je terminerai ce chapitre en rapportant un trait d'histoire, que j'ai oublié de transcrire plus haut. 5700 ans avant Jesus-Christ, le malheureux Sedecias, dernier roi de Jérusalem, s'étant vu abandonné par ses soldats, crut trouver un asyle dans les campagnes de Jérico; mais Nabuchodonosor l'y découvrit, & fut assez barbare pour égorger, sous ses yeux, son épouse & ses enfans. Sedecias fut ensuite conduit à Babylone, où il mourut dans les fers.

CHAPITRE XXIV.

Description du Jourdain.

ON nous avertit vers le milieu de la nuit du 14 avril, de nous tenir prêts à quitter la plaine de Jérico, pour nous rendre au fleuve du Jourdain; & bientôt en effet nous partons, avec l'ordre observé ci-devant.

Cette marche a quelque chose d'imposant par

le grand nombre de falots, que portent des cavaliers qui nous précedent & nous entourent. Ces falots sont des boëtes de fer, suspendues à la pointe des javelines, dans lesquelles on brûle du pin ou quelqu'autre bois résineux. C'est ainsi que voyagent de nuit toutes les personnes de distinction.

Des fossés, des ruisseaux & des torrens, qui dans cette saison sont à sec, coupent & divisent les campagnes. Rien à observer que les seuls débris d'une antique église, dédiée à saint Jean-Baptiste. Nos pieux Orientaux s'inclinent en passant, & font aussi par respect pour la mémoire du saint, baisser la tête à leurs chevaux.

Une vaste & belle prairie s'ouvre devant nous, dansla quelle la caravanne doit dresser ses tentes. Le Jourdain baigne ses bords, & y entretient une fraîcheur délicieuse. Deux autels sont élevés à la hâte, où les peres de la Terre-Sainte célébrent la messe; en effet, il n'est pas d'heure plus favorable à la priere. Les premiers rayons du soleil commencent à dorer le sommet des montagnes voisines; les nuages qui couvroient le ciel se retirent, pour laisser place à un horizon enchanteur; mais en se séparant, ils versent sur la terre une douce rosée qui semble s'insinuer dans mes veines, y rafraîchit mon sang, mes pensées même, si je puis parler ainsi, & dispose mon ame à la

ſenſibilité, à la joie & à la reconnoiſſance pour ſon auteur.

Mais pourquoi faut-il que la ſuperſtition vienne, juſques dans un temple champêtre, ſe mêler aux prieres qu'on adreſſe à l'éternel? c'eſt ici que le pélerin croit accomplir ſon vœu. Son unique but, en faiſant ce petit voyage, étoit de venir contempler des eaux ſaintes & miraculeuſes, d'en boire, & de s'y laver, parce que, dit-il, elles purifient l'eſprit & le corps. Les Grecs s'imaginent même, qu'on ne peut être bien baptiſé, qu'après s'être plongé trois fois dans le Jourdain. Auſſi voit-on les hommes, les femmes & les enfans s'y jetter enſemble, avec un empreſſement qui tient de la folie, ſans penſer qu'ils bleſſent la pudeur & la décence.

L'uſage de ſe baigner dans ce fleuve remonte au ſiecle d'Eliſée. « Vas, dit ce prophete à un lépreux, » vas te laver dans le Jourdain ſept fois de ſuite, » & par la grace divine tu y trouveras ta gué- » riſon » ! Il obéit, & pour récompenſe de ſa foi, ſon ſang ſe purifia & ſa chair redevint fraîche comme celle d'un enfant ».

Le Jourdain eſt appellé Sceriah en langue arabe. Il tire ſa ſource des racines de l'anti-Liban, dans le pays que les Syriens nomment Vadettin. Son lit ſe forme des eaux de deux fontaines, diſtantes l'une de l'autre d'environ un mille. Celle-

ci expofée à l'orient, eft appelée Jor; celle-là placée au coucher du foleil, fe nomme Dan. On voit qu'en confondant leurs eaux, elles ont auffi confondu leurs noms, pour le donner au fleuve qu'elles font naître.

Cependant quelques écrivains ont repouffé cette étymologie, comme fauffe & abfurde, appuyant leur opinion de l'autorité de deux ou trois auteurs anciens qui font découler le Jourdain de la fontaine de Paneades.

Ils ont à la fois tort & raifon. C'eft un changement de nom qui les abufe. La fontaine de Paneades eft la même que celle de Dan : en voici la preuve dans Guillaume de Tyr. « La fource de » Dan fut ainfi appelée d'une ville antique qui » l'avoifinoit, & depuis on la nomma Paneades, » d'une autre ville bâtie à la place de l'an- » cienne ».

Un érudit pourroit ici accumuler les citations, mais un voyageur ne doit pas fe permettre des écarts fcientifiques.

On trouve le confluent des deux fources près de l'ancienne ville de Céfarée de Philippe, qui n'eft plus aujourd'hui qu'un gros village appelé Beline, habité par les Drufes.

Le fleuve commence fon cours entre l'orient & le midi, & vient tomber, après fept milles, dans le

lac de Samochon ou étang de Meron, aujourd'hui Hulet Panias.

Ce lac s'étend ſur une longueur de ſix milles, du nord au midi, & peut être large de quatre milles du levant au couchant. Abondant en eau pendant l'hyver, il eſt preſque à ſec dans l'été & laiſſe voir un lit bourbeux & noirâtre. Des joncs & des roſeaux tapiſſent ſes bords; à l'entour s'élevent des arbres fruitiers qui forment à quelque diſtance une eſpece de forêt, où le paſſant viendroit chercher le frais & l'ombrage, ſi des animaux féroces, comme le tigre, n'y fixoient pas leur ſéjour habituel.

Le Jourdain ſort de ce lac, groſſi d'une partie de ſes eaux. Il coule dans la plaine, & vient paſſer à deux milles delà, ſous un pont de pierre, que les Arabes appellent Giſrjaacub, c'eſt-à-dire, pont de Jacob. Ce pont porte ſoixante coudées en longueur, & dix ſeulement en largeur. Trois arches ſoutiennent la bâtiſſe, qui m'a paru d'un aſſez bon deſſin. Les naturels le réverent beaucoup, parce que, diſent-ils, le patriarche Jacob le traverſa, quand il fuyoit la vengeance d'Eſaü ſon frere.

On lit dans Guillaume de Tyr, que ce même pont ſervit de retranchement à Baudouin IV, contre les armées ſarazines, & que, ſur l'éminence la plus prochaine, ce prince fit conſtruire une forte citadelle.

Le fleuve ſuit la même direction entre la Tracontide & la Galilée, juſqu'au lac de Tibériade, voiſin de l'ancienne Corozain & de Cafarnaée, avec lequel il mêle ſes eaux.

Au ſortir de ce lac, qu'il traverſe dans un eſpace de dix-huit milles, il prend le nom de Jourdain majeur. Il avance ſes flots vers le midi, diviſe la Perée d'avec la Samarie, les plaines des Moabites d'avec la Judée; il recueille, en paſſant, des rivieres, des fleuves & des torrens, tels que le Jacob, qui a ſa ſource dans les montagnes de l'Arabie; le Dibon appelé ainſi d'une ville des Ammorhéens, près de laquelle il prend naiſſance; le Jazer dont les premieres eaux jailliſſent d'un rocher, où étoit bâtie une cité de même nom, poſſédée par la tribu de Gaad; le Carith, torrent conſidérable, & devenu célebre, dit la bible, par la retraite du prophete Elie, qui recevoit des corbeaux ſa nourriture journaliere. Après s'être groſſi de toutes les eaux qui viennent arroſer les terres agréables d'Avlona, après un cours de ſoixante-cinq milles, depuis le lac de Tibériade, le Jourdain va ſe précipiter lui-même dans la mer Morte.

Ce fleuve peut avoir trente-cinq coudées de large, dans les tems ordinaires; mais à la fonte des neiges, ou pendant la ſaiſon pluvieuſe, ſon lit s'accroît, ſe déborde, s'étend à plus de quatre

milles, & quelquefois l'inégalité du terrein le partage en deux lits différens. Il eſt profond de cinq à ſix coudées.

En tout tems il eſt ſi rapide, que le plus fort nageur ne pourroit la traverſer, & je croirois même qu'il ſeroit dangereux de le paſſer en batelet, ſans avoir en main le manteau d'Eliſé (*a*).

Ses eaux ſont toujours troubles; mais tirées du fleuve & dépoſées dans un vaſe, elles ſe clarifient preſque auſſitôt, en laiſſant au fond un ſédiment noir & mêlé de particules bitumineuſes. Néanmoins ces eaux ſont douces, incorruptibles, & poiſſonneuſes.

Une forêt d'arbres touffus borde les deux rives du Jourdain, tellement ſerrée dans certains endroits, qu'elle eſt impénétrable aux rayons de la lumiere. Elle eſt, comme le lac de Samochon, un repaire de tigres, qui quelquefois portent la déſolation dans les alentours. On m'avoit dit qu'il s'y trouvoit beaucoup de lions, mais je me ſuis

(*a*) On lit dans la bible, que ce prophete, ſe promenant un jour avec Elie ſur les bords du Jourdain, eut la fantaiſie de vouloir paſſer le fleuve. Nous ſommes ſans bateau, dit l'un; oui, répond l'autre, mais ne ſommes-nous pas prophetes, & doués par conſéquent de la vertu miraculeuſe? Eliſé frappe les flots de ſon manteau, & les flots dociles s'entr'ouvrent pour faire paſſage aux deux hommes de Dieu.

aſſuré que cela n'étoit pas. Il eſt vrai qu'ils y abondoient au tems de Jérémie, qui compare les ennemis de Jéruſalem aux lions féroces, que les débordemens du Jourdain repouſſent de leurs tanieres; mais il faut croire qu'ils ſe ſont depuis retirés dans des lieux plus commodes.

Cette forêt eſt auſſi peuplée d'oiſeaux de toute eſpece, & particuliérement de roſſignols, dont les chants mélodieux vous raviſſent & vous feroient preſque oublier qu'il eſt dangereux d'approcher de la rive.

Le Jourdain ſervit en quelque ſorte au triomphe de Titus. On voit encore à Rome un arc triomphal, où ce fleuve eſt repréſenté ſous la figure d'un vieillard, appuyé ſur une urne, & livrant ſes mains aux chaînes du vainqueur.

On trouve écrit dans nos annales de Florence, que François I de Médicis, grand-duc de Toſcane, fut baptiſé avec de l'eau du Jourdain, que le nonce Albert Bolognetti fit apporter exprès par des négocians, comme ſi cette eau eût dû conférer au prince un meilleur baptême; mais telle étoit la ſuperſtition de ces tems, qu'on ne doutât pas que la tache originelle de l'illuſtre nouveau né ne fût beaucoup mieux lavée que celle d'un autre. Je me permettrai une ſeconde réflexion. Il eſt étonnant, que dans un ſiecle où la caſte noble ſe croyoit ſi ſupérieure au reſte du peuple, elle

n'ait pas pensée à se faire baptiser avec cette eau privilégiée, qui lui eût imprimé dès sa naissance, une distinction si remarquable.

Après que la caravanne a satisfait à sa dévotion, nous quittons le Jourdain pour revenir à Jérico.

Je suis bien aise d'observer les débris de l'église de saint Jean-Baptiste, que j'ai à peine entrevue, en passant. Ils méritent l'attention d'un homme de goût. Ce temple conserve encore ses trois nefs, dont la proportion est admirable. Les matériaux en sont précieux, les pilastres travaillés avec délicatesse; une tribune, que le tems a épargnée, offre des médaillons, qui sont des chef-d'œuvres de sculpture. En un mot, je crois que le plus habile artiste ne regretteroit pas de passer quelques heures à étudier ces ruines.

Contigu à cette église, étoit jadis un monastere fondé par sainte Hélene, & dont l'empereur Justinien augmenta l'étendue.

C'est dans cet asyle religieux, qu'une courtisanne, connue sous le nom de Marie Egyptienne, vint après sa conversion, s'éclairer des lumieres de la foi, & delà se rendit vers l'abbé Zosime qui traita fort bien cette jeune pénitente, & la conduisit pour le salut de son ame, dans un désert où elle vécut quarante ans sous sa direction.

La pieuse cohorte arrive dans la plaine de Jérico, où elle doit s'arrêter quelques jours.

CHAPITRE XXV.

Description de la Mer-Morte.

J'AI dit que le gouverneur de Jérusalem s'obligeoit à défrayer les caravannes, moyennant une taxe prélevée par tête avant le départ. Cependant il ne rougit pas de faire payer une somme arbitraire aux pélerins, curieux d'aller observer les lieux remarquables de la côte. Cette tyrannie est des plus odieuses, mais qu'y faire ? Lorsqu'on visite un pays esclave, il faut bien se soumettre quelques instans aux loix de l'avarice & de la force.

Deux Européens me proposent de les accompagner jusqu'au rivage de la Mer-Morte. Nous faisons accord avec le gouverneur, qui nous donne une escorte de quatre hommes pour nous défendre en cas de mauvaise rencontre.

Après avoir cheminé près de trois milles vers le midi, nous arrivons au pied d'un temple à demi détruit, que la piété des premiers fideles consacra à saint Jérôme, en mémoire des jours de pénitence & de solitude qu'il passa dans ce même lieu. Il étoit desservi par des Cénobites, qui à l'exemple de leur patron, vivoient d'herbe, de contemplation & d'amour divin. Mais les moines & le couvent sont depuis long-tems ensevelis sous terre.

Ce qui reste de l'église ne mérite pas l'attention d'un observateur. A en croire quelques écrivains modernes, on y voyoit de leur tems des tableaux assez bien peints, où étoient exprimées toutes les actions religieuses de saint Jérôme, telles que sa retraite du monde, la victoire qu'il remporte sur sa chair, son zele brûlant pour la propagation de la foi, & les nombreux combats dans lesquels il écrase tous ceux qui n'ont pas son opinion en matiere dogmatique.

Si ces peintures étoient, comme on l'a dit, dignes d'un meilleur sort, pourquoi n'a-t-on pas cherché à les tirer de ces ruines, pour les transférer dans quelque monastere des religieux de la Terre-Sainte ? Cela eut été facile au pere Neau, jésuite, qui en 1674 accompagnoit M. de Nointel, ambassadeur de France à Constantinople.

Une chose l'étonne, en observant ces peintures, c'est de n'y voir aucun saint du rit latin, à l'exception de saint Silvestre, pape, qui même est habillé à la grecque. Mais n'auroit-on pas pu répondre au pere Neau, que dans les églises de son ordre on ne trouvoit que des saints jésuites, & qu'en Orient comme en Occident, chacun donnoit la préférence à ses confreres ?

Un ministre anglois, nommé Mandruel, qui fit un voyage au Levant en 1697, parle aussi de

ces tableaux avec éloge, & d'un, entr'autres, qui repréſentoit la cène.

Nous faiſons trois autres milles, ſans découvrir aucunes traces d'habitations. L'œil ſe perd dans une plaine qui n'attend pour produire que les bras d'un cultivateur. Pluſieurs ruiſſeaux s'y promenent, les uns avec murmure & fracas, les autres plus paiſiblement, & en ſe confondant dans un même lit, ils prennent le nom de Mer-Morte.

Ce nom donné au confluent, eſt moderne; les anciens l'appeloient lac Aſfaltite, mer de Sodome, mer Salée, lac de Sirbon; & de nos jours, les Arabes le nomment Bahheret-Lut, c'eſt-à-dire, mer de Lot.

L'hiſtorien Joſeph, qui fit meſurer ce lac, trouva qu'il avoit en longueur cinq cens quatre-vingts ſtades, & cent cinquante en largeur, ce qui peut faire ſoixante-deux & demi de nos milles, d'une part, & dix-huit trois quarts de l'autre.

Sa circonférence eſt de cent quatre-vingts milles. Les hautes montagnes de l'ancien pays des Moabites l'enchaînent dans la partie de l'orient, & verſent dans ſon baſſin les eaux des torrens Arnon & Zaret, qui s'y précipitent en longues caſcades. Il eſt également borné au couchant & au midi par des montagnes élevées, dont les unes pierreuſes & noirâtres, ſervent de barrieres aux vaſtes déſerts

de la Judée, & les autres tapissées d'arbustes verdoyans, sont partie de l'Idumée. C'est aussi par l'occident que le torrent Cedron vient tomber dans le lac. Le côté du nord est à découvert, & montre dans un beau cadre les délicieuses campagnes d'Avlona, qui comme je l'ai dit, apportent en tribut à la Mer-Morte, les eaux rapides du Jourdain.

Comment se persuader que ce vaste bassin fut autrefois couvert d'arbres fruitiers & de moissons abondantes? Puis-je croire que du sein de cette terre, ensevelie sous les eaux, s'élevoient des cités superbes, Sodome, Gomorre, Adam, Seboïm & Segor, toutes illustrées par la présence d'un roi? Il n'y a donc rien dans cet univers qui ne soit sujet aux vicissitudes & aux bouleversemens!

Quelques voyageurs ont avancé qu'on distinguoit encore les débris de ces villes infortunées, lorsque les eaux de la mer étoient basses & lympides. Il en est même qui disent avoir apperçu des restes de colonnes avec leurs chapiteaux. Mais, il faut que l'imagination les ait trompés, ou que, depuis leur retour, cette mer ait éprouvé de nouvelles secousses, car je n'y peux rien voir de semblable, malgré toute ma bonne volonté.

Un pere capucin crut aussi reconnoître sur ces bords, les effets frappans de la malédiction céleste. Ici, ce sont des traces de feu, là une surface de cendres, par-tout des champs arides &

maudite. Il croit même respirer encore une odeur de soufre. Pour moi je suis affecté en sens contraire : rien dans ce lieu ne me rappelle la désolation dont parle la bible. L'air y est pur, le gazon d'un beau vert ; en plus d'un endroit mon œil se rafraîchit aux eaux argentines, qui jaillissent en gerbes, du sommet des monts ; la stérilité dont une partie de ces campagnes fut frappée dès la naissance du monde, rend plus douce par le contraste l'apparence de fertilité que je remarque dans le sol d'Avlona. Mais d'où vient donc que deux voyageurs peuvent être si opposés ? C'est qu'un capucin porte par-tout les cinq sens de la foi, & que moi je ne suis doué que de ceux de la nature.

Je cherche à expliquer un phénomene qui a occupé beaucoup d'esprits avant le mien. Ce vaste bassin qui reçoit sans cesse le cours des torrens, des ruisseaux & des fleuves, n'a point d'écoulement visible. Ses eaux se déchargeroient-elles, par des voies souterraines, dans la mer Méditerranée ou dans la mer Rouge, comme on l'a prétendu ? Ou plutôt doit-on admettre l'opinion des physiciens Arabes, qui établissent, non sans quelque fondement, qu'elles se dissipent en évaporation ?

Ces eaux sont claires, lympides, mais ameres, & excessivement salées. Elles ne produisent aucune espece de poissons ; ceux mêmes qui quelquefois

y ſont entraînés par la rapidité du Jourdain, y meurent à l'inſtant.

On dit qu'elles ont une force répulſive, qui fait ſurnager les hommes & les animaux; & à cet égard, Joſeph rapporte une expérience de l'empereur Veſpaſien.

« Ayant fait lier pieds & mains à quelques-uns
» de ſes eſclaves, il ordonna de les jetter en ſa
» préſence dans un endroit profond de cette mer.
» Aucun ne tomba à fond, & tous ſe maintin-
» rent ſur la ſurface, juſqu'à ce qu'il plût au
» prince de les en faire retirer ».

C'eſt un de ces menſonges hiſtoriques qu'on rencontre aſſez ſouvent dans Joſeph. Il eſt bien vrai que l'eau de la Mer-Morte eſt favorable aux nageurs, mais il ne l'eſt pas moins qu'on peut s'y noyer comme ailleurs, ſi l'on ne ſait pas nager.

On ne voit aucune ſorte de plante qui ſorte de ces eaux. La vaſe en eſt noire, épaiſſe & fétide; les terres environnantes ſont d'une même couleur, & combuſtibles comme le charbon.

Les branches d'arbres qui tombent dans cette mer ſe pétrifient en peu de tems par la force des ſels qui s'y attachent, & pénetrent juſqu'à la moële du bois. On trouve à Jéruſalem de ces rameaux pétrifiés, dont pluſieurs ſont très-curieux.

On a écrit que l'approche de ce rivage étoit

mortel pour les oiseaux ; cependant j'y trouve une nombreuse volatille, & particuliérement des troupes d'hyrondelles qui, rasant de leurs aîles légeres cette plaine liquide, s'y livrent d'agréables combats.

Dans certains jours de l'année, cette mer est couverte d'un brouillard épais & noir, qui ne s'étend pas au-delà de sa surface. Mais à présent que le soleil acquiert de la force, il dissipe à son lever, cet amas de vapeurs.

La Mer-Morte produit un bitume, qu'on nomme judaïque. Il flotte sur l'eau comme de grosses mottes de terre. Le souffle des vents le porte aux rives occidentales & orientales, auxquelles il s'attache. Les Arabes vont le recueillir & le partagent avec le Bacha de Damas, qui leur achete leur lot pour quelques pieces de monnoie, ou des étoffes à leur usage.

Ce bitume est une matiere sulfureuse, mêlée de sel, qui se condense peu-à-peu par la chaleur du soleil. Il est fragile comme la poix noire, à laquelle il ressemble beaucoup. Il est combustible & exhale, en brûlant, une odeur forte & pénétrante.

Les anciens Arabes s'en servoient pour enduire leurs bâtimens, les Egyptiens pour embaumer les corps morts, comme l'ingrédient le plus propre à préserver les chairs de la corruption.

Il a aussi la vertu de garantir les arbres de l'atteinte des vers ou des insectes ; mais pour cela, il faut

faut le délayer dans l'huile, & puis en frotter les troncs & les branches. Les naturels donnent à ce bitume le nom de Lamar.

A quelques pas du rivage, entre le couchant & le midi, sont plusieurs puits ou plutôt des gouffres qui contiennent aussi du bitume, mais d'une nature huileuse, ayant besoin, pour acquérir de la consistance, d'être pétri avec du sel & exposé quelques jours au soleil. Comme ces gouffres sont voisins du lac & environnés d'herbages qui les dérobent à la vue, ils seroient d'un accès dangereux, si des pyramides élevées sur leurs bords, ne réveilloient l'attention du voyageur.

Dans la même exposition, se trouvent des sources d'eau chaude, pareilles à celles d'Ammaus, dont j'ai fait mention, en décrivant la ville de Tibériade.

La rive occidentale offre des salines naturelles, d'un sel très-blanc, dont les Arabes & les habitans de Jérusalem font un égal usage pour assaisonner leurs comestibles. Près delà s'éleve une montagne de sel, qui a la dureté & la consistance de la pierre, mais qui calciné & broyé, n'est pas d'une qualité inférieure à l'autre.

On me fait remarquer une pierre brute & informe, qu'on m'assure être la statue de sel de la trop curieuse épouse de Lot; elle ne ressemble en rien à une femme, mais on me dit que, pour mieux

punir sa désobéissance, Dieu lui ôta dans cette métamorphose tous les traits de l'espece humaine. Je suis tenté de rire, en pensant que cette prétendue statue a été le sujet des discussions les plus scientifiques.

Personne ne peut m'indiquer dans les alentours cette espece de fruits, que certains voyageurs appellent pommes de Sodome; qui frais & colorés en apparence, tombent en poussiere en les pressant.

On tire des montagnes environnantes une pierre noire, tendre comme l'albâtre, & qui prend le plus beau lustre sous le polissoir. On en pavé les églises, les mosquées & les lieux publics. Avant d'être travaillée, elle attache aux doigts qui la pressent une odeur fétide & insupportable, qu'elle n'a plus étant polie. On en fait à Bethléem des especes de couronnes, que les gardes-malades se passent aux bras, prétendant que l'odeur de cette pierre est un sûr préservatif contre l'épidémie.

Cette pierre est combustible, & peut tenir lieu de charbon. On la nomme Mussa en langue arabe.

Les Mahométans occupent sur la côte, une petite chapelle qui est dédiée à Moyse. Ils croyent que ce conducteur du peuple Juif y fut enseveli. On l'appelle Moasada.

Pline fait mention d'une citadelle du même nom, construite sur une montagne voisine de la Mer-Morte.

Tout le pays de l'une & l'autre rive est habité par des Arabes Bedouins, qui sont presque toujours en guerre.

Après avoir vu ce qui méritoit d'être observé, nous rejoignons la caravanne.

CHAPITRE XXVI.

Retour à Jérusalem.

Nous partons de la plaine de Jérico, au son des tambours & de la musique.

Notre avant-garde nous conduit par un chemin plus court, mais très-périlleux; il faut traverser des montagnes, qui ne présentent qu'un sentier pierreux & écaillé, entre deux abymes effroyables.

Nous tombons, à la descente, près de l'hôtellerie du Samaritain, où la caravanne met pied-à-terre pour y prendre du caffé.

Rien à remarquer dans ces plaines incultes & solitaires où la vue ne s'arrête qu'avec peine, parce qu'elle n'y apperçoit ni gazon ni feuillage, ni ruisseau qui puisse la rafraîchir.

Arrivés au mont des Oliviers, je m'éloigne du corps de la caravanne, pour aller observer une grotte assez curieuse, dont les peres de la Terre-Sainte ont fait un temple, où ils viennent célébrer les mysteres de la passion.

Sortant delà, nous nous hâtons de rejoindre ceux qui nous précedent, & nous rentrons dans Jérusalem. Tout le peuple nous complimente aux portes, sur notre heureux voyage, dont nous devons, à l'en croire, attendre notre sanctification.

CHAPITRE XXVII.

Du Feu Sacré.

JE ne décrirai pas la suite des cérémonies religieuses qui occupent le reste de la semaine sainte; c'est un récit qui peut bien édifier des ames dévotes, mais non pas plaire à quelqu'un qui lit un voyage pour s'instruire & s'amuser.

Il n'en est pas de même d'une pratique superstitieuse des Grecs schismatiques, dont la bizarrerie ne laissera pas de divertir un moment.

Cette secte, abusée par ses prêtres, croit de bonne foi que Dieu fait annuellement un miracle pour lui envoyer le feu sacré. Voici comment elle se prépare à le recevoir.

Un peuple nombreux s'introduit dans l'église de la Résurrection, avec des vendeurs de toute espece de comestibles; mille cris s'élevent à la fois. Commence autour de la chapelle du sépulchre, une course précipitée. On se presse, on se ren-

verse, on se foule aux pieds. Il en est qui se heurtent à la maniere des beliers, & qui se luttent avec violence. On en voit une douzaine ensemble, se défier au combat du ceste. Ceux-ci parcourent l'église montés à cheval les uns sur les autres; ceux-là sont traînés à terre par les pieds. Plusieurs appuyés sur la tête & les mains, agitent leurs jambes en l'air, ou tournent sur eux-mêmes avec la vitesse d'une roue. D'autres, en se réunissant, forment des pyramides qui bientôt s'écroulent, & souvent causent à tous des contusions & des blessures dangereuses. Au milieu de ce désordre insensé, les voûtes du temple retentissent sans cesse de cette exclamation, *huia huia*, qui veut dire en langue arabe, le voilà, le voilà, c'est lui, c'est lui-même!

Ces extravagances se continuent pendant plus de quatre heures, & ne sont que le prélude de celles qui doivent avoir lieu le lendemain.

Il est d'usage que le Musselim ou gouverneur de Jérusalem, se trouve à cette seconde scene. Un sopha lui est préparé dans la galerie des spectateurs, où il admet avec ses courtisans tous les voyageurs Européens.

On voit cette fois, au milieu des Grecs schismatiques, les autres Chrétiens orientaux qui se sont séparés de l'église romaine. Ils tiennent à la main des cierges, peints en différentes couleurs,

pour les allumer au prétendu feu sacré, qui bientôt va descendre.

Cependant on fait une exacte recherche dans toutes les parties de l'église, & on éteint les lampes, pour prévenir les soupçons & les doutes des mécréans.

Les Cofes, les Grecs, les Arméniens & les Syriens, font ensemble une procession, qui n'est ni moins bruyante ni moins tumultueuse que la course. Quand elle est finie, l'évêque des Grecs & le patriarche des Arméniens entrent dans la chapelle du sépulcre, dont ils ferment les portes avec soin, y plaçant en outre des gardes Turcs, pour tenir le peuple éloigné.

C'est alors que redoublent les hurlemens, les combats, & toutes les autres extravagances, à tel point que les janissaires sont obligés d'arrêter le désordre avec le bâton.

Enfin s'ouvrent à la fois les deux portes latérales de la chapelle, d'où l'on voit luire le feu sacré, entre les mains des deux ministres qui le présentent au peuple.

L'allégresse transporte tous les cœurs : on s'empresse d'allumer ses flambeaux : on les montre à la galerie, en criant au miracle : chacun se félicite d'avoir encore une fois mérité la grace divine. On se presse affectueusement, on s'embrasse, on pleure de joie : on fait éclater toutes les démonstrations

qui peuvent exprimer le ſentiment de la reconnoiſſance envers le ciel. Quelques-uns portent la folie juſqu'à ſe brûler la chair, en éteignant leur cierge ſur leur poitrine, pour ſanctifier plus efficacement, diſent-ils, leurs cœurs, leurs eſprits & leurs ames : on fait une ſeconde proceſſion en action de grace, après laquelle chacun ſe retire chez ſoi.

On voit qu'ici, comme par-tout ailleurs, les prêtres ſe jouent de la crédulité des peuples; je n'ai pas beſoin de dire quel eſt leur motif. On ſent bien, que s'ils n'étoient pas largement payés, ils ne prendroient pas la peine de faire un miracle.

Le Muſſelim ou gouverneur y trouve auſſi ſon compte ; la permiſſion qu'il accorde, lui vaut ſeule plus que tous ſes autres revenus, parce que cette cérémonie attire à Jéruſalem des pélerins Grecs & Arméniens, de toutes les parties du Levant.

Pour faire doubler la ſomme ordinaire, les Muſſelims feignent ſouvent d'être incrédules, & demandent à être introduits dans la chapelle où deſcend le feu ſacré.

Le patriarche qui comprend ce que cela veut dire, en donne avis aux plus riches de ſa ſecte, qui n'héſitent pas à s'impoſer pour acheter la foi du gouverneur. La raiſon que donnent les prêtres pour ne pas admettre le Muſſelim, eſt que le ciel

ne consentiroit pas à faire un miracle en présence d'un mécréant.

Il faut encore acheter le silence des Janissaires, qui placés en garde près de la chapelle, distinguent aisément le son du briquet & l'odeur du soufre.

Les deux ministres essuyèrent une fois un contretems fâcheux. A l'instant où ils ouvroient les portes, la foule trop empressée d'obtenir le feu sacré, renverse les deux cierges qui s'éteignent ensemble. Mais une excuse les tire d'embarras; le ciel, s'écrient-ils, ne nous exauce point: *propter mulieres menstruantes in sancto templo tunc existentes.*

Je demande à plusieurs Grecs, de m'apprendre la raison de cette course violente qui précede l'arrivée du feu sacré. J'en reçois diverses réponses. C'est, me dit l'un, pour fixer sur nous les regards du ciel, qui ne distingue que les prieres bruyantes. C'est, me dit un autre, pour échauffer l'enceinte d'où doit sortir le feu sacré. Nous imitons, me disent la plupart, la coutume de nos peres, qui nous ont appris à nous confier sans réserve à nos prêtres, comme aux représentans du vrai Dieu. D'après cela, je vois que le peuple grec est tellement ignorant, qu'il ne sait pas même si le prétendu feu sacré vient du ciel ou de la terre.

J'interroge les plus instruits de cette secte, qui me répondent avec assez d'adresse, qu'il n'appar-

tient pas à l'homme de vouloir expliquer des miracles.

A en croire les prêtres Grecs cette faveur divine dont on ne peut pas douter, eſt une preuve inſigne de l'excellence de leur communion. Mais ne pourroit-on pas objecter aux Grecs, que les Arméniens & les Cofes, qu'ils traitent d'hérétiques, participent à cette même grace. Ennemis acharnés les uns des autres, les miniſtres de ces trois ſectes ſe réuniſſent en apparence, pour la cérémonie du feu ſacré. Cette reconciliation momentanée n'eſt due qu'à l'intérêt de tous; ſéparément ils ſeroient obligés de payer au gouverneur, pour la permiſſion de faire le miracle, une ſomme auſſi forte que celle qu'ils donnent enſemble.

Ces prêtres portent la fourberie juſqu'à vouloir perſuader au peuple, que le feu ſacré ne brûle pas ceux qui ſont en état de grace. Ils ſe frottent les mains d'une certaine eau, qui les garantit de la brûlure à la premiere approche, & par ce moyen ne ſe font aucun mal en touchant leurs cierges. Leurs proſélytes ſont jaloux de les imiter, mais comme ils n'ont pas leur recette, bien ſouvent ils ſe brûlent les doigts & le viſage: il arrive delà que les prêtres, paroiſſant jouir excluſivement de la grace de Dieu, en ſont plus reſpectés & mieux payés.

C'étoit jadis aux ſeuls Arméniens qu'appartenoit le privilége de produire & de diſtribuer le feu

facré. Mais les Grecs firent au gouverneur des offres si considérables, qu'il leur fut permis de se joindre aux Arméniens.

On estime à cinq cens sequins le produit que chacun des deux ministres tire du miracle annuel. On se dispute l'honneur d'allumer le premier son cierge, & le plus riche de la communion est toujours celui qui l'obtient.

A quelle époque remonte l'origine de ce prétendu feu sacré? C'est ce que l'on ne peut pas dire précisément. On trouve seulement qu'il en est fait mention dans les Annales ecclésiastiques de Baronius[1], & telles sont les paroles qu'il met dans la bouche d'Urbain I, qui engage le peuple à tenter la conquête de la Terre-Sainte. « C'est dans ce lieu que le Christ mourut pour nous; c'est-là qu'il fut enseveli; c'est là qu'en mémoire de sa passion, il fait descendre sur son tombeau un feu divin, qui bientôt allume toutes les lampes éteintes: & vous souffririez que les infideles restassent en possession de ce trésor miraculeux » !

Je suis étonné qu'un pape ait pu croire que des infideles obtinssent du ciel la faveur d'un miracle.



CHAPITRE XXVIII.

De l'état présent de l'Eglise Grecque.

AYANT plusieurs fois parlé des Grecs Schismatiques, il n'est pas hors de propos que je décrive l'état présent de leur hiérarchie.

L'église grecque est divisée en quatre patriarchats, dont l'un est à Constantinople, le second à Antioche, un autre à Jérusalem, & le dernier à Alexandrie. Quoique ces quatre sieges soient censés indépendans l'un de l'autre, néanmoins on fait plus de cas de celui de Constantinople, parce qu'il est sous les yeux de la cour Ottomane.

C'est d'ordinaire le Grand-Seigneur ou son grand Visir, qui en donne l'investiture; malgré cela les Grecs veulent bien le reconnoître. On devine aisément que la vertu pastorale n'est point un titre pour prétendre à cette dignité. Elle se vend au plus offrant & dernier enchérisseur; & même celui-ci n'est-il pas assuré, lorsqu'il l'occupe, de la retenir long-tems, s'il ne trouve le moyen de faire des largesses abondantes au gouvernement. Pour y suffire, il impose le plus qu'il peut, le clergé & le peuple, qui dépendent de sa jurisdiction. Mais comme cet impôt n'est pas exigible, il faut qu'il employe

la douceur, la persuasion & l'adresse pour maîtriser les esprits, chose assez difficile à cause des rivalités qu'il rencontre souvent parmi les archevêques & les autres dignitaires de son clergé.

En satisfaisant la cupidité ministérielle, le pontife cherche aussi à s'épargner un capital qui lui permette, en cas de disgrace, de continuer une vie douce & aisée.

Les trois autres sieges des provinces, sont de même conférés ou plutôt vendus au profit des Bachas.

Ce sont les archevêques & évêques qui occupent le second rang dans la hiérarchie, sous la dépendance de leurs patriarches respectifs. Il faut en excepter celui de Nicosie, dans l'isle de Chypre, qui ne releve d'aucun & jouit des honneurs & prérogatives du patriarchat.

Quoique peu exemplaires, & même assez dissolus dans leur conduite privée, ces prélats exigent qu'en leur parlant ou leur écrivant, on leur donne les titres vénérables de votre grande sainteté, de votre béatitude. Le premier appartient aux patriarches, & le second aux archevêques & évêques.

Cependant on ne peut leur reprocher d'oublier leurs diocèses. Tous en commencent exactement la visite, le jour de l'Epiphanie, & ne dédaignent point de descendre jusques dans les plus pauvres chaumieres. Combien de telles visites seroient admira-

bles, si elles n'avoient pas un motif d'intérêt! Le pontife, au nom du ciel, aspire tout l'argent du malheureux cultivateur & ne lui laisse en échange qu'une bénédiction stérile. C'est pourquoi, pendant que la plupart des contrées d'Europe se plaignent de ne jamais voir leurs évêques, on gémit ici de les voir trop souvent.

Depuis un tems immémorial, les ordres religieux de saint Basile, de saint Elie, & de saint Marcel, jouissent du privilege exclusif de fournir les patriarches & les évêques. Il est vraisemblable, qu'étant plus riches que les prêtres séculiers, ils payent mieux les suffrages du ministere.

Ces moines font les mêmes vœux qu'on fait en Europe; vœux de chasteté, de pauvreté, d'obéissance & de jeûne. Il leur est défendu par la regle, de célébrer la messe; mais pour devenir pontifes, ils ne se souviennent plus de la défense; & j'ai pu voir qu'ils ne faisoient guère plus de cas de leurs autres vœux.

Je leur dois pourtant une justice: c'est que leur vie entiere ne se consomme pas dans une oisiveté contemplative. Ils cultivent eux-mêmes leurs terres, & exercent des métiers utiles.

Astreints au maigre le plus rigourenx, ils vivent de légumes, & ne mangent de poisson que dans les jours de grande solemnité. On

devine aisément que cette vie austere n'est pas celle des chefs.

On donne à ceux-ci le titre d'igumenos, qui répond à celui d'abbé. Ils sont inamovibles, & par cela même despotes & tyrans.

J'ai fait cette observation dans mes voyages, que le despotisme claustral se modeloit toujours sur l'espece de gouvernement qui régit le pays. Il semble être dans la nature de l'homme qui commande, de vouloir asservir son semblable. Quand l'esprit public est en garde contre l'usurpation, il faut que le chef subalterne, à l'exemple du chef suprême, fasse usage de la modération & de l'adresse, qui seules peuvent lui conserver l'empire; mais aussi lorsqu'une fois l'opinion est conquise par le préjugé, & que la force de tous obéit à l'intérêt d'un seul, l'homme qui commande dédaigne les moyens de persuasion qui humilioient son orgueil; il devient exigeant, dur & impérieux. Le chef subalterne se compose sur son exemple, & rend son joug d'autant plus insupportable dans le cloître, qu'il vit plus habituellement avec les êtres qui lui sont subordonnés. Voilà pourquoi, ici plus qu'ailleurs, le moine est une victime de ses vœux indiscrets.

Le premier ordre qui est conféré parmi les Grecs, à ceux qui se disposent au service de l'église, est celui de lecteur, appelé anagnostis; sa

ſeule fonction eſt en effet de lire l'écriture ſainte au peuple dans les jours de fêtes.

Vient en ſecond lieu l'ordre de pſaltis ou chantre, qui conduit immédiatement aux ſous-diaconat & diaconat.

Quand on eſt revêtu de ce dernier ordre, il eſt permis de ſe marier, mais pour une ſeule fois, comme je l'ai dit dans le chapitre IX de ce Volume. Il faut que le candidat choiſiſſe une épouſe chaſte, vierge & belle; la raiſon qu'en donnent les canons grecs, eſt qu'un miniſtre qui a commerce avec les anges, ne doit pas profaner ſa chair avec le vice & la laideur. Il n'appartient pas au candidat de juger ſeul de ces trois points; obligé de conduire ſa jeune maîtreſſe à l'évêque diocéſain, il lui demande humblement ſi à ſes yeux elle ſemble chaſte, vierge & belle? Lorſqu'en effet le prélat la trouve telle, il lui ſourit, l'embraſſe ſur la joue, & lui donne ſa bénédiction. Quand au contraire elle ne lui agrée point, ſa béatitude répond au candidat: Retournez vers le Saint-Eſprit, & priez-le qu'il vous illumine.

Il eſt défendu au prêtre marié d'entrer dans le lit de ſon épouſe, la veille du jour où il doit célébrer les myſteres; comme auſſi il eſt défendu à l'épouſe de paroître au temple ſans voile, de peur que la vue de ſes charmes ne détourne ſon mari de la penſée du ſacrifice.

Les patriarches & évêques nomment à quatre places importantes, qu'ils sont obligés de conférer aux prêtres séculiers. La premiere est celle d'iconomos ou vicaire ; la seconde de sachellarios ou trésorier ; la troisieme de kartofilachz ou archiviste ; la derniere qui est aussi la plus honorable, est celle de proto-papas ou archiprêtre.

On compte en outre dans l'église Grecque les schevofilaches ou sacristains ; les colonarches ou antiphonaires ; les tiroros ou portiers ; enfin les condilaphites ou inspecteurs des cierges. Ces emplois inférieurs sont exercés par des fils de papas, & à leur défaut par des jeunes gens qui se préparent au sacerdoce, auxquels on peut donner le nom de clercs.

Le bréviaire des Grecs est divisé en sept parties, & l'office journalier leur prendroit plusieurs heures de suite, si la plupart ne se dispensoient de le réciter.

Les églises sont, comme en Europe, partagées en nef & en chœur, que l'on nomme Aghia Aghion, c'est-à-dire, le saint des saints. Les anciennes ont de plus que les modernes, un portique ou vestibule.

Plusieurs rangs de formes entourent l'église, jusqu'à l'entrée du chœur ; ces formes imitent assez celles de nos temples, sinon qu'elles sont plus hautes, plus étroites & sans marchepied, parce

que

que les Grecs ne s'agenouillent jamais. Ils font consister la piété dans de fréquens saluts & révérences. On en voit très-peu s'asseoir, préférant de rester appuyés avec les coudes sur les bras de leurs formes. Ici, comme par-tout ailleurs, le pauvre peuple est le plus mal partagé. Quelques mauvaises planches attachées à des pieux, sont les seuls soutiens qu'il puisse obtenir.

Au milieu des assistans, s'éleve un pupitre où le lecteur vient lire l'écriture sainte, & le prêtre faire le prône. Je dirai, en passant, que ce prône ou sermon, roule d'ordinaire sur le respect dû au sacerdoce, & plus encore sur le sacrifice que la religion prescrit aux fideles d'une partie de leurs biens, envers ceux dont les prieres ferventes amassent pour tous la richesse de l'autre vie.

Le sanctuaire est séparé de la nef par de longues tables, qu'on appelle ichonostasion, ayant la forme d'une table d'autel; ces tables sont dorées ou peintes. Comme l'église Grecque porte une vénération singuliere à saint George, on voit son portrait dans tous les temples, avec ceux de la vierge & de Jesus-Christ. Les peintures y sont d'autant plus multipliées, que les bas-reliefs & les sculptures sont défendus par un article exprès des canons.

L'ichonostasion offre trois portes en face desquelles sont trois autels, dont la vue produit un effet majestueux. On célebre les mysteres sur celui

du milieu, & les deux autres ſervent aux beſoins des miniſtres.

Il n'appartient qu'aux prêtres & diacres de pénétrer dans le ſanctuaire. Mais cette regle ne s'obſerve pas dans toute ſa rigueur, puiſque je ſuis entré moi-même dans le ſanctuaire de l'égliſe patriarchale de Jéruſalem.

L'uſage a voulu que les femmes fuſſent ſéparées d'avec les hommes. Une barriere, en forme d'orcheſtre, s'éleve au bas de l'égliſe, & c'eſt-là qu'elles ſont toutes placées. Il y a même certains jours de chaque mois, où elles ne doivent pas outre-paſſer le veſtibule, ou bien la premiere porte des temples qui n'ont point de portique. Il leur eſt également défendu de baiſer alors les images des ſaints. J'ai oui dire encore, qu'en certains lieux, un prêtre ſe tenoit à l'entrée de l'égliſe & demandoit à chacune: êtes-vous pure?

La maniere de ſe ſigner des Grecs, n'eſt pas différente de celle des Catholiques latins, ſi ce n'eſt qu'ils uniſſent en triangle le pouce, l'index & le doigt principal, en abaiſſant les deux autres ſur la palme de la main.

L'habit ſacerdotal eſt une eſpece d'aube, d'étoffe brochée, qui enveloppe tout le corps. Une longue étole la ſurmonte & vient flotter à terre. Toutes deux ſont ſerrées avec une grande écharpe, appelée perizonne. On met deſſus ce premier vête-

ment, une ſorte de tunique, dont j'ai parlé ailleurs.

On ſait que les Grecs emploient à la conſécration du pain levé, au lieu de pain azime. Il ſeroit inutile que je détaillaſſe les cérémonies qui précédent ou ſuivent cette conſécration, nos lecteurs ayant pu voir en Europe célébrer plus d'une meſſe Grecque.

Je me ſuis un peu diverti de l'offrande, où l'on ne préſente pas ſeulement des pieces de monnoie, mais des fruits, du poiſſon & autres comeſtibles. Le nom de chacun eſt inſcrit ſur ſon préſent, pour que le prêtre le rappelle au ſouvenir de la vierge & de ſaint George.

On ne célebre qu'une meſſe par jour dans chaque égliſe. C'eſt pour cela que les temples Grecs étoient anciennement ſi multipliés dans les villes & les campagnes.

On baptiſe ici par immerſion, en plongeant trois fois de ſuite le nouveau né dans l'eau, & il eſt d'uſage qu'on ne le préſente au baptême que le huitieme jour de ſa naiſſance.

Après l'immerſion, le prêtre oint de ſaint-crême le front, les yeux, les narines, la bouche, les oreilles, la poitrine, les mains & les pieds de l'enfant, & dès-lors même lui donne la communion.

La confeſſion auriculaire eſt pratiquée parmi les Grecs. Elle devient pour les prêtres un objet de

trafic. Vous n'êtes abſous qu'en payant plus ou moins, ſelon vos facultés & l'énormité de vos fautes. Si le ſort vous a placé dans une indigence abſolue, vous ne trouverez pas de miniſtre qui veuille vous entendre. Que fera donc celui qui, croyant la confeſſion néceſſaire, ne poſſede pas un médin? Proſterné ſur les marches du temple, il ſupplie les riches de le mettre en état, par une petite aumône, de faire délier ſes fautes, & de ſauver ſon ame.

Il eſt amuſant d'entendre les caſuiſtes Grecs. Voici un cas de conſcience, dont la ſolution peut bien paroître ſinguliere. Un pénitent s'accuſe d'avoir fait un vol; le confeſſeur lui demande ſi la perſonne, envers qui ce vol a été commis, eſt Grecque ou Européenne. Dans le premier cas, il eſt abſous avec la condition de reſtituer. Dans le ſecond, il eſt réputé n'avoir pas péché, en partageant toutefois le fruit du vol avec le confeſſeur.

Tous les autres ſacremens ſe vendent de même, comme j'ai pu le voir dans pluſieurs circonſtances.

La communion ſe paye une piaſtre, & le saint-crême autant. Pour en avoir le débit, les prêtres perſuadent au peuple que cette huile ſacrée confere à la fois la ſanté du corps & celle de l'ame.

On communie ſous les deux eſpeces. Les aſſiſtans, qui veulent recevoir la communion, viennent ſe placer à la principale porte du ſanctuaire,

& le prêtre posant sur la tête de chacun le livre du rituel, leur présente tour-à-tour le pain & le vin consacrés.

On a vu dans un autre chapitre, comment se célébroient les mariages des Grecs.

On compte chez eux quatre principaux carêmes par année.

Le premier précede la pâque, & dure deux mois. Le laitage & le poisson sont permis dans la premiere semaine, & défendus pendant les sept autres. Mais quelques espèces de poissons, comme les huîtres, les polypes, les colmars, les casserons sont exceptés de la défense. La loi qui n'interdit le poisson que parce qu'il a du sang, juge ceux-là comme n'en ayant point.

Dans le second carême, qui précede de quarante jours la nativité du Christ, on peut manger de toute espece de poisson.

Le troisieme carême commence avec le lundi de la Pentecôte, & finit le jour de saint Pierre. Il est institué en mémoire des apôtres, & sa durée dépend de l'avancement ou du retard de la pâque. Le laitage est alors permis.

Le dernier a pour fin spéciale d'honorer la virginité de Marie. Commençant le premier du mois d'août, il finit le jour de l'Assomption. Ce carême est le plus rigoureux des quatre, vu le respect insigne qu'on porte à la mere du Christ.

Un synode de moines demanda au patriarche, qu'il en fût établi un cinquieme, en honneur de saint Georges. Ce qui fut refusé, parce qu'il ne parut pas convenable au chef de l'église grecque, qu'on jeûnât pour un patron.

La vie des religieux est de beaucoup plus austere que celle des séculiers, ne devant faire usage ni d'huile, ni de vin, ni de poisson. Les fruits secs sont, pendant ces jeûnes, leur unique nourriture.

Les vieillards, les enfans, les femmes enceintes, les malades eux-mêmes, ne sont pas dispensés de ces quatre carêmes; & telle est la superstition Grecque, qu'on se croit moins coupable de commettre un vol, de se prostituer publiquement, de poignarder un ennemi, que de transgresser le précepte du jeûne. On s'afflige, mais on ne s'étonne pas de voir regner cette aveugle superstition, quand on sait qu'elle a produit les mêmes effets par-tout où la mauvaise foi des prêtres a gouverné le peuple.

La mort d'un homme cause ici toutes les démonstrations de la plus excessive douleur. Sa famille jette des cris lamentables, s'arrache les cheveux, déchire ses vêtemens. Des personnes du peuple, qui ont le don des larmes, sont payées pour venir pleurer sur le corps du défunt. Les amis, les connoissances, les voisins partagent le deuil

de la famille; ils chantent tous ensemble des cantiques à la louange du mort. On prononce au temple son oraison funebre. Les hurlemens, les sanglots redoublent quand le prêtre récite les dernieres prieres. Chacun à l'envi se précipite sur les tristes restes que la tombe va renfermer. On leur parle, comme s'ils pouvoient entendre, on les embrasse affectueusement, on leur dit un éternel adieu.

De l'église on retourne à la maison, où un repas est préparé pour toutes les personnes qui ont assisté aux funérailles.

C'est la coutume d'envoyer de la maison du défunt, quelques jours après ses obseques, un présent à l'église, aux proches & aux amis. Ce présent consiste en un plat de graine cuite, mêlée d'amandes douces, dépouillées de leur bois, & de quelques sucreries. On y joint un pain, dont la croûte est soupoudrée de semence de sesame ou jugeoline. Les Grecs tiennent à honneur de recevoir ce présent, appelé colive, qu'en certains lieux on renouvelle chaque année, pour rendre immortelle la mémoire des morts. Le plus pauvre des Grecs regretteroit de mourir sans laisser après lui une petite somme pour faire quelques colives. C'est une consolation pour tous les hommes de penser qu'après le trépas ils existeront encore dans le souvenir de leurs amis.

CHAPITRE XXIX.

Voyage de Jérusalem à Bethléem.

LA Palestine est aujourd'hui une province dangereuse à parcourir & pour les étrangers & pour les naturels eux-mêmes : effet malheureux de la foiblesse des Bachas Turcs, qui ne peuvent se faire obéir hors de l'enceinte des villes.

Les divers cultes qui partagent ce pays, sont un objet continuel de discorde & de guerre entre les habitans.

Par-tout où l'homme est éclairé sur ses devoirs, la diversité des religions ne peut être nuisible, & à plus d'un égard elle est avantageuse. Le citoyen comprend qu'il ne lui appartient pas de s'établir juge de l'opinion d'un autre citoyen : que la divinité, qui créa la pensée libre, n'a pu vouloir en même tems qu'elle fût asservie; qu'il importe peu à l'état que le ciel soit honoré sous cette forme plutôt que sous cette autre, pourvu que les loix, émanées de la volonté générale, s'observent par tous également. De-là vient que le juif, le catholique, le sectateur de Calvin, oublient qu'ils professent chacun un culte différent, pour travailler

de concert à la prospérité de la république. Tous les sectaires, ailleurs, persécutés, viennent chercher un asyle dans le pays qui ne gêne en rien la liberté de conscience, & apportent à l'état un accroissement de commerce, d'industrie & de fortune.

Il en est autrement dans des régions ignorantes. Moins l'homme est instruit, plus il tient à ses idées. Prosterné, pour ainsi dire, devant ses préjugés religieux, qu'il regarde comme une émanation céleste, il voit avec peine qu'une opinion différente se déclare hautement l'égale de la sienne. Des rivalités naissent, des débats s'élevent, des guerres intestines succédent aux débats; & la paix & la fortune de l'empire sont en danger; c'est ce qui arrive dans la plupart des provinces orientales. Quel remede opposer à ces maux désastreux? proscrire la liberté des cultes? Non, parce que ce seroit faire des martyrs, sans ramener le calme; parce que d'ailleurs un état n'a pas le droit de dire à un citoyen : pense & prie de cette sorte : il faut appeler le secours des lumieres. Mais peut-on proposer ce moyen au despote, qui ne regne que par l'ignorance de ses sujets, & redoute la raison, comme devant amener le réveil d'un grand peuple?

Les habitans de Palestine, comme je le disois tout-à-l'heure, sont toujours en armes pour cause

de religion. Cette année 1767, fut plus meurtriere que les précédentes. Un certain nombre d'Arabes mahométans, fortifié de Grecs schismatiques, avoit déclaré la guerre aux catholiques de Bethléem & des alentours; il y avoit même peu de jours qu'une action s'étoit donnée & que de part & d'autre, on avoit répandu beaucoup de sang.

Personne ne se hasardoit de sortir de Jérusalem, parce qu'en cas de rencontre, il eût fallu prendre parti dans la querelle. Cependant je prévois qu'à l'occasion de la pâque, il pourroit y avoir une armistice entre les deux partis, qui doivent craindre que les pélerins, rassemblés alors dans Jérusalem, ne profitent de leurs divisions pour les surprendre & les détruire l'un & l'autre. Cette idée me détermine à entreprendre le voyage de Béthléem.

Je me fais donc seller un bon cheval, & seul je pars de Jérusalem, dans la matinée du 22 avril 1767.

Je traverse d'abord des campagnes arides & vraiment effrayantes par la vue des montagnes pierreuses qui les entourent. Mais en avançant la scene s'égaye & s'embellit; je ne vois pas sans admiration, des terres bien cultivées, couvertes d'orge, de froment, & les collines environnantes tapissées de vignes, d'oliviers & de figuiers.

Dans chaque champ est une espece de hutte,

construite en forme de tour, où le cultivateur vient se réfugier, pour se garantir de l'attaque des brigands. Ces huttes servent aussi à renfermer tous les instrumens nécessaires au labourage.

Je chemine, sans mauvaise rencontre, pendant deux heures & demie, & j'arrive à Béthléem chez les peres de la Terre-Sainte, auxquels je suis recommandé.

CHAPITRE XXX.

Description de la ville de Béthléem.

BÉTHLÉEM de Judas est distinguée par le nom de la tribu à laquelle elle appartenoit, & cela pour ne pas la confondre avec une autre Béthléem de la tribu de Zabulon, dont il est fait mention dans Josué.

Celle que je décris fut aussi appelée des noms d'Ephrata & de château de David.

Roboam fils de Salomon, l'environna de murs & la rendit redoutable parmi les villes de la terre de Judas.

Elle étoit habitée par un grand nombre de Chrétiens, lorsque les Croisés entreprirent la conquête de la Palestine. Dès qu'elle apprend l'arrivée de Godefroi de Bouillon, elle le fait supplier par des

ambaſſadeurs, de venir auſſi-tôt la délivrer des infideles, qui menacent de brûler ſon temple & de la détruire elle-même. Le prince Tancrède vole à ſon ſecours, & en ſigne de victoire, arbore ſon étendart ſur la tour de l'égliſe ; ce qui eut lieu en 1099.

Cette ville fut abandonnée par les Chrétiens occidentaux, en même tems qu'ils perdirent Jéruſalem.

En récompenſe de ſon attachement au chriſtianiſme, elle avoit obtenu en 1110 d'être érigée en évêché. Aſquilin fut ſon premier évêque.

On trouve dans Guillaume de Tyr, le diplome entier par lequel Baudouin I dota richement cette nouvelle métropole, ſur la demande du pape Paſchal II.

Ce ſiege fut en 1291 transféré en France au village de Clamecy, diocèſe d'Auxerre ; mais ſe trouvant ſans territoire, ſans juriſdiction, & ſans revenu, il a ceſſé d'être un objet d'ambition.

Béthléem fut la patrie de Booz, d'Obed, de Jeſſé, de David, & d'Abeſan, neuvieme juge du peuple d'Iſrael, qui fut le pere de trente fils & d'autant de filles.

L'hiſtoire eccléſiaſtique ſe plaît à rapporter le nombre de faits religieux qui ſe paſſerent dans cette ville ; j'y renvoie les lecteurs qui déſireroient de les connoître.

L'expoſition de Béthléem eſt ſingulierement

agréable. Placée sur le sommet d'une colline, qui s'étend de l'orient à l'occident, elle offre à la vue des montagnes couvertes d'arbrisseaux chargés de fruits, & des vallées d'autant plus gracieuses en ce moment, qu'elles sont verdoyantes & semées de fleurs de toutes especes.

Ses anciennes murailles ne subsistent plus. Ses édifices sont construits sans ordre, sans goût, sans proportion. On n'y observe qu'un monument digne d'admiration. C'est l'ancienne église de sainte Marie, que je décrirai dans le chapitre suivant.

Les Arabes mahométans habiterent long-tems Béthléem, avec les Grecs schismatiques, les Grecs catholiques & les Latins. Mais il y a cinq à six ans qu'une guerre intestine en chassa les premiers.

Les Mahométans qui étoient en moindre nombre, jaloux de voir s'accroître la population des Chrétiens, voulurent par leur avarice, les dégoûter du séjour de cette ville.

Conseillés par les Grecs schismatiques, ils crurent que le plus sûr expédient étoit d'imposer les églises d'un droit de gafard.

Les catholiques ont la modération de se soumettre d'abord à cette injustice vexatoire, qui n'étoit point approuvée du gouverneur de Jérusalem, à qui appartient le commandement de cette place. Ils lui présentent leurs plaintes & leurs supplications; mais le Musselim ne peut rien faire en

leur faveur, ſinon d'ordonner à ſon Digdaban ou commiſſaire de Béthléem, de chercher un remede à cette vexation. Les Mahométans furent appelés Gafarreins, du nom de l'impôt qu'ils avoient oſé mettre ſur le temple catholique.

Cependant les ordres du Muſſelim ne ſont pas exécutés. Le parti des oppreſſeurs ſe groſſit d'un grand nombre d'Arabes & même de Grecs ſchiſmatiques, qui veulent par cette réunion, balancer les forces des Chrétiens. De nouvelles maiſons ſont conſtruites autour de l'égliſe, pour mieux aſſurer la perception du gafard.

Les Mahométans bientôt deviennent plus inſolens. Ils injurient les chrétiens, les frappent, & les défient au combat. De part & d'autre on prend les armes; c'eſt une guerre ouverte. Pluſieurs actions ſe livrent dans la ville, mais les agreſſeurs ont toujours le deſſous. Le parti des Mahométans s'affoiblit encore par la retraite des Grecs ſchiſmatiques, qui mieux éclairés ſur leurs intérêts, voient bien que les victoires des infideles pourroient leur être auſſi funeſtes qu'aux Catholiques.

Les Gafarreins vont recruter des partiſans dans toutes les campagnes voiſines. Mais les Chrétiens profitent de leur foibleſſe, pour les charger en toute rencontre. Il eſt même réſolu qu'on ne quittera les armes qu'après l'expulſion & la ruine entiere des infideles. Pour cet effet on approviſionne

le couvent, on le fortifie : les femmes, les enfans les vieillards s'y retirent, comme en un lieu sûr & inexpugnable. Les Mahométans sont deux fois attaqués & deux fois vaincus. Ils comptent beaucoup de blessés & presque autant de morts.

Cependant la guerre tire en longueur. Les Catholiques, qui craignent de manquer de vivres, ont le courage d'aller cultiver leurs terres. Les femmes ne craignent pas de les suivre pour charger leurs armes & faire sentinelle autour d'eux. Chaque cultivateur se construit dans son champ une petite hutte, où il pourra se retrancher en cas d'attaque.

Le gouverneur de Jérusalem veut essayer de ramener la paix dans cette ville malheureuse. Il engage le bacha de Damas, qui revient de la Mecque, de se présenter à Béthléem avec toutes ses forces.

En effet, celui-ci paroît bientôt à la tête d'un corps de troupes imposantes, précédées de douze pieces de canons de campagne. Mais l'exposition de la cité, la difficulté de conduire sa cavalerie sur des lieux montueux, le contraignent de retourner sur ses pas, d'autant plus que les Gafarreins paroissent devoir l'attaquer par derriere, craignant que sa démarche ne favorise le parti des Catholiques.

Après sa retraite, les hostilités recommencent

à Béthléem. On se bat avec plus d'acharnement; la victoire reste quelque tems indécise; mais à la fin elle se range du côté de la justice; les Mahométans perdent leur chef, sont presque tous taillés en pieces; & ce qui échappe à l'épée n'a d'autre ressouce que de fuir & de se disperser, en attendant qu'une nouvelle réunion de forces leur permette de recommencer la guerre.

La colere des vainqueurs ne se borne pas à poursuivre & à massacrer les fuyards. On démolit leurs maisons jusqu'aux fondemens, & on y jette du sel, en signe de malédiction. Quiconque oseroit réédifier sur ce sol, seroit regardé comme un ennemi de la patrie.

Par raison de foiblesse, le gouvernement turc ne prend pas connoissance de ce délit, quoique le bacha de Damas continue de faire des menaces.

Les peres de la Terre-Sainte travaillent sans cesse à diminuer le nombre des schismatiques; pour cet effet, ils prodiguent les instructions & les aumônes. Quinze familles entieres se disposent à faire abjuration dans ce moment. Mais il faut dire que de pareils Chrétiens n'honorent pas beaucoup la foi romaine. Il en est de ces conversions, comme de toutes celles qui se font ailleurs. Déterminées par l'intérêt, la foiblesse, ou l'inconstance, elles ne sont pas durables ou du moins produisent

sent très-peu de vertu dans le nouveau converti.

Les hommes s'habillent ici comme les Arabes, & les femmes comme à Nazareth.

Béthléem doit toute sa richesse à la superstition ; ou si l'on veut, à la dévotion européenne. On n'y connoît d'autre métier, que celui de faire des couronnes & des croix de bois, garnies de nacre de perle, & travaillées avec beaucoup d'art.

Ce sont les négocians de Saint-Jean d'Acre, qui achetent ces pieuses marchandises ; on les encaisse, on les expédie pour Venise, & delà elles passent dans le reste de l'Italie, en Espagne & sur-tout en Allemagne. Pour leur donner plus de prix, on fait croire aux acheteurs qu'elles sont du bois de la vraie croix. C'est vraisemblablement ce qui donna lieu à ce bon mot d'un philosophe François : « qu'il y a en Europe assez de » bois de la vraie croix pour construire deux » vaisseaux de ligne ».

La Terre-Sainte tire annuellement des sommes considérables de cette branche de commerce.

Comme on suppose à Béthléem, que les religieux ont plus de débouchés que qui que ce soit, pour ces sortes de marchandises, les habitans forcent quelquefois le monastere de les leur acheter, & de les leur payer comptant.

A ce propos, je rapporterai un événement tragique qui mit les bons peres dans un cruel embarras.

Un paſſager vient offrir au procureur une caiſſe remplie de couronnes & de croix, dont il demande un prix exorbitant. On lui répond que les magaſins ſont fournis. Il inſiſte, menace, & cependant n'eſt pas plus écouté.

Cet homme ſe détermine à l'action la plus noire & la plus inhumaine. Il jette ſon fils, qui l'accompagne, dans une citerne profonde, qui ſe trouve dans la cour du monaſtere, & le malheureux enfant eſt auſſi-tôt noyé.

Pour couvrir ſa ſcélérateſſe, le pere commence à hurler, s'arrache les cheveux, ſe déſeſpere en criant à haute voix, que les religieux ont précipité ſon fils dans la cîterne.

L'affaire eſt portée devant le Bacha de Damas. C'eſt en vain que des mahométans, témoins du fait, vont dépoſer en faveur de l'innocence. Les religieux ſont déclarés aſſaſſins & ne ſe rachetent de la mort que par une ſomme de treize mille ſequins.

Le couvent ne peut ſupporter l'idée d'infamie que lui imprime dans le public cet injuſte arrêt. Il en ſollicite la réviſion auprès de la Porte, & parvient à en obtenir la caſſation, avec ordre

au Bacha de restituer les treize mille sequins. Il est vrai que cette somme entiere ne rentre pas dans les coffres des religieux, parce que dans le gouvernement Turc, il faut payer le droit de solliciter & la faveur d'avoir justice.

L'arabe est la langue naturelle de Béthléem, mais on y parle communément le latin & l'italien, que deux peres du couvent sont chargés d'apprendre à la jeunesse.

En général, cette ville n'est pas bien famée dans la province. On reproche à ses habitans beaucoup de mauvaise foi, de perfidie & d'attachement au brigandage. La plupart des femmes y sont dissolues, & souvent assez trompeuses pour dévaliser leurs amans au milieu du plaisir. C'est sur-tout contre les voyageurs qu'elles dressent leurs filets, mais étant connues de tout le Levant, il est bien rare qu'elles fassent des dupes.



CHAPITRE XXXI.

Description de l'Eglise de Sainte-Marie, de Béthléem.

A L'ORIENT de la cité, & presqu'à la sortie des portes, s'éleve la basilique de Sainte-Marie. Avant d'y arriver, on traverse une petite place enfermée de murailles épaisses, qui s'écroulent en plus d'un endroit.

De la place, on passe dans une vaste cour, où anciennement étoient élevés divers édifices considérables. Des chapiteaux de colonnes, des débris de portiques, des monceaux de marbre, qu'on y apperçoit, en font déplorer la perte. Trois cîternes sont au milieu de cette cour, dans l'une desquelles il y a encore de l'eau.

On entre dans le vestibule de l'église, par une porte si étroite & si basse, qu'on a besoin de se courber : elle étoit d'abord plus haute & proportionnée à la grandeur de l'édifice, mais depuis quelque tems, on l'a murée en partie, afin d'empêcher les Arabes d'y entrer à cheval.

Ce vestibule porte en longueur trente-trois coudées de l'occident à l'orient, & un peu plus

de douze en élévation. Sa voûte eſt cambrée & très-ſolide.

A main droite, eſt une iſſue qui conduit dans le monaſtere des Arméniens, & au milieu du veſtibule eſt l'entrée de l'égliſe.

Je reſte quelques minutes en admiration à la vue de ce morceau d'architecture.

Cette baſilique a la forme d'une croix. Elle eſt diviſée en cinq nefs, que partagent quatre ordres de colonnes ſuperbes, en marbre blanc, veiné de rouge, comme en produiſent les montagnes de Judée. Les chapiteaux des colonnes ſont d'un marbre plus fin, entiérement blanc, & travaillés avec le goût le plus délicat. Ils appartiennent à l'ordre Corinthien.

La friſe des colonnes de la principale nef eſt de cedre du Liban, travaillé en feuillages & en arabeſques, qu'on peut dire bien conſervé, eu égard à la longue ſuite des ſiecles.

Le mur s'éleve de beaucoup au-deſſus des colonnes, & offre onze croiſées également réparties, qui ſe terminent en demi-cercle.

L'égliſe eſt en outre éclairée par un œil de bœuf, percé au-deſſus de la porte, & par trois autres fenêtres de forme quarrée, dont l'une eſt placée dans la tribune du milieu, & les deux autres dans les tribunes latérales.

Le chœur eſt au milieu de la croix, & ſurpaſſe de trois degrés le niveau du reſte de l'égliſe.

Deux eſcaliers latéraux conduiſent derriere le chœur, à une grotte, où l'on dit que le Chriſt vint au monde.

Près de l'eſcalier gauche, ſe trouve une citerne, qui maintenant eſt à ſec, parce que les conduits qui lui apportoient de l'eau, ſont entiérement rompus.

Il y a trois autels ; l'un placé dans le chœur & les deux autres dans la croix.

En entrant dans l'égliſe, à main droite, on voit dans le ſecond rang des colonnes, les anciens fonts baptiſmaux. Ils conſiſtent en un grand vaſe de marbre d'une ſeule piece, de la même eſpece que celui des colonnes, c'eſt-à-dire, blanc & rouge. Ce vaſe eſt octogone, & en renferme un ſecond, plus petit, de marbre blanc veiné de noir, où l'on plongeoit les enfans.

Les murs intérieurs étoient plaqués autrefois de marbre blanc, mais ils furent dégarnis par un ſoudan d'Egypte qui en orna ſon palais du grand Caire. Les ferremens y reſtent encore attachés.

Quelques voyageurs vantent beaucoup le pavé du ſanctuaire, qui étoit formé de divers mar-

bres de toutes couleurs, dont le rapprochement produisoit un effet merveilleux. Les infideles en ont brisé une partie & enlevé l'autre.

Sur chaque colonne, sont peintes des figures de saints, mais d'un goût si barbare qu'on leur préféreroit le lustre du marbre.

Rien de si curieux que les vitrages travaillés en mosaïque, c'est-à-dire, composés de petites parties de verre, de toutes les couleurs, réunies sur un fond d'or.

On y voit les figures des prophetes qui ont annoncé la venue du Messie, & celles des rois d'Israël, dont les regnes ont obtenu le regard du ciel & la reconnoissance du peuple.

On lit sur les fenêtres de la principale nef quelques décisions importantes de synodes provinciaux & de conciles œcuméniques. Elles sont exprimées en caracteres grecs & latins.

J'observe que les inscriptions latines sont plus maltraitées que les inscriptions grecques ; & je crois que cela provient de la haine des Grecs schismatiques, qui cherchent à détruire tout ce qui rappelle le triomphe de la foi Latine.

Une de ces inscriptions m'apprend l'époque de ces divers ouvrages : Je la traduis du grec :

« Ce travail fut composé par Ephraïm, peintre » d'histoire en mosaïque, sous les regnes de

» l'empereur Émanuel Comnene, & d'Ammoric, » roi de Jérusalem, dans le tems où Raulinet » occupoit le siege épiscopal de Béthléem, l'an » du monde 6677 ».

Ammoric est le même qu'Almeric I, qui fut couronné le 22 de février de l'ère chrétienne 1162, & mourut le 8 de juillet de l'année 1173.

Raulinet est plus généralement connu sous le nom de Rodolfe.

Je dois relever ici une erreur commune à Quaresmius & au pere Neau, jésuite. En lisant cette inscription, ils ne distinguerent pas une lettre grecque à demi effacée, qui exprime le premier chiffre de l'année 6677, & ils ne transcrivirent que les trois derniers. Quaresmius ne se douta point qu'il tomboit dans un anachronisme grossier; le pere Neau crut voir dans les trois chiffres 677, une année de l'égire, qui répond a l'an 1278 de l'ère chrétienne : mais ce n'en est pas moins une erreur, puisque l'empereur Emanuel Comnene & le roi Ammoric n'existoient plus depuis un siecle.

Cette église de Sainte-Marie s'étend sur une longueur de cent vingt-une coudées.

Les bras de la croix portent un peu plus de soixante-dix-sept.

La largeur de la principale nef, y comprise

celle des quatre latérales, eſt de ſoixante-trois coudées.

Les colonnes avec leurs baſes & chapiteaux ſont hautes de douze, & la hauteur entiere du pavé à la voûte, eſt de trente & une.

Les nefs latérales ne ſont élevées que de douze.

La voûte eſt ſoutenue de pluſieurs poutres ſolides, dont les plus anciennes ſont de cedre du Liban.

On attribue la conſtruction de cette baſilique à Conſtantin le grand & à ſainte Hélene, ſa mere.

D'autres veulent que Juſtinien en ait jetté les fondemens ; mais cela ne paroît pas probable, quand on ſait que Procope, qui a ſcrupuleuſement décrit tous les édifices élevés par ce prince, ne fait aucune mention de celui-ci.

Baudouin I, frere de Godefroy de Bouillon, y fut ſacré & couronné roi de Jéruſalem, & en mémoire de cet événement, il enrichit l'égliſe de dons conſidérables.

Mal entretenue pendant long-tems, elle ſeroit tombée en ruine en 1492, ſi les peres de la Terre-Sainte ne l'euſſent réparée à neuf. Ferdinand & Iſabelle d'Eſpagne, qui faiſoient conſiſter la piété à dépouiller leur peuple pour l'em-

belliſſement des temples, en payerent tous les frais.

On y fit de nouvelles réparations en 1672, ſous le patriarchat de Doſithé, à l'occaſion d'un ſynode que les Grecs ſchiſmatiques tinrent dans Béthléem contre la doctrine de Calvin. On porte à vingt-cinq mille ſequins le prix de ces réparations, en y comprenant les cinq mille qu'il fallut payer au grand-ſeigneur pour obtenir la permiſſion de les faire. Ce fut cette fois un marchand Grec établi à Conſtantinople, qui les paya, ſous la promeſſe que lui fit ſon égliſe de le béatifier après ſa mort.

Cette baſilique eſt préſentement en aſſez bon état : elle doit aux lames de plomb qui couvrent ſa toiture, une ſolidité qui la garantira long-tems des injures de l'air.

Les Grecs ſchiſmatiques en ont la propriété. Pour n'être pas diſtraits dans leurs offices, ils ont ſéparé par un mur le ſanctuaire d'avec les cinq nefs. La partie qu'ils n'occupent point ſert de galerie aux nations européennes.

On la traverſe pour entrer dans le couvent des peres de la Terre-Sainte.

Ce couvent n'eſt plus, à beaucoup près, ce qu'il étoit jadis, ayant été horriblement maltraité par les infideles, en 1263. On ſuppoſe qu'il étoit

un des quatre que ſainte Pauline fonda dans Béthléem, & que ſaint Jérôme y habita quelques années.

Quoiqu'à demi détruit, il contient encore un nombre ſuffiſant de religieux, & offre toutes les commodités néceſſaires aux beſoins de la vie.

Les peres de la Terre-Sainte en ſont en poſſeſſion depuis le commencement du quatorzieme ſiecle. Comme les premiers qui s'y établirent étoient Eſpagnols & Portugais, ils inſérerent dans la regle, que la ſupériorité du couvent appartiendroit toujours de préférence à un moine de l'une ou de l'autre nation. Les paiſibles Orientaux ont bien voulu juſqu'alors ſe ſoumettre à ce privilege excluſif.

On fait voir une vaſte ſalle, appelée le réfectoire de ſaint Jérôme, à laquelle eſt annexée une petite cellule qui porte le même nom. Les pieux cénobites ne ſe rappellent pas ſans douleur, qu'une troupe d'Arabes profana la pureté de ce lieu, en y logeant leurs chevaux.

Sur l'angle de la maiſon qui regarde l'orient s'éleve un belveder, d'où la vue domine au loin ſur les plaines, les vallées & les collines.

Dans la partie du couchant eſt une belle citerne dont l'eau eſt excellente; mais qu'on réſerve pour le tems où les chaleurs tariſſent toutes les ſources des environs.

L'église de ce couvent est dédiée à sainte Catherine & n'a de remarquable que le tableau du maître-autel, que nos plus grands peintres ne désavoueroient pas. Les murailles extraordinairement solides, ont en certains endroits une épaisseur de six à huit coudées.

Elle communique à la basilique de Sainte-Marie par la grotte de la Nativité, dans laquelle conduit un escalier souterrain.

Cette grotte est une petite merveille. Toutes les especes de marbres y sont réunies pour l'embellir. La sculpture & la peinture y ont également prodigué leurs efforts & leurs succès : elle n'est éclairée que par des lampes d'argent, qu'on y tient allumées jour & nuit.

Il y a deux autels en face l'un de l'autre. Celui-ci est dédié au Verbe fait chair : son tableau représente saint Joseph & la Vierge prosternés devant l'Enfant divin ; un grouppe d'anges bat des aîles en signe de joie ; à l'écart, sont étendus les deux animaux, qui seuls furent témoins de la couche mystérieuse ; dans le lointain se voit un ange qui annonce aux pasteurs l'étonnante nouvelle de la naissance du Messie, engendré par une vierge.

Sous la table d'autel est une étoile en porphyre, entourée d'un cercle d'argent enrichi de pierreries.

Je remarquerai ici que les peres de la Terre-Sainte ont perdu le droit de célébrer la messe sur cet autel, depuis que les Grecs payerent à la Porte une somme d'argent pour le leur faire enlever. Telle est la rivalité entre les deux communions, que les Latins font à présent une quête pour rendre la pareille à la secte Grecque.

Près de ce premier autel, s'élevent trois marches qui conduisent à une autre petite grotte, appelée le lieu de la Creche. On y admire la finesse des marbres, & sur-tout une colonne de serpentin, c'est-à-dire, de marbre tacheté de noir & de vert : elle porte quatre coudées & demie de hauteur. Sa base & son chapiteau sont de marbre blanc.

Le second autel est sous l'invocation des mages & ne le cede pas à l'autre, par la richesse de l'ornement & le mérite de la peinture. Cet œuvre est de Jacques Palma, le plus célebre artiste de l'Orient.

La voûte étoit anciennement très-curieuse par sa mosaïque, mais elle est totalement noircie par la fumée des lampes.

Cette grotte peut avoir vingt-cinq coudées en longueur, & un peu plus de onze en largeur.

Tous les habitans des alentours, sans exception des Mahométans, viennent y prier dans leurs

maladies ; ils portent la foi au point de croire qu'en y entrant pieds nuds on doit en sortir guéri.

Lorsque la Judée obéissoit aux loix de Rome, Adrien convertit cette grotte en un temple de Vénus & de l'Amour. C'est encore un souvenir affligeant pour la piété orientale.

De cette grotte, on monte à la basilique de Sainte-Marie, par deux escaliers de marbre rouge : quatre colonnes superbes en forment l'entrée, les deux portes sont de bronze travaillé en arabesques.

Après avoir admiré la magnificence de cette grotte, on ne tarde pas à la condamner avec la réflexion : il paroît peu conforme à l'esprit du mystere, d'avoir décoré & enrichi un lieu, que le Maître du monde ne préféra à tout autre, que parce qu'il étoit nud & abandonné. Voilà comme par-tout on nuit à la religion en voulant la servir !

Attenant cette grotte, sont plusieurs chapelles souterraines, en vénération dans le pays. L'une est illustrée, dit-on, par le tombeau de saint Joseph ; cette autre, par le martyre des jeunes Innocens qu'Hérode y fit précipiter. Ici, le docteur saint Jérôme vint méditer les dogmes de la foi ; là, son corps fut inhumé & conservé

jusqu'au tems où les Catholiques le transporterent à Rome ; cette derniere chapelle renferme les ossemens de sainte Pauline, comme on peut le voir par deux inscriptions latines que le même saint Jérôme a gravées sur la pierre.

Deux autres couvens avoisinent celui des peres de la Terre-Sainte ; le premier, occupé par quatre à cinq moines Grecs, ne contenant qu'un petit nombre de cellules, mais spacieux & agréable par son enclos ; le second, habité par les Arméniens, assez vaste pour loger commodément deux à trois cens religieux : il étoit destiné jadis à recevoir les Européens qui venoient visiter les sanctuaires de Béthléem.

Dans la dépendance de ce dernier monastere est un quartier, qu'on appelle l'Ecole de saint Jérôme, d'après l'opinion qu'on a généralement sur les lieux que ce docteur de l'église y donnoit des leçons publiques d'écriture sainte. A en juger par les apparences, je croirois plutôt que c'étoit un hospice.

Parmi ces bâtimens, il s'en trouve un qui mérite une attention particuliere. C'est une galerie, longue de l'orient à l'occident de cinquante & une coudées, & large de dix-neuf, du nord au midi. La voûte est faite en arcades, que soutiennent six colonnes du plus beau granit.

Cette vaſte enceinte que je viens de décrire eſt fortifiée d'une épaiſſe muraille, qu'on conſtruiſit pour en défendre l'approche aux brigands.

CHAPITRE XXXII.

Des Environs de Bethléem.

QUOIQU'INCULTES & inhabités, les alentours de Béthléem ſont dignes de l'attention d'un voyageur.

En avançant vers le midi, on traverſe des campagnes, coupées de diſtance en diſtance par de petites collines dont l'expoſition eſt ſinguliérement agréable.

On arrive, après un eſpace de quatre milles, à un endroit appelé *Fons Signatus*, du nom d'une ſource qui coule au milieu de la vallée.

Près de là, eſt une ouverture ſouterraine, tellement étroite qu'un homme y peut à peine paſſer. Elle conduit à deux ſalles d'une égale étendue, portant en longueur quinze à ſeize coudées, neuf en largeur, un peu plus de ſept en élévation: elles ſont voûtées en belles pierres de taille, & du reſte ne renferment rien d'intéreſſanr. Pour quel uſage furent-elles conſtruites? c'eſt ce que je

je ne puis apprendre des naturels.

Attenant sont trois grottes, d'où jaillit une eau limpide, qui d'abord est recueillie dans un bassin de pierre de roche, puis s'écoule par deux canaux opposés, dont l'un va remplir des piscines qu'on rencontre plus bas, & l'autre prend son cours vers Jérusalem, qui jadis s'abreuvoit de son eau.

On dit que ces grottes faisoient par leur fraîcheur les délices de Salomon. Pour les rendre dignes de sa présence, il les avoit embellies de tout ce que les arts offrent de plus voluptueux, & c'étoit là qu'avec l'amour & le mystere, il se délassoit des ennuis de la royauté.

A quelques pas de *Fons Signatus*, s'éleve un petit château-fort, reconstruit sur les ruines d'un plus ancien : une sentinelle Arabe y veille nuit & jour pour y faire percevoir un droit de gafard.

Ce château sert aussi de kah, ou d'auberge aux caravanes qui vont d'Ebron à Jérusalem.

A gauche sont les piscines qui, comme je l'ai dit, reçoivent une partie des eaux de la grotte.

Ce mot piscine, qui, dans nos langues modernes, signifie réservoir de poissons, avoit chez les anciens une toute autre acception. Il désignoit les canaux où la jeunesse s'exerçoit à nager.

Ces piscines, au nombre de trois sont creusées

ſur la pente de la vallée, & tellement inclinées que les eaux de la premiere ſe verſent naturellement dans la ſeconde, & celles-ci dans la derniere; mais dans cette ſaiſon, elles ſe trouvent preſqu'à ſec.

La premiere eſt longue de cent vingt-deux coudées, large de cent huit; la ſeconde eſt longue de deux cents vingt-neuf, large de cent trente-huit; la troiſieme eſt longue de deux cents ſeize, large de cent vingt-trois. Chacune eſt également profonde de vingt coudées.

Leurs récipiens ont été taillés dans la roche vive avec le ciſeau; leurs bords ſont faits de pierres de roche étroitement unies par un ciment, qui eſt devenu avec les années auſſi dur que la pierre elle-même. Le pavé eſt recouvert d'une eſpece de maſtic qui s'eſt parfaitement conſervé. L'exécution de ces piſcines a paru admirable à tous les artiſtes voyageurs.

A côté des piſcines, commence un aqueduc qui, après avoir parcouru un eſpace de dix milles à travers des montagnes, déchargeoit anciennement ſes eaux dans un réſervoir, creuſé aux portes de Jéruſalem, qu'on appeloit piſcine de Betſabée. Les tuyaux de cet aqueduc ſont faits de terre cuite & aſſis ſur un canal très-ſolide, qui eſt recouvert de pierres plattes.

On regrette que les Arabes l'ayent rompu en plusieurs endroits pour y abreuver leurs chevaux, ce qui fait que l'eau, s'échappant dans les champs voisins, n'arrive plus à Jérusalem.

Il est aisé de voir par le dessin de cet aqueduc, qu'il est de même date que les piscines, & qu'il fut exécuté de la même main.

On a prétendu qu'il avoit été construit par les ordres de Ponce Pilate, gouverneur de Judée. Calmet est un de ceux qui appuyent cette opinion, en ajoutant que le travail en fut payé des deniers du trésor d'un temple appelé Carbône. Mais on peut voir dans Joseph que c'est une erreur. On a confondu cet aqueduc avec un autre, qui étoit éloigné de trois cents stades des portes de Jérusalem.

A un mille des piscines est la vallée d'*Hortus Conclusus*, ainsi nommée dans le Cantique des Cantiques.

On trouve à l'entrée une source abondante, dont les eaux ne tarissent pas pendant les chaleurs, comme celles des autres fontaines de la contrée.

Cette source se partage en plusieurs rameaux, entretient un gazon toujours verd dans les terreins qu'elle parcourt, & forme en quelques endroits creux de petits étangs qui raffraîchissent la vue.

Le nom d'*Hortus Conclusus* semble venir à la vallée de la chaine de montagnes qui l'environnent au midi, à l'occident & au nord.

On apperçoit sur la pente de vastes ruines, que les naturels appellent encore la cité de Salomon ; mais qui, je crois, sont les restes d'Etham, lieu de délices dont Salomon parle ainsi dans l'Ecclésiaste : « Etham s'enorgueillit de mes œu-
» vres ; j'y ai creusé des piscines, bâti des palais,
» planté des jardins, des vergers féconds en
» vignes & en arbres de toutes les especes ».

Il ne reste plus rien de toutes les merveilles de l'art, mais la nature conserve encore à la vallée d'*Hortus Conclusus* sa charmante exposition & sa premiere fertilité. Quoique très-peu cultivées, ses terres produisent passablement de coton & diverses sortes de grains. On y voit aussi de belles plantation d'arbres fruitiers, dont les fruits sont les plus succulens de la province.

Les fleurs & les plantes y croissent naturellement dans toutes les saisons, telles que le thim, l'absynte, la sauge, le persil, la rue, le serpolet, les renoncules & les anemones. Toutes les collines en sont couvertes, & du milieu de la vallée on est presque tenté de croire que leurs penchans sont autant de rideaux, dont la nature voulut enfermer ce charmant lieu.

Monté ſur le ſommet de la plus haute colline, je diſtingue la cité d'Ebron, appelée El-Khail par les Arabes, du nom que lui donna Abraham. Elle eſt éloignée de Jéruſalem d'environ trente milles & de vingt-quatre de Béthléem. Son ancienne célébrité lui mérite ſans doute une attention particuliere; mais comme elle ſe trouve dans le quartier de la Paleſtine le plus fréquenté par les Arabes vagabonds, on ne peut s'y rendre qu'à grands frais & avec bonne eſcorte. Je me contenterai de l'obſerver d'ici, en rappelant en peu de mots ce que l'hiſtoire en a conſervé de mémorable.

C'eſt auprès de ſes murs que furent inhumés Abraham, Sara, Iſaac, Jacob, Rébeca & Lia.

Joſué vint en faire le ſiege, & ne la conquit qu'après pluſieurs aſſauts meurtriers. On l'accorda aux lévites pour y faire leur demeure, en la déclarant cité de refuge.

Après la mort de Saül, David y fit ſa réſidence & y fut ſacré roi de Juda.

Sous le regne des chrétiens latins, Ebron devint un ſiege épiſcopal, dépendant de l'archevêché de Pétra dans le déſert. S. Abraham en fut le premier évêque.

Cette ville eſt maintenant habitée par les Juifs & les Mahométans, pour leſquels elle eſt en

grande vénération. Il y a une mosquée très-considérable, qui, dit-on, fut construite par les Chrétiens.

On fait dans Ebron un commerce de petits ouvrages de verre de différentes couleurs, comme des cercles, des anneaux & des globes, qui servent à la parure des chameaux & des femmes arabes, ainsi que je l'ai dit dans le premier chapitre de ce volume.

Ces objets passent en Egypte dans toutes les parties de la Syrie. C'est Jaffa qui en est l'entrepôt & qui les expédie pour leurs destinations respectives. Ce verre est composé avec une terre que les Arabes vont chercher à quinze à vingt milles d'Ebron, vers le midi.

Les alentours de cette ville sont montueux, escarpés & couverts de bois plus qu'aucun autre lieu de la Palestine.

En descendant de la colline, je suis assez surpris de voir dans la vallée environ cinquante tentes d'Arabes, qui viennent y faire paître leurs troupeaux. Je ne puis me défendre d'un premier sentiment de crainte, mais la réflexion me rend le courage. Ne pouvant éviter de passer au milieu d'eux, je me prépare à faire bonne contenance ; je les aborde d'un air tranquille & honnête, en leur demandant un peu d'eau. Leur

réponse me tranquillise. Non-seulement on m'offre de l'eau, mais encore du lait à ma disposition. On reçoit avec gratitude quelques pieces de monnoie que je présente. Le Sciehk ou chef acheve de me donner une bonne idée de sa troupe en liant conversation avec moi & m'accompagne une partie de la route. C'est ainsi que j'ai à me féliciter d'une rencontre que j'appréhendois.

FIN.

TABLE
DES
CHAPITRES ET MATIERES
Contenus dans ce second Volume.

Fin de la Table du second Volume.

